



I

Mme d'Aureilhan jeta un dernier coup d'oeil à la grande table étincelante de cristaux et de vieille argenterie de famille, puis, s'étant reculée pour mieux juger l'ensemble, interpella le vieux domestique qui la secondait sans mot dire.

— Je crois que ce n'est pas mal, n'est-ce pas, Germain ?

Il était infiniment rare d'entendre Mme d'Aureilhan prendre conseil d'autrui, à plus forte raison d'un simple serviteur, celui-ci fût-il dans la maison depuis une quarantaine d'années.

En homme averti, Germain ne sourcilla point; pas un muscle ne bougea dans son honnête figure rasée. Seule, une lueur sarcastique brilla au fond de ses prunelles

grises, tandis qu'il répondait prudemment :

— Madame s'y connaît mieux que personne.

La maîtresse de céans eut la mine satisfaite des gens qui ne sollicitent un avis que pour obtenir une approbation.

Elle hocha la tête et ajouta :

— Néanmoins, des fleurs aux deux bouts seraient d'un effet harmonieux. Le surtout est magnifique, et je vous en félicite, Germain, mais vous savez combien M. d'Aureilhan aime les roses. Puisque cette réunion familiale a lieu en son honneur, il n'y en aura jamais trop. J'ai remarqué ce matin quelques superbes *Gloire de Dijon* dans le bosquet, près de la grille. Je vais aller les cueillir; préparez-moi les potiches de Delft...

Mademoiselle Nouveau Jeu paru dans la Revue populaire, Montréal, janvier 1919

Paul Junka



La Revue populaire, Montréal, 1919

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Mademoiselle Nouveau Jeu

PAR

PAUL JUNKA



La Revue Populaire — Montréal
(Publié dans le numéro de janvier 1919)

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

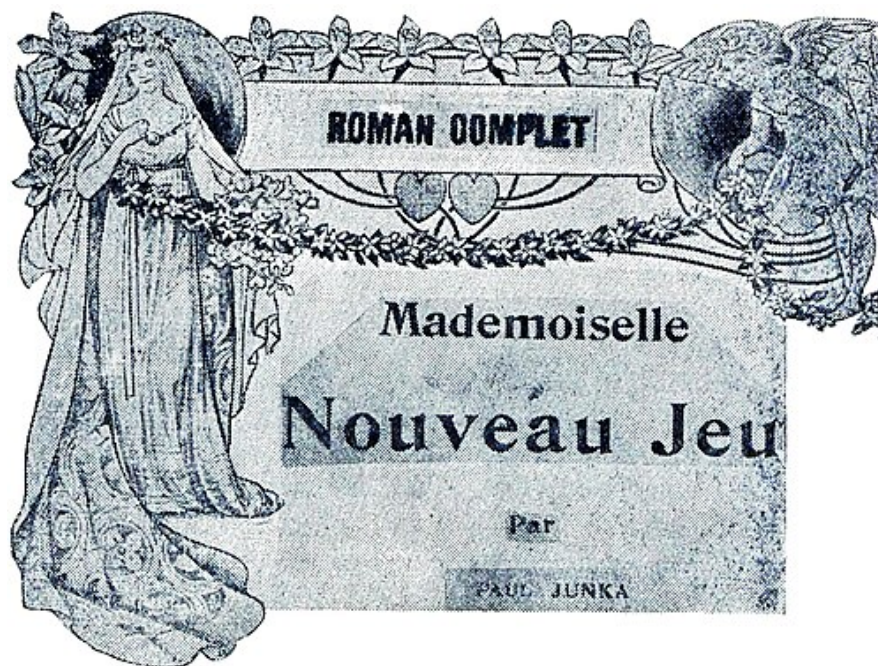
[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)
[Chapitre VII](#)
[Chapitre VIII](#)
[Chapitre IX](#)
[Chapitre X](#)
[Chapitre XI](#)



I

M^{me} d'Aureilhan jeta un dernier coup d'œil à la grande table étincelante de cristaux et de vieille argenterie de famille, puis, s'étant reculée pour mieux juger l'ensemble, interpella le vieux domestique qui la secondait sans mot dire.

— Je crois que ce n'est pas mal, n'est-ce pas, Germain ?

Il était infiniment rare d'entendre M^{me} d'Aureilhan prendre conseil d'autrui, à plus forte raison d'un simple serviteur, celui-ci fût-il dans la maison depuis une quarantaine d'années.

En homme averti, Germain ne sourcilla point ; pas un muscle ne bougea dans son honnête figure rasée. Seule, une lueur sarcastique brilla au fond de ses prunelles grises, tandis qu'il répondait prudemment :

— Madame s'y connaît mieux que personne.

La maîtresse de céans eut la mine satisfaite des gens qui ne sollicitent un avis que pour obtenir une approbation.

Elle hocha la tête et ajouta :

— Néanmoins, des fleurs aux deux bouts seraient d'un effet harmonieux. Le surtout est magnifique, et je vous en félicite, Germain, mais vous savez combien M. d'Aureilhan aime les roses. Puisque cette réunion familiale a lieu en son honneur, il n'y en aura jamais trop. J'ai remarqué ce matin quelques superbes *Gloire de Dijon* dans le bosquet, près de la grille. Je vais aller les cueillir ; préparez-moi les potiches de Delft...

Elle marcha vers la porte-fenêtre sur le parc et descendit les degrés du perron de cette allure à elle, droite, et cependant un peu balancée qui constituait la noblesse extérieure de sa personne hautaine.

C'était une grande femme, assez forte, avec un teint coloré et un nez aquilin qui achevait de communiquer une expression impérieuse à son visage aux traits arrêtes, éclairé durement par deux yeux bruns striés de vert.

Une minute, elle chemina le long des allées sablées qui contournaient de vastes pelouses soigneusement entretenues.

Non loin du massif où fleurissaient les *Gloire de Dijon* qu'elle se disposait à sacrifier pour son mari, elle se retourna, comme elle faisait souvent à cette place d'où l'on embrassait la masse imposante du château, et, levant les yeux sur la façade qui se dressait majestueuse et sévère dans l'or fluide de cette matinée de juillet, constata une fois de plus, avec une jouissance d'orgueil inlassable, que l'antique demeure avait grand air.

Aussitôt, un soupir monta en sa poitrine, sous une subite impulsion de secrète tristesse.

M^{me} d'Aureilhan se rappelait que ce château dont elle était fière, hypothéqué par la dot de la première femme de son mari, appartenait en réalité à Huguette, sa belle-fille, qui terminait à Paris de remarquables études et allait revenir vers la fin du mois.

Autrefois, un tel souvenir ne l'importunait guère. Elle se sentait la maîtresse incontestée du domaine et cela lui suffisait.

Mais à présent que le retour d'Huguette était proche, l'idée déplaisante s'imposait fréquemment à son esprit.

La crainte vague d'être dépossédée par la force même des choses l'obsédait, et elle se révoltait, de toute sa nature autoritaire, contre une hypothèse pour elle réellement douloureuse.

Ce n'était point qu'elle redoutât les conflits qui ne manqueraient pas de surgir. Intelligente, autant qu'avide de domination, elle se flattait de mater aisément cette jeune fille qu'on disait de caractère décidé, mais de cœur exquis et rare.

Il ne s'agissait que de savoir ordonner les événements selon sa volonté.

Sur cette conclusion, M^{me} d'Aureilhan s'arma d'un sécateur et se mit en devoir de moissonner les *Gloire de Dijon*.

Elle s'apprêtait à regagner le château, lorsqu'un bruit de roues lui fit tourner la tête.

Instantanément, sa physionomie soucieuse s'éclaira d'amabilité conventionnelle ; un sourire détendit ses lèvres tandis qu'elle esquissait une télégraphie de gestes de bienvenue.

Un vénérable tilbury franchissait la grille, amenant deux invités qui s'empressèrent de descendre à la vue de la châtelaine.

M. et M^{me} Louis Pranzac étaient de proches parents. Physiquement, ces époux paraissaient mal assortis. Moralement, ils ne l'étaient pas moins.

Fille d'une sœur aînée de M. d'Aureilhan, Léonie de Rébénac, désespérant de rencontrer le grand seigneur millionnaire seul jugé digne d'elle, se décida, aux environs de la trentaine, à épouser un officier ministériel, qu'elle rendit tout de suite très malheureux.

Si quelqu'un incarnait le type de l'homme « facile à vivre », c'était pourtant Louis Pranzac.

Notaire à Aignan, une vieille ville d'Armagnac distante d'une quinzaine de kilomètres, il jouissait de l'estime de tout le pays.

Âgé de quarante-cinq ans, à peu près, grand, trop mince et se voûtant déjà, une douceur profonde dans ses prunelles un peu tristes et son brun

visage, à la barbe prématurément blanchie, empreint de rayonnante bonté, il se révélait, au premier abord, comme éminemment sympathique.

À côté de lui, sa femme paraissait une vivante antithèse.

Grande aussi, mais déformée par un embonpoint précoce, tout en elle déplaisait : sa gesticulation outrée, la prodigieuse volubilité de parole qui vous fatiguait à la suivre, et plus encore, peut-être, l'expression de suffisance qui tendait tous ses traits, ainsi que la malignité coupante de ses yeux d'un gris d'acier.

Avant même d'aborder M^{me} d'Aureilhan, elle parlait, d'une voix acide augmentant encore l'impression désagréable suggérée par cette irritante personnalité.

— Quelle chaleur, n'est-ce pas, ma tante. Alors, vous allez bien ? Mon oncle aussi ?...

— Je vous remercie, Léonie.

— Est-il vrai que cette chère Hugnette nous revient ?

M^{me} d'Aureilhan avait des raisons personnelles de ne pas traiter le sujet ; brièvement, elle biaisa :

— Nous l'espérons... Voulez-vous prendre la peine de monter au salon ? M. d'Aureilhan attend ses hôtes.

Dans le grand salon du château, vaste pièce pompeusement décorée d'un authentique meuble Louis XV en tapisserie et bois doré qui eût demandé d'artistes restaurations, M. Hugues d'Aureilhan lisait les journaux, comme chaque matin.

C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, d'aspect délicat, au visage fin et doux. Sa personne, comme ses manières, décelait une intraduisible élégance. Il était marqué, pour ainsi dire d'un visible signe d'aristocratie.

De nature tendre et faible, plutôt timide, la tranquillité était son bien suprême, et malgré qu'il déployât une affabilité séduisante, il eût préféré le moindre charme d'intimité à cette réception quelque peu solennelle que sa

seconde femme s'obstinait à donner tous les ans, à l'occasion de son anniversaire.

On causait depuis quelques minutes quand une seconde voiture parut dans l'avenue.

M^{me} d'Aureilhan annonça :

— Voilà ma sœur.

Cette indication eut été nécessaire pour des étrangers, tant elle ressemblait peu à l'imposante châtelaine, la femme menue et onduleuse qui, une minute après, descendit devant le perron d'une victoria luxueusement attelée.

M^{me} de Lavardens, la fortunée cadette de M^{me} d'Aureilhan, avait une figure pointue, presque toujours souriante d'un sourire fin et content de soi ; toute sa mince personne respirait une douceur vaguement mielleuse qui surprenait à côté de la froideur hautaine de son aînée.

Néanmoins, elle ne déplaisait pas ; on la sentait point méchante, rusée seulement, organisée de façon supérieure pour se mouvoir avec aisance parmi les complications de la vie.

Habillée, selon sa coutume, d'une somptueuse toilette qui fit loucher d'envie M^{me} Pranzac, elle opéra une entrée triomphante au bras de son fils unique qu'elle adorait, et produisait chaque fois avec une fierté nouvelle, — René, un garçon de vingt-quatre ans, l'air indifférent et ennuyé, assez bien pris dans sa taille moyenne, mais que déparait, par défaut de tenue ou de santé, cette allure molle, dégingandée, qui rend flasques les vêtements de la coupe la plus parfaite.

Coup sur coup, les autres invités arrivèrent.

D'abord, une coquette charrette anglaise amena une parente par alliance, M^{me} de Cazères, que la jeunesse de la famille appelait Hortense, exquise femme au visage frais et tendre sous ses cheveux gris, qui vivait avec son mari impotent dans une belle propriété située non loin de là, et tâchait de se consoler de la presque continuelle absence de ses deux grands fils, Maurice et Luc, l'un militaire, l'autre marin, en cultivant passionnément des fleurs et en faisant beaucoup de bien.

Ensuite apparurent modestement à pied, M^{me} Saint-Brès et ses trois filles, Antoinette, Romaine et Françoise, âgées de dix-neuf, dix-sept et quinze ans, gentilles créatures communément nommées les *Petites Bleues*, à cause de la pieuse livrée qu'elles portaient.

Cousine germaine de M. d'Aureilhan, M^{me} Saint-Brès était demeurée veuve très jeune avec ces trois enfants à élever ; n'ayant pas de dot à leur donner, elle les avait vouées jusqu'au mariage à la suave couleur assurant celles qui en sont revêtues d'une spéciale protection de la Vierge Marie, et la pauvre mère espérait ardemment qu'une intervention céleste ménagerait un sort heureux à ses chères *Petites Bleues* qu'elle craignait de trop tôt abandonner.

Sa santé, en effet, était débile, ruinée par les soucis, et, sans doute, les privations secrètes.

Elle avait été fort belle et l'était encore dans les simples robes noires auxquelles la condamnait une abdication volontaire autant que le stricte économie imposée par sa situation.

— Je crois que voilà notre réunion complète, dit M^{me} Pranzac qui n'aimait pas attendre.

— Non, répliqua M. d'Aureilhan, il manque encore l'ami Gontaud et son nouvel ingénieur.

Léonie haussa ses sourcils d'encre en manière d'interrogation.

— Qui ça, le nouvel ingénieur ?

— Au fait, vous le connaissez, remarqua M^{me} d'Aureilhan. C'est Jean Quéroy, vous savez bien, le fils de ce pauvre docteur Quéroy, qui mourut victime de son dévouement, il y a une douzaine d'années, en soignant des malades atteints de diphtérie ?

M^{me} Pranzac opina de la tête. Elle se souvenait.

Puis, comme elle ne pouvait se tenir d'exprimer une appréciation désobligeante sur les gens dont on parlait, elle ajouta :

— Ce garçon me paraît un sot. Qu'avait-il besoin d'aller se mettre aux gages d'un usinier ? Il était tellement plus simple et plus digne d'embrasser

la profession de son père !

— Jean n'aurait guère pu être médecin ici puisque le docteur Quéroy est remplacé depuis longtemps et qu'il n'y a pas de clientèle pour deux, rétorqua doucement tante Hortense qui avait un peu la spécialité de défendre ceux que la mordante Léonie attaquait, D'ailleurs, la médecine, ça ne lui disait rien, à cet enfant ! Il ne rêvait que chimie, électricité, que sais-je ! À mon sens, il a eu grandement raison de préférer la carrière vers laquelle l'inclinait une vocation précoce.

On approuva. Léonie pinçait les lèvres, préparant quelque riposte maligne, tandis que M^{me} de Lavardens résumait :

— Et, en somme, Jean Quéroy a de la sorte une bien meilleure position. Il jouit d'appointements confortables, et comme M. Gontaud a pour lui infiniment d'estime et d'affection, un bel avenir l'attend. C'est, me semble-t-il, un sort autrement enviable que celui de médecin de campagne.

L'arrivée des intéressés empêcha M^{me} Pranzac de formuler une de ces opinions faussement dédaigneuse où se complaisait son universelle jalousie.

M. Gontaud, le maître de forges millionnaire, ne devait pas être loin de la soixantaine.

Toutefois, il paraissait beaucoup plus jeune, grâce à une tenue très surveillée, perpétuellement en défense contre les amoindrissements de la vieillesse, et à un extérieur soigné jusqu'au raffinement.

Avec cela un air de dignité imposant, des manières décidées, une physionomie énergique et loyale sous la brosse d'épais cheveux gris. — Grisonnante aussi, la rude moustache qui abritait la bouche spirituelle et bonne, et soulignant la fierté de l'ensemble, communiquait à M. Gontaud l'aspect d'un vieux militaire de grande race.

Derrière lui, s'effaçant avec une discrétion voulue, pour mieux indiquer le respect, venait Jean Quéroy, un grand garçon brun à la barbe en pointe, aux yeux bleu sombre, profonds de pensée, qui portait avec élégance des vêtements d'une extrême simplicité.

Dans la salle à manger démesurément haute de plafond et lambrissée de précieuses boiseries revêtues de la patine harmonieuse du temps,

s'engageait la conversation toujours un peu languissante d'un début de repas.

Avec déférence, les convives les plus rapprochés écoutaient M. Gontaud qui, assis à la droite de M^{me} d'Aureilhan, racontait de façon attachante son dernier voyage, lequel avait pour but de se rendre compte des progrès réalisés par les grandes entreprises métallurgiques d'Allemagne, dont la concurrence est redoutable à l'industrie française.

Au bout de la table était réunie la jeunesse.

Là, René de Lavardens pérorait à demi-voix entre Romaine et Françoise Saint-Brès, qui l'admiraient ingénument.

Tout au fond de leur âme candide, obéissant à l'inconsciente suggestion de la tendre mère qui voyait en chaque jeune homme un mari possible et rêvait depuis des années de donner une de ses filles à René, les *Petites Bleues* nourrissaient la conviction que ce riche cousin par alliance épouserait un jour l'une d'elles, et dans la naïve attente de ce choix, elles subissaient avec une douceur soumise la pression impertinente et fantasque de ce caractère d'enfant gâté.

L'entretien se généralisait avec un sujet propre à intéresser tout le monde.

— Ah ! ça, mon oncle, s'informait M^{me} Prenzac, vous rappelez Huguette ?

M. d'Aureilhan sourit avec mélancolies :

— Oui ; j'ai craint que ma fille ne finît par devenir étrangère à son père...

— C'est vrai, approuva M. Gontaud, il y a fort longtemps que vous êtes séparés.

— Si encore j'avais pu voir Huguette fréquemment ! soupira M. d'Aureilhan. Mais les voyages coûtent cher et surtout les séjours à Paris. Mon cœur se serre quand je pense que voilà près de six ans que je n'ai embrassé cette enfant !

— Tu vas te dédommager, mon brave ami, reprit le maître de forges avec un bon rire. Je suis plus heureux que toi, puisqu'il n'y a guère que quatre ans que j'ai rendu visite à Huguette en traversant Paris. J'avais conservé un inexprimable souvenir de l'adorable bébé qui nous quitta après la mort de

sa mère... j'ai retrouvé au cours de cette entrevue, une fillette exquise, et je suis certain que nous admirerons bientôt une jeune fille rare...

— Petites provinciales, vous n'avez qu'à vous bien tenir ! souffla aimablement René de Lavardens aux *Petites Bleues* qui rougirent et baissèrent le front avec humilité.

— Tel est aussi mon avis ! appuyait cependant tante Hortense d'un air charmé.

Léonie Pranzac rongea son frein, tout éloge décerné à autrui, et surtout à une femme, lui paraissait un vol commis à son détriment.

Elle chercha une phrase acérée, afin de peiner quelqu'un pour se venger.

Et tout de suite elle, trouva.

— Comme cette petite Huguette doit se réjouir de rentrer sous le toit paternel ! dit-elle avec componction, tout en coulant un regard perfide vers M^{me} d'Aureilhan.

Le maître de la maison pâlit, car, sa cruelle nièce avait touché du doigt la question qui brûlait cette âme timide et tendre autant qu'un fer rouge, Huguette d'Aureilhan ayant constamment manifesté une irréductible répugnance à vivre sous ce toit où régnait une belle-mère, et le retour forcé de l'enfant rebelle devant fatalement, de l'avis de chacun, engendrer une redoutable série de difficultés.

Quant à M^{me} d'Aureilhan, elle possédait parmi ses défauts quelques mérites sans banalité, entre autres celui d'avoir le courage de ses opinions et de ne point esquiver la responsabilité de ses actes.

Elle redressa sa tête altière.

Non, Léonie, prononça-t-elle d'un accent indiquant qu'elle avait senti la sournoise attaque et qu'elle la dédaignait, *ma belle-fille* ne se réjouit pas outre mesure de réintégrer le château de ses pères. En quoi, d'ailleurs, elle a droit à toute notre indulgence. Ici, en effet, c'est pour elle l'épreuve de l'inconnu, près de moi qui lui suis toute dévouée, mais qu'elle peut, sans injustice, considérer comme une étrangère. Car, à mon très grand regret, je n'ai pas vu Huguette depuis dix ans, lors du voyage que nous fîmes à Paris après notre mariage, et, moi, je la voyais alors pour la première fois... On peut donc ne pas s'étonner de ce qu'elle eût préféré demeurer près de sa

maîtresse de pension, qui l'a élevée, en somme... Quel âge avait au juste votre fille, mon ami, quand vous l'avez confiée à M^{me} Charlotte Fresnault ?

— Pas encore six ans, répondit M. d'Aureilhan, les prunelles humides de reconnaissance.

Et il ajouta, traversé d'une joie douce :

— Si Vous soutenez de la sorte ma petite indépendante, tout ira bien, Stéphanie.

— J'en suis certaine, mon ami, assura-t-elle avec son autorité souveraine.

— Une folle, cette Charlotte Fresnault ? questionna M^{me} Pranzac, qui devenait souple et flatteuse lorsqu'elle avait été battue par un adversaire de forte taille.

Cette fois encore elle avait touché juste. Intérieurement charmée d'entendre énoncer bien haut son apparition intime, M^{me} d'Aureilhan se fit condescendante.

— Une déséquilibrée, tout au moins, dit-elle sans conviction.

M. d'Aureilhan eut un faible geste de protestation.

— Oh ! chère amie !...

Elle fixa sur lui son regard impérieux.

— Eh bien ! quoi, mon cher Hugues ? N'avez-vous pas exprimé vingt fois des craintes relatives aux théories de M^{me} Fresnault, à ses opinions plutôt... avancées ?...

— Je redoutais surtout, se hâta d'exprimer M. d'Aureilhan, que ma fille ne partageât les idées d'apostolat de cette femme très remarquable, dont le seul défaut me paraît être une générosité dépensée un peu à tort et à travers. Et ces appréhensions n'étaient pas vaines, puisque le grand désir d'Huguette, — ce qu'elle appelle sérieusement sa vocation, — consistait à rester en qualité de professeur dans l'école que M^{me} Fresnault a fondée et dirige, d'ailleurs, de façon supérieure.

— En voilà une carrière, pour une d'Aureilhan ! remarqua Léonie avec son aigre dédain. Aussi, quelle nécessité de se faire recevoir bachelière ?

— Comme si une fille bien née avait besoin de diplômes ! acheva M^{me} Saint-Brès.

Elle était sincère, sans l'ombre de jalousie ou de méchanceté, ayant de l'éducation féminine un concept ataviquement borné.

— Mon Dieu ! je crois qu'il est toujours bon d'avoir de l'instruction, opina avec simplicité la bonne tante Hortense qui avait oublié l'orthographe et ne connaissait au monde d'autre science que celle de ses fleurs, mais qui possédait la belle largeur d'esprit de s'incliner devant tout ce qu'elle ne savait pas.

— D'autant, posa sentencieusement M^{me} de Lavardens, qu'il n'est pas donné à toutes les jeunes filles d'être bachelières.

— Tiens, une voiture dans l'avenue !

M^{me} d'Aureilhan s'agita :

— Mais nous n'attendons plus personne ! Qui cela peut-il être ?

— Tâche de nous renseigner, René, toi qui as une si bonne vue, dit M^{me} de Lavardens, laquelle ne perdait aucune occasion de mettre son fils en valeur.

Il obéit, se dressant un peu sur son siège :

— C'est, apprit-il, le somptueux équipage du père Gentinne, qui nous amène une dame...

De la surprise flotta, la carriole du père Gentinne, le voiturier de Nogaro, le plus proche bourg, n'étant utilisée que par les paysans qui se rendaient aux marchés des environs, ou par les voyageurs qui arrivaient à l'improviste.

— Vraiment, je ne soupçonne pas ce que c'est que cette visite ? murmura M. d'Aureilhan, vaguement inquiet, comme tous les cœurs timides et impressionnables, tout de suite oppressés de la crainte de quelque coup de la destinée.

— Eh bien ! tu vas le savoir ? fit M. Gontaud avec sa forte assurance d'homme riche, que rien n'avait le pouvoir de troubler.

Le père Gentinne n'avait pas encore arrêté son bidet qu'une jeune personne élancée, à demi masquée jusque-là par l'épaisse carrure du

voiturier, sauta lestement à terre, et bien que chargée d'une brassée de roses où s'enfouissait son visage, gravit les degrés avec une légèreté d'oiseau.

Les hôtes de M. d'Aureilhan n'avaient pas eu le temps de prononcer une parole : la porte de la salle à manger s'ouvrit devant la nouvelle venue.

Une seconde, elle s'immobilisa sur le seuil, fine et droite dans son cache-poussière de voyage en silésienne brillante, ainsi qu'une svelte statuette d'argent, enveloppant l'assistance du regard lumineux de ses prunelles aux reflets changeants, qui spiritualisaient d'une suavité de rayon sa délicieuse figure à la carnation laiteuse.

Une brève stupeur paralysait les convives, tenus sous un charme d'apparition.

La visiteuse fit un pas ; adorable de tendresse malicieuse, un sourire détendit l'arc classique de sa bouche pure, et présentant d'un joli geste les fleurs qu'elle portait, elle s'exclama d'un organe mélodieux qui alla éveiller des sonorités grêles parmi les cristaux :

— Ah ! bien, si c'est comme cela qu'on me reçoit quand j'arrive pour souhaiter la fête à petit père !

Un nom s'échappa de toutes les lèvres :

— Huguette !

M^{lle} d'Aureilhan salua gaiement :

— Elle-même !

M. d'Aureilhan s'était levé, très ému.

— Ma fille ! ma fille chérie !... Tu as voulu me revenir aujourd'hui ?...

Déjà Huguette était dans ses bras, répondant d'un élan aux caresses balbutiantes de ce père auquel la liait depuis l'enfance une affection qu'elle était étonnée de retrouver si puissante et si douce.

— Oui, père. Puisqu'il me fallait quitter mes amis de là-bas, j'ai préféré avoir immédiatement le courage des adieux, et inaugurer en vous embrassant l'année que vous commencez par cette fête d'anniversaire et que nous allons vivre ensemble.

Elle avait dit ces simples mots avec la grâce inimitable qu'on devinait lui être bien personnelle.

M. d'Aureilhan avait les paupières humides.

Il reprit les mains d'Huguette.

— Merci, ma chérie, merci. Je n'oublierai pas...

Elle le regarda, une question assombrie au fond de ses prunelles étoilées.

Puis, elle sourit de nouveau, rassurée.

Quoi qu'il advînt, elle aurait en Hugues d'Aureilhan un allié, tacite peut-être, mais loyal et fidèle.

Huguette, maintenant, cherchait autour d'elle, se proposant sans doute de rendre ses devoirs à sa belle-mère.

Mais elle avisa dans un coin Germain qui la contemplait, tremblant de joie, figé en une extase.

D'un bond, elle fut à ses côtés et lui sauta au cou.

— Mon vieux Germain ! Ah ! je suis contente de te revoir, va !

M. Gontaud battit des mains, absolument conquis.

— Bravo, Huguette ! Elle est crâne, ta fille, mon bon Hugues, elle a l'amitié tenace et le mouvement prompt. J'adore ces natures-là, moi !

M. d'Aureilhan demeurerait ravi ; sa femme, cependant, réprimait un geste mortifié.

Elle jugeait cette scène inconvenante, n'admettant point pareil oubli des distances.

Tandis que le vieux Germain essuyait deux larmes qui coulaient lentement sur ses joues ridées, elle s'avança vers la jeune fille avec une raideur qu'elle s'efforçait en vain d'atténuer :

— Et moi, Huguette :

Celle-ci s'excusa, toute sa franche aisance envolée.

— Pardonnez-moi, madame... J'ai tout oublié en reconnaissant Germain qui m'a servi de bonne d'enfant, dans le temps...

M^{me} d'Aureilhan ne laissa rien paraître.

Serait-elle aussi facile à mater que sa belle-mère y avait compté, cette fine créature blonde ?

Par bonheur, cette impression fâcheuse se dissipa aussitôt, sous le magnétisme de la grâce d'Huguette.

La jeune fille, en effet, recevait son baiser avec une correction qui pouvait tenir lieu de cordialité, et ne sortait de cette étreinte officielle que pour retomber sur la poitrine rebondie de Léonie Pranzac laquelle l'attirait bruyamment, clamant en un de ces médiocres triomphes où elle se plaisait :

— Ma belle mignonne, j'ai tout de suite deviné que c'était toi !

Huguette remercia avec affabilité.

Les présentations eurent lieu : exquise de simplicité affectueuse, M^{lle} d'Aureilhan renoua connaissance avec ces parents perdus de vue depuis l'âge de six ans, mais dont, en la rare mémoire du cœur qu'elle venait de prouver à l'endroit de Germain, elle conservait un souvenir étonnamment précis.

La bonne tante Hortense fut touchée aux larmes, lorsque Huguette s'informa de ses cousins Maurice et Luc qui, ainsi qu'Antoinette Saint-Brès, l'aînée des *Petites Bleues*, avaient partagé ses premiers jeux.

De son côté, M. Gontaud fut fort sensible au plaisir que la jeune fille montrait de le revoir, tant ce plaisir était joliment exprimé, et Jean Quéroy s'inclina profondément, atteint à la place frémissante de son âme, sous la politesse grave où il se renfermait, par la délicate allusion au père mort victime du devoir, obscur héros duquel il continuait le nom respecté.



Huguette, à côté de son père, se mit à dévorer, amusante d'un bel appétit de jeunesse.

Enfin, avec un tact séduisant, cette manière morale qui lui était propre et joutait quelque chose de plus raffiné encore d'intellectuellement supérieur à l'aristocratie extérieure qu'elle tenait de son père, Huguette trouva le mot convenant à chacun et eut l'art de dispenser immédiatement autour d'elle une atmosphère d'intimité et d'entrain sans apprêt.

Elle ne réalisait pas, comme on l'avait obscurément appréhendé, le type prétentieux et banal de la jeune personne qui a été élevé loin des siens dans une grande ville d'où elle rapporte, avec une insupportable manie de critique, l'agaçante conviction d'être d'une autre essence.

Bien moins encore, apparaissait-elle la révoltée assombrie et impertinente que M^{me} d'Aureilhan attendait ; elle était simplement l'enfant qui revient prendre sa place au foyer, disposée à aimer et à se faire aimer.

— Ah ! dit Huguette gaîment, quand elle eut embrassé ou salué tout le monde, ça creuse, les voyages ! Je meurs de faim !

Elle enleva son chapeau, et sa fine tête se nimba de lumière, éblouissant les yeux dans le jour éclatant par la merveilleuse nuance de la chevelure, dont le blond très rare empruntait d'introuvables tons de vieux cuivre rose.

M^{lle} d'Aureilhan s'assit à la droite de son père, et se mit à dévorer, amusante d'un bel appétit de jeunesse.

Quand on regagna le salon où elle aida sa belle-mère à servir le café, tous les cœurs étaient conquis, sauf celui, fort récalcitrant par nature, de M^{me} Léonie Pranzac.

Vers la fin de l'après-midi, un peu avant de quitter le château, M^{me} de Lavardens se haussa jusqu'à l'oreille de sa sœur :

— Eh bien ! ma chère, qu'en dis-tu ? Cette petite est d'une douceur charmante et la réalisation de nos desseins s'annonce des plus aisées...

M^{me} d'Aureilhan hocha la tête.

Elle ne savait que penser.

Le beau René de Lavardens nageait dans une sérénité pareille.

Très infatué de lui-même, ainsi que le demeurent toute leur vie ceux qui ont été durant l'enfance trop flattés par d'aveugles tendresses, il avait pris l'amabilité qu'Huguette venait de déployer à son égard pendant cette journée pour une manifestation inconsciente ou voulue de l'impression intense qu'il produisait sur elle.

Et il se retira enchanté, frisant sa moustache d'un geste vainqueur qui soulignait la promesse à prompt échéance secrètement formulée en sa vanité intime :

— Je veux la rendre folle de moi !...

II

M^{me} d'Aureilhan et sa sœur se trompaient.

De même, René de Lavardens n'allait pas tarder à constater à ses dépens qu'il s'était grossièrement leurré.

Huguette n'était pas une personne dont on pût facilement disposer.

Pas davantage, elle n'était une de ces jeunes filles niaisement romanesques, de qui la tête travaille sans cesse dans le vide et tourne avec une déplorable facilité.

Élevée dans un milieu moderne et artiste, largement ouvert à toutes les idées, elle y avait acquis la conscience de sa personnalité et la libre exercice de son énergie.

Sous sa gaîté, elle était la raison même et sa douceur attrayante, traduction spontanée d'une nature exceptionnellement bonne, cachait une singulière fermeté.

Malgré sa jeunesse, — vingt ans à peine, — elle avait déjà eu l'occasion d'affirmer ses qualités de caractère et d'âme.

C'est dans son court passé, comme en celui de ses proches, qu'il convient de chercher l'origine du drame intime, prêt à se dérouler entre les personnages que l'on connaît.

Vingt-deux ans auparavant, alors qu'Hugues d'Aureilhan était un élégant diplomate momentanément en résidence à Paris, il avait épousé par irrésistible inclination la fille unique d'un peintre de grand talent.

Ce mariage, d'ailleurs, apparaissait convenable à tous les points de vue.

M^{lle} Suzanne Maresquel était physiquement la créature délicieuse qu'Huguette devait rappeler un jour, et la beauté morale, chez elle, ne le cédait en rien à celle de l'enveloppe.

À défaut de la particule, ancienne mais obscure, de son fiancé, elle portait un de ces noms respectés pour leur noblesse personnelle, et la dot de cent cinquante mille francs que lui constituait son père égalait, ou à peu près, la

fortune d'Hugues d'Aureilhan, lequel ne possédait que les revenus de son domaine patrimonial, revenus absorbés en grande partie par le coûteux entretien du château et de ses dépendances.

Peu après le mariage, le jeune couple, dut aller habiter Rome, où M. d'Aureilhan était nommé secrétaire d'ambassade.

Et dix-huit mois plus tard naissait la petite Huguette, joie vivante et gazouillante dont s'enchantait la félicité de ces deux êtres à qui l'avenir semblait ne réserver que des sourires.

Une ombre sinistre obscurcit bientôt ce bonheur. Suzanne avait toujours été délicate ; elle demeura fragile à l'excès de l'épreuve de sa maturité.

En cette disposition malade, elle contracta au cours de quelque imprudente promenade les fièvres qui soufflent dans la campagne romaine leur haleine de mort, et ne fit plus que languir.

Elle était condamnée.

Désespéré, Hugues se hâta de donner sa démission, afin de soustraire la jeune femme à l'atmosphère fatale qui, chaque jour un peu plus, épuisait cette vie si chère.

Il le fit sans regrets. Il n'avait embrassé « la carrière » que par déférence pour la volonté paternelle, et se sachant, avec son naturel paisible et doux, plutôt enclin à goûter le charme d'une retraite aimée que la pompeuse mondanité des cours et les complications diplomatiques, il revenait à la demeure ancestrale, soulevé, malgré tout, du tremblant espoir que l'air de son Armagnac, saturé des puissants arômes des proches Pyrénées, régénérerait les forces défaillantes de l'adorée créature qui s'en allait...

Espoir cruellement déçu.

En dépit de la magnificence de l'horizon, la Parisienne qu'était Suzanne s'étiola d'ennui dans l'antique logis aux murailles sévères.

Trop faible pour être transportée dans son cadre initial, où elle n'eût, du reste, retrouvé qu'un semblant de vie, elle déclina lentement et s'éteignit quand Huguette n'avait pas encore six ans.

Mais, fauchée en pleine possession de son intelligence lucide et sereine, elle avait eu le courage de prendre de prévoyantes dispositions.

Elle sentait, lisant dans l'avenir avec la surnaturelle prescience des mourants, qu'Hugues se remarierait, pour peu qu'il rencontrât une femme capable d'exercer une domination sur sa nature tendre et faible, et elle voulut éviter à l'orpheline qu'elle laissait la tutelle indifférente ou hostile d'une étrangère.

Pour obéir à ses instructions suprêmes, et bien qu'il eût le cœur déchiré de se séparer de l'adorable enfance d'Huguette, le veuf remit la mignonne à son grand-père, le peintre Bertrand Maresquel, qui, se conformant à son tour aux dernières volontés de la douce morte, confia l'instruction de sa petite-fille à M^{me} Charlotte Fresnault.

Celle-ci avait été l'amie de jeunesse et comme la sœur d'élection de Suzanne.

Âme admirable et étrange, profondément incompréhensible au vulgaire, dévorée d'un besoin de dévouement qui allait parfois jusqu'à l'aberration, Charlotte fut la fondatrice de la première école professionnelle pour jeunes filles. Éprouvée en temps que femme par d'affreux malheurs intimes, elle rêvait la rénovation de la condition féminine, et l'activité fougueuse qu'elle dépensait au service de ses idées contribua puissamment au mouvement intellectuel de la fin du siècle.

C'était donc entre cette créature si peu banale et un aïeul passionnément artiste qu'Huguette devait grandir et s'initier à la science de vivre.

De bonne heure, cette enfant aux aristocratiques attaches pratiqua l'humilité du travail et de la lutte par abnégation filiale.

Car, au déclin de son existence presque glorieuse, le vieux peintre Maresquel connut les heures épouvantablement dures de la misère et de l'oubli.

Généreux et prodigue, comme tous ses pareils, il ne pensait guère à l'avenir, à la pénombre de l'âge qui semblait si lointaine.

Après s'être dépouillé, pour doter sa fille de tout l'argent gagné, il vécut au jour le jour de ses gains considérables, croyant, le pauvre artiste, que la notoriété et le talent ne le trahiraient jamais.

Et un moment vint où sa vue baissa, où la main tremblante n'exécuta plus ce que concevait le cerveau toujours génial.

Il eût été réduit au plus absolu dénuement sans l'assistance de ceux qu'il appelait ses deux enfants : Huguette et un neveu orphelin recueilli après le mariage de Suzanne, Guillaume Maresquel, un beau garçon doublé d'une brave cœur.

Par malheur, ce dernier, sculpteur promis à la réussite qui vient avec le temps et le labeur acharné, avait pour l'instant bien de la peine à gagner son propre pain. Dès qu'une commande imprévue avait empli son escarcelle lamentablement plate, il accourait la vider entre les mains de celui auquel il devait d'être aussi un artiste, sort qu'il estimait supérieur à toutes les destinées humaines, mais de telles aubaines étaient rares, et, par suite, son aide incertaine et intermittente.

Restait Huguette, qui ne pouvait compter que sur elle-même, c'est-à-dire sur son travail.

Elle n'avait pas, en effet, la disposition de la modeste fortune de sa mère, dont les revenus demeuraient en la possession de M. d'Aureilhan, son tuteur naturel et légal.

Quant à Bertrand Maresquel, il eût préféré mourir de faim que de laisser soupçonner sa détresse à son gendre avec lequel il avait rompu tous rapports depuis le second mariage de celui-ci.

Huguette fit donc des prodiges d'héroïsme pour soutenir son grand-père et lui assurer une quiétude relative.

À seize ans, ayant déjà mené à bien de brillantes études, qu'elle poursuivait encore sans se lasser, elle obtint de Charlotte Fresnault, radieuse de voir son élève chéri marcher dans cette voie d'altruisme et de sacrifice, de prendre la place d'un des professeurs de l'École, et cette jeune créature fut l'éducatrice même, celle qui se donne corps et âme à la plus noble et la plus difficile des tâches.

Non contente de cette occupation dont la rémunération modique permettait à l'aïeul de ne pas manquer du nécessaire, elle donna des leçons au dehors ; tandis que le peintre vieilli pleurait devant sa toile sabrée de perspectives incohérentes, elle se fatigua éperdument, avec joie, avec

volupté, pour apporter quelques douceurs dans le triste logis que toutes les satisfactions d'autrefois avaient déserté.

Et quand elle le perdit, son vieux, comme elle disait dans le pittoresque argot d'atelier qui, pour plus de tendresse, émaillait parfois l'élégance correcte de son élocution, elle sombra en un vide immense.

Après avoir respecté les premiers mois du deuil d'Huguette, M. d'Aureilhan la rappelait, cédant moins aux suggestions de sa femme qu'au désir de son affection paternelle si longtemps sevrée, et elle arrivait dans un milieu auquel elle allait se sentir profondément, cruellement étrangère.

Le propre de ces humanités fières étant de déguiser leur sensibilité, Huguette devait nécessairement échapper à l'observation superficielle de son cercle nouveau.

Ardente à défendre ses théories et ses affections, non moins que son indépendance, elle choquerait comme une véritable révolutionnaire.

Elle souffrirait aussi et ferait souffrir...

C'était sa vie qui s'ouvrait, avec le mystère, les contradictions attendant toute créature, avec, hélas ! les inévitables blessures saignantes qu'il faut recevoir dans la grande bataille pour la conquête difficile et magnifique du bonheur...



La première escarmouche, insignifiante d'apparence, eut lieu la semaine qui suivit le retour d'Huguette.

Invitée et fêtée de tous côtés, la jeune fille avait été, ce jour-là, déjeuner chez M^{me} Saint-Brès.

Dès que M^{lle} d'Aureilhan parut, conduisant elle-même un panier coquet que son père lui avait offert pour ses courses dans le pays, les trois *Petites Bleues* s'élancèrent et, après avoir bourré de sucre le poney Mirliton, menèrent la maîtresse de ce dernier en triomphe au salon.

Emmeline Saint-Brès accueillit sa nièce à la mode de Bretagne avec cette sorte de douceur attendrie et mélancolique qui éveillait une irrésistible sympathie.

Elle était un peu troublée, aujourd'hui, un peu anxieuse, comme si elle eût attendu de la Parisienne instruite, riche de notions qu'elle-même ne possédait pas, la solution de quelque important problème...

Au bout d'une minute, elle ne retint plus les mots qui lui brûlaient les lèvres.

— Regarde, Huguette !

Elle levait la main, d'un geste presque religieux. Surprise de l'irradiation subite qui venait à ce visage meurtri, M^{lle} d'Aureilhan obéit machinalement à l'indication donnée.

Le mouvement de M^{me} Saint-Brès montrait une toile de larges dimensions, isolée à dessein sur un pan de muraille pour que, du premier coup d'œil, on appréciât et la peinture noircie par le temps, et le cadre merveilleusement sculpté.

Ah ! dit Huguette intéressée, vous avez là un tableau très ancien.

Poussée par son irréductible instinct de petite-fille d'artiste, elle quitta le fauteuil qu'elle occupait, se plaça dans le jour favorable et examina le panneau de cet examen bref et sûr particulier aux gens qui ont toujours vécu parmi la peinture et les peintres.

M^{me} Saint-Brès et les *Petites Bleues* l'observaient avec des figures rayonnantes.

— La bordure est superbe, prononça M^{lle} d'Aureilhan d'un accent convaincu.

Une triple protestation répondit à cet arrêt décevant.

— La bordure seulement ! s'écriaient les *Petites Bleues* indignées.

— Ma chère enfant, tu n'as pas remarqué la signature ? fit M^{me} Saint-Brès avec un sourire d'indicible foi.

Huguette se pencha et, dans les tons de bitume d'un angle, distingua une sorte de monogramme formé de trois lettres entre lacées.

— Eh bien !... Questionna-t-elle, qu'est-ce que cette signature ?

— R. U. B., épela l'aînée des *Petites Bleues* du même air triomphant.
Comprends-tu ?

Huguette secoua la tête :

— Non ; je ne comprends pas...

La bonne M^{me} Saint-Brès éclatait :

— Mais, ma chère, c'est un Rubens !

M^{lle} d'Aureilhan réprima un cri de stupéfaction.

De nouveau, elle étudia le tableau.

— Vous croyez ? murmura-t-elle incertaine.

— Oui, oui ! proclamaient les *Petites Bleues* en chœur.

Tout le monde en juge ainsi, reprit M^{me} Saint-Brès obstinée. Et cela doit être, car ce tableau nous est venu, par héritage, d'un parent qui y attachait une grande valeur, assurant qu'un de ses ancêtres le tenait de notre bon roi Henri IV lui-même.

— Tu penses bien, appuya Françoise, la dernière des *Petites Bleues*, que le roi Henri IV n'aurait pas donné un faux Rubens !

— Certes ! conclut la mère. Aussi, c'est notre fortune, ce tableau, c'est la dot de mes petites ! Il vaut au moins trois cent mille francs, n'est-ce pas ?

Huguette ne répondit pas tout de suite, partagée qu'elle était entre deux impressions contradictoires.

La première, spontanée en sa nature gaie, était une folle envie de rire ; la seconde, née simultanément de sa bonté profonde, l'oppressait, au contraire, d'une véritable tristesse par la pensée de la déception poignante qu'elle craignait de causer. Elle essaya d'éluder.

— Évidemment, dit-elle, ce tableau vaut beaucoup d'argent... si c'est un Rubens...

— Voyons, Huguette, un don du roi Henri IV ! clamèrent les *Petites Bleues*.

— C'est que... précisément... il faudrait que vous eussiez pour ce tableau des origines plus sûres... répartit Huguette qui cherchait ses mots,

afin de ne pas faire de blessures trop profondes. Parce que... si je me trompe... Henri IV était mort quand Rubens travailla à la Cour de France...

— Oh ! es-tu certaine ? s'enquit Romaine, celle des trois sœurs qui parlait le moins et réfléchissait le plus.

M^{lle} d'Aureilhan fournit des dates.

— J'ai peur de l'être, ma pauvre chérie. La reine Marie de Médicis désira confier à Rubens la décoration du palais de Luxembourg, qu'elle se faisait bâtir à Paris. La première pierre du susdit palais fut posée en 1615, et les peintures représentant les principaux événements de la vie de la reine furent exécutées de 1621 à 1625 environ. Or, chacun sait qu'Henri IV mourut assassiné en 1610. La déduction est facile...

— Alors, insista Romaine inquiète, selon toi, le tableau ne serait pas de Rubens ?

Huguette hésita devant le regard implorant de tous ces yeux qui se tournaient vers elle.

Les *Petites Bleues* et leur pauvre mère sollicitaient ardemment une espérance qu'elle n'avait pas le courage de leur refuser.

— Je l'ignore, articula-t-elle d'un ton décidé pour en finir avec ce sujet pénible. Une telle question exige une autre compétence que la mienne. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le tableau est ancien. Le jour où vous voudrez établir sérieusement ses titres, il faudra le faire expertiser. Mais, acheva-t-elle plus bas, ne comptez pas trop sur un résultat affirmatif : il arrive souvent que l'on a de gros désenchantements avec ces vieux tableaux...

Cette restriction prudente fut perdue pour celles à qui elle s'adressait.

Bien qu'en réalité, M^{me} Saint-Brès et ses filles eussent ce jour-là prié Huguette afin d'obtenir son opinion sur ce tableau qui, depuis quelques années, incarnait leur unique ressource d'avenir, elles demeuraient fermes en leur sentiment de posséder un trésor.

Et, comme de coutume, le déjeuner se passa à bâtir des projets sur le beau mariage qui attendait les *Petites bleues* quand un riche financier ou un collectionneur millionnaire se serait rendu acquéreur du précieux Rubens à un prix fabuleux.

Huguette s'en retourna attristée de l'incident, du thème de la conversation qui s'était, sans méfiance, tenue devant elle, — thème qu'elle devinait familier à ces pauvres femmes ignorantes de la vie et hantés de chimères.

En rentrant au château, elle y trouva M^{me} de Lavardens et son fils, venus en visite familiale, ainsi que Léonie Pranzac.

— Vous paraissez soucieuse, belle cousine, remarqua aussitôt René, qui appelait généralement ainsi M^{lle} d'Aureilhan quoiqu'il n'y eût pas entre eux la moindre parenté.

— C'est de chez les Petites Bleues que tu rapportes cette mélancolie ? questionna à son tour la curieuse Léonie.

— Oui, répliqua Huguette. Vous me voyez méditative au sujet de certain tableau...

— Ah ! j'y suis Le fameux Rubens ! railla la femme du notaire.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous en pensez, Huguette, de ce Rubens ? interrogea M^{me} d'Aureilhan, qui se plaisait à témoigner à sa belle-fille une condescendance gracieuse.

— Je n'en pense rien, ma mère, répondit Huguette, car je n'ai pas la prétention de me connaître en vieux tableaux. Toute l'expérience d'un expert habile ne serait pas superflue, du reste, dans ce cas. Mais je souhaite vivement que nos cousines n'éprouvent pas une déception douloureuse...

— C'est pourtant ce qui les attend ! affirma M^{me} Pranzac avec une satisfaction maligne.

— Huguette, avouez que vous ne trouvez pas le Rubens bon teint ? plaisanta René.

Elle lui jeta un regard de reproche.

— J'avoue, parce qu'il ne me paraît pas qu'il y ait en ce tableau la puissance de coloris du Maître... parce que, d'autre part, j'y ai relevé des fautes de composition dont je crois qu'un tel artiste eût été incapable. Et c'est précisément là ce qui me peine...

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? s'informa M^{me} de Lavardens avec son égoïsme ingénu.

Huguette s'anima :

— Mais, madame, je me demande ce que deviendront ces pauvres enfants si je ne me trompe pas... si leur tableau n'est point, par hasard, un Rubens de la première manière ?... Ne savez-vous pas qu'elles comptent pour leur établissement sur la vente de cette peinture ?

— Elles restent filles, voilà tout, opina M^{me} Pranzac. On ne se marie guère, de nos jours, quand on n'a pas de dot.

Huguette releva sa fine tête :

— Ou que l'on n'est pas apte au travail qui en tient lieu. Ce qui me stupéfie, c'est que, ne pouvant doter ses filles, ma tante Saint-Brès ne leur ait pas donné le moyen de gagner leur vie.

Aux exclamations que poussèrent ses interlocuteurs, M^{lle} d'Aureilhan se rendit compte qu'elle venait d'émettre une proposition énorme.

— Que vouliez-vous qu'elles fissent ? dit ensuite M^{me} de Lavardens.

— N'importe quoi, répondit tranquillement Huguette. Le plus humble labeur est préférable à une telle servitude, à une pareille épouvante de l'avenir. Ces chères *Petites Bleues* ont à peine du pain, n'est-ce pas ? avec leur modeste propriété ?... Alors, il était si simple de les mettre en état de se suffire. Le temps marche, le rôle économique et social de la femme n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois. À notre époque de lutte, toute jeune fille qui se respecte doit pouvoir être indépendante par le travail et ne pas attendre la tranquillité de son existence d'un très problématique mariage...

— Ce sont là des idées qui n'ont pas cours ici, prononça sèchement M^{me} d'Aureilhan.

— Voyez-vous, M^{lle} Nouveau Jeu ! lança Léonie avec son ironie acerbe.

René battit des mains :

— Parfait ! Que voilà donc un surnom qui va bien à cette jeune personne si moderne ! Vous le garderez, Huguette, ne vous en déplaise !

M^{lle} d'Aureilhan avait légèrement rougi.

— Soit, dit-elle d'un ton de fierté. J'accepte le surnom : il n'a rien que de flatteur à mon sens, dans l'acception simpliste qui lui est donnée. Et je le justifierai, au besoin, en passant de la théorie à la pratique.

— Je serais curieuse de voir ça ! murmura M^{me} Pranzac que vexait de façon cuisante le qualificatif également « nouveau jeu » de simpliste, appliqué non sans dédain à son trait d'esprit.

— Vous le verrez peut-être ! articula Huguette froidement.

René railla :

C'est dans ces salutaires principes que M^{me} Fresnault vous a élevée ?

Elle se retourna frémissante :

— Je m'en honore ! Et je défends que l'on touche à Charlotte devant moi !

— En voilà assez, René, enjoignit M^{me} d'Aureilhan à son neveu avec un coup d'œil impérieux.

Pour la première fois depuis son arrivée, Huguette comprenait qu'elle ne parlait pas la même langue que ceux au milieu desquels il lui fallait vivre.

Ce soir-là, avant de s'endormir sous le toit paternel, elle versa, en dépit d'elle-même, quelques âpres larmes d'exilée.

III

Assise en une bergère profonde, M^{me} d'Aureilhan songeait que les événements ne marchaient pas aussi bien, aussi vite surtout, qu'elle y avait compté pour la réalisation de son plan secret.

Et, esprit pratique autant que résolu, elle cherchait d'où pouvait bien provenir cette résistance des choses, cette contradiction du sort qui lui fallait vaincre à tout prix...

Un bruit de voix lui fit lever la tête.

— Vous êtes là, ma tante ? cria l'organe cuivré de René de Lavardens.

— Certainement, répondit M^{me} d'Aureilhan d'une voix posée. Entre.

— Il fait noir comme dans un four ici !

— Possible ! repartit M^{me} d'Aureilhan du même accent de calme volontaire. Nous n'en serons que plus tranquilles pour causer.

René s'asseyait en face de sa tante. Il reprit :

— Ah ! oui, à propos, nous avons à causer.

... Eh bien ! qu'y a-t-il donc d'assez important pour nécessiter cette conférence secrète ?

— Secrète, tu l'as dit, appuya M^{me} d'Aureilhan, car j'ai désiré profiter de l'absence d'Huguette, afin d'examiner avec toi pour quelles raisons tes affaires avancent si peu... Parce qu'il me semble que tu ne progresses pas dans les bonnes grâces ma belle-fille ? Au contraire !

Une crispation nerveuse dérangerait les traits assez réguliers de René de Lavardens

— Ce n'est pas ma faute ! répliqua-t-il avec humeur. Elle est déconcertante, cette Huguette ! Et, d'ailleurs, nous sommes fort bien ensemble...

M^{me} d'Aureilhan haussa les épaules :

— Allons donc ! Qu'est-ce que cela signifie ? Hugnette te traite cordialement, je te l'accorde, mais sa cordialité est quelconque, inférieure même à celle dont elle dispose envers d'autres, ce petit Quéroï, par exemple... Tâche de ne pas te faire distancer n'est-ce pas ?

René serra les poings :

— Ah ! oui, ce Jean Quéroï, cet ingénieur de rien... On dirait, en effet, qu'elle le regarde avec bienveillance... S'il s'avise de marcher dans mes plates-bandes, celui-là !...

Il était livide de colère contenue.

Frénétiquement jaloux par nature, il se sentait, en outre, atteint dans son ombrageuse vanité par les constatations de M^{me} d'Aureilhan.

Elle eut un mouvement de dédain :

— Veux-tu que je te dise ? tu ne sais pas t'y prendre avec Hugnette. Dans le milieu de science où elle a vécu, dans l'atelier de ce peintre célèbre qu'était son grand-père, elle a connu les hommes les plus remarquables... Ce n'est donc pas une de ces jeunes filles que l'on puisse aisément éblouir, une naïve *Petite Bleue* qu'un regard de toi plonge en extase... Son jugement est formé et difficile... Tu n'as qu'une ressource : c'est de te faire aimer... Ne t'amuse plus à ce rôle de camaraderie galante qui ne t'a guère réussi jusqu'ici, montre-toi épris... sois tendre... sentimental...

Tout le grand jeu, enfin ! lança avec un cynique sourire, René qui se mordait les lèvres de dépit.

— Le grand jeu, s'il le faut, ordonna M^{me} d'Aureilhan raidie de sécheresse hautaine : *N'oublie pas qu'il faut absolument que tu plaises à Hugnette !*

— Bah ! répondit-il en un retour de son invincible fatuité, je lui plairai, je lui plais... Nous sommes bons camarades, elle a de l'amitié pour moi, et, entre une jeune personne de son âge et un garçon du mien, l'amitié n'a jamais fait que servir de préambule à un sentiment plus ardent... Vous n'allez pas m'enseigner comment on mène à bien ces entreprises-là, je suppose, ma tante ?

Il se redressait, désinvolte et félin, une flamme au coin de ses yeux de velours noir, réellement redoutable de volonté passionnée d'une sorte de

séduction brutale et câline à la fois, dont M^{me} d'Aureilhan elle-même subie le magnétique pouvoir.

— Grand vainqueur, va ! conclut-elle en lui allongeant sur la joue une tape amicale.

Tandis que ce conciliabule avait lieu entre la tante et le neveu, Huguette prenait congé de la bonne M^{me} de Cazères et de son mari.

Détendue par ces heures de liberté douces dans le grand jardin plein de fleurs, elle regagnait la maison paternelle en excellente disposition.

Elle commençait à croire qu'elle avait réussi à aplanir les obstacles autour d'elle.

À présent, du moins, elle ne marchait plus dans l'inconnu ; fixée sur chaque caractère, familiarisée avec les tendances de l'entourage, elle n'avait plus, jugeait-elle, à craindre de surprise pénible.

Au reste, ses rapports étaient parfaits avec tout le monde, M^{me} d'Aureilhan lui témoignait une sorte de prévenance hautaine dont il fallait tenir grand compte à sa nature peu flexible, et pour ne pas demeurer en reste de bons procédés, Huguette avait remplacé le « Madame » hostile du début par un « ma mère » qui, quoique passablement officiel, ne cachait aucune animosité.

Le jour où elle prononça pour la première fois ce terme qui lui coûtait horriblement, elle vit que les paupières de M. d'Aureilhan étaient humides, et elle reçut ensuite de son père un baiser silencieux traduisant une gratitude infinie.

De par ses fortes études, Huguette avait été à l'école des philosophes ; elle n'eût donc pas souhaité une somme de félicité plus considérable que celle qui lui était dévolue, sans l'ennui latent qui était en elle, l'imprégnait de nostalgie quand elle comparait la vie sérieuse et active, ennoblie d'idéal, qu'elle avait quittée, à existence morne et sans horizon à laquelle elle se sentait condamnée au fond de cette province perdue.

Sans horizon ? Non, il y a toujours une vision radieuse dans les lointains d'avenir d'une jeune créature : l'amour inconnu qui saura la conquérir.

Mais, pour le moment, ce sentiment immortel ne pouvait s'incarner, au regard de la jeune fille, que sous les traits des deux seuls hommes de son

milieu en âge de lui inspirer.

L'un était René de Lavardens.

Pour celui-là, elle ressentait un éloignement proche parent de l'antipathie irrémédiable.

Cette disposition se dissimulait sous les apparences correctes de la sociabilité, et il ne faudrait qu'un jeu des circonstances pour la faire jaillir.

En effet, douée d'observation pénétrante, Huguette n'avait eu besoin que de très peu de temps pour démêler « l'état d'âme » de René, et elle le connaissait présentement beaucoup mieux qu'il ne le savait, beaucoup mieux qu'il ne se connaissait lui-même, peut-être.

Quant à l'autre...

Il était grand, brun, avec des yeux bleus, sombres et doux, et portait la barbe en pointe.

Il avait l'âme haute, l'intelligence vaste, enrichie des plus récentes leçons de la science... il se donnait à un idéal, il aimait le travail, le courage, la lutte pour l'Idée, tout ce qu'Huguette admirait éperdument, tout ce pour quoi elle eût voulu vivre...

Il parlait peu ; il était grave et fier, peut-être un peu sauvage, mais il lui plaisait ainsi...

— Bonjour, mademoiselle Huguette...

Huguette tressaillit et se sentit devenir toute rose : celui que son rêve évoquait se tenait devant elle.

Il débouchait d'un sentier blotti sous les ramures, et sa silhouette d'une athlétique sveltesse se découpait contre ce fond verdoyant comme une image de la beauté virile.

Il s'était arrêté pour laisser passer le petit équipage et demeurait immobile, le chapeau à la main, souriant doucement, une lueur charmée en ses prunelles profondes.

Huguette pesa sur les rênes, et tandis que le petit domestique assis à l'arrière sautait à terre et venait prendre la tête du poney, elle tendit la main au jeune homme d'un geste de franche sympathie.

— Eh ! bonjour, monsieur Jean ! Quelle surprise de vous rencontrer ! Moi qui vous croyais constamment enfermé dans votre laboratoire, car, sans reproche, on ne vous voit guère... Vous avez donc pu vous arracher à vos chères expériences ?

— Je deviendrai peut-être un savant, répondit-il modestement, mais je reste ce que j'ai toujours été : un passionné coureur des bois... C'est leur grande paix, leur solitude amie qui me repose de la fatigue cérébrale, causée par mes recherches, mademoiselle Huguette, et j'avoue de bonne grâce que ces deux occupations, ces deux amours, si vous voulez, font de moi un sauvage hantant peu les salons. Pourtant, il y a progrès, je vous assure. Je me civilise...

— Vraiment ? dit Huguette en riant. Qu'était-ce donc auparavant, mon Dieu !

— Auparavant... quand vous n'étiez pas encore ici, on ne me voyait pas du tout, repartit-il, d'un accent subitement sérieux. Malgré ce charme d'accueil dont monsieur votre père a le secret, je ne paraissais jamais à Aureilhan... L'excellent Gontaud m'y mena presque de force le jour où vous arrivâtes à l'improviste... Et depuis... depuis, je l'accompagne au château chaque fois qu'il veut bien m'en prier...

Le sombre regard des prunelles bleues avait une rayonnante éloquence.

Huguette baissa les yeux ; en dépit de sa crânerie coutumière, elle était embarrassée à ne pas trouver un mot.

Son cœur battait plus vite et elle ne savait quelle joie tumultueuse et douce l'inondait...

Jean Quéroy reprenait, précipitamment, comme quelqu'un qui a peur d'avoir trop parlé :

— Et puis-je me permettre de vous demander, mademoiselle Huguette, si vous vous plaisez parmi nous ?

Elle releva ses longues paupières frangées de soie.

— Certainement, dit-elle avec une hésitation marquée, je me plais... je me plais beaucoup...

À son tour, Jean Quéroy éclata de rire, d'un rire clair et gai, qui semblait plus séduisant chez ce grand garçon sérieux.

— Est-ce que vous vous moqueriez de moi, par hasard ? interrogea Huguette, affectant un ton piqué.

Il protesta, du même air de gaieté :

— Oh ! mademoiselle, pouvez-vous supposer !... Seulement, vous avez eu, pour me certifier que vous vous acclimataz, une intonation si amusante que...

— Eh bien ?

— Que vous m'avez invinciblement rappelé un joli conte d'Andersen...

— Les contes d'Andersen sont tous jolis, répondit Huguette avec un fin sourire, il ne s'agit que d'entendre leur moralité. Quel est celui que j'ai eu l'honneur de vous suggérer ?

— Vous ne vous fâcherez pas ?

— Allons donc ! fit-elle amusée. Votre comparaison est donc à ce point impertinente ?

— Jugez-en, articula-t-il de la voix contrite particulière au coupable qui avoue. Je pensais à l'exquise histoire de ce malheureux cygne éclos dans une couvée de vulgaires canards...

Huguette laissa tomber ses mains, abandonnant les rênes sur le dos de Mirliton impatient.

— C'est charmant pour moi... Mais comme c'est flatteur pour ma famille ! s'exclama-t-elle en une consternation plaisante. Mon cher papa n'en est point, j'espère ?

— Vous savez bien, mademoiselle, répliqua Jean très grave, que je professe pour M. d'Aureilhan la plus respectueuse sympathie. Je n'aurais pas osé un parallèle qui constituerait, en ce qui le concerne, un véritable outrage. Quant aux autres, vous ne vous indignerez pas, parce que vous sentez que la comparaison est juste... que le poète a cruellement raison. Tout être d'une essence morale différente, tout novateur est parmi les siens mêmes un étranger, pis encore, un intrus que l'on dénigre, à qui on inflige les plus dures souffrances, car on ne le comprend pas. Tel est le décevant partage de l'artiste, du chercheur qui veut, par l'idée ou la découverte, orienter l'humanité vers des voies nouvelles... Tel a été, — avec quelle amertume ! — le lot de l'humble artisan de science que je suis...

... La triste vérité, c'est que, n'ayant pas réussi à trouver un emploi au sortir de l'École Centrale, je dus, à bout de ressources, me réfugier ici, dans la petite maison familiale. Je pensais rencontrer, en ce pays pour les habitants duquel mon père a héroïquement sacrifié sa vie, sinon une aide matérielle, du moins le secours moral plus précieux peut-être à ceux qui agonisent d'incertitude, d'épouvante du lendemain... Je n'entendis pas une bonne parole, je n'essuyai qu'ironie et dédain. Mes idées sur les applications nouvelles de l'électricité passèrent pour des rêves dangereux ; on décréta que j'étais un utopiste, un de ces cerveaux chimériques condamnés à l'insuccès... Sans ce bon, cet admirable Gontaud qui eut foi en moi et me permit, en me créant une position dans l'usine, d'étudier en paix, je serais mort de tristesse et de misère.

— Oh ! quel brave homme que M. Gontaud ! s'écria Huguette d'un élan. Je l'aime bien, et je le lui dirai !

Elle s'interrompit brusquement, effrayée des mots trop doux, trop tendres qui lui montaient du cœur aux lèvres.

De nouveau, elle tendait la main à Jean Quéroy.

— Le souvenir de notre rencontre me sera précieux, mademoiselle, prononça-t-il d'une voix changée, surtout s'il m'est permis de penser qu'elle m'a fourni l'occasion de vous être un peu moins inconnu, un peu moins indifférent... Vous n'aurez jamais besoin de mon dévouement ; cependant, laissez-moi vous supplier de compter sur moi... comme sur un ami...

— C'est juré ! promit Huguette d'un timbre cristallin qui voulait être dégagé et n'était qu'ému, tout simplement.

Ils se regardèrent.

Un ravissement flottait autour d'eux, dans l'air adorablement frais du soir proche, dans les arbres d'où tombaient des gazouillis d'oiseaux ensommeillés.

— Allons, fit Huguette pour rompre le charme, Marliton s'impatiente. Adieu monsieur Jean. Il faut que je retourne à ma basse-cour familiale !

Ils rirent.

Ils étaient séparés ; mais derrière eux l'écho de leur rire vibrait dans les feuillages comme une traînée de joie, un tintement de jeunesse, de douceur et d'espoir.

— Ah ! voici enfin M^{lle} Nouveau-Jeu ! s'exclama René de Lavardens, quand le panier d'Huguette s'arrêta au bas du perron, sur la balustrade duquel il s'était accoudé après sa conversation avec sa tante, attendant le retour de la jeune fille non sans secrète impatience.

— Bonjour, René. Vous êtes là depuis longtemps ?

— Je crois bien ! Je me languissais de vous, Huguette ! répondit-il d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux, afin que celle à qui s'adressait ce provincialisme employé à dessein, pût le prendre à son gré pour une plaisanterie ou pour une déclaration.

Mais Huguette traitait tous les sentiments du beau René sur le mode léger.

— Grand bien vous fasse ! répliqua-t-elle avec une indifférence totale, tout en gravissant lestement les degrés du perron.

Vexé dans sa susceptibilité aiguë d'infailible conquérant de cœurs féminins, René de Lavardens, malgré les récentes objurgations de sa tante, ne sut pas résister au plaisir d'une prompte revanche.

— Dites donc, Huguette, annonça-t-il comme la jeune fille pénétrait dans le salon et saluait sa belle-mère, je suis en mesure de vous donner des nouvelles de quelqu'un qui vous intéresse...

Elle le regarda avec surprise :

— Ah ! qui cela ?...

— Devinez !

— Comment devinerais-je ?

— De M^{me} Fresnault que je veux parler. Saviez-vous qu'elle daigne prêcher son évangile jusqu'en nos régions lointaines ?

Huguette avait légèrement tressailli. Tout au plaisir de ce qu'elle apprenait, elle ne prit pas garde à l'intonation sarcastique du jeune homme.

Une tendre joie brillait dans ses yeux.

D'une voix tremblante de tendresse émue, elle repartit :

— Chère Charlotte ! Aucun dévouement ne peut m'étonner de sa part. Aurais-je ce bonheur qu'elle vînt donner des conférences de ce côté ?

— Pas encore ! rétorqua René avec une satisfaction insolemment cruelle. Jusqu'ici ; M^{me} Fresnault n'a pas dépassé Bordeaux, où elle faisait avant-hier une conférence sur « l'Émancipation de la femme ». Je le sais par un de mes amis qui y était... mais nos pays ne sont pas mûrs pour ces idées subversives... L'oratrice a été consciencieusement huée. Elle s'est empressée de reprendre le train de Paris, et il est à croire qu'elle ne recommencera pas de sitôt, du moins chez nous...

Et, sans remarquer le visage d'Huguette, méconnaissable d'expression douloureuse, il acheva méchamment :

— Espérons que ce sera pour cette folle une bonne leçon !

Huguette rejeta vivement la tête en arrière, une telle fureur dans les yeux que, d'instinct, René détourna les siens.

— Qui vous a dit que Charlotte Fresnault fût une folle ? questionna-t-elle, altière.

— Mais, balbutia René, embarrassé, c'est la réputation qu'elle a... Elle paraît détraquée, exaltée...

— Pour vous, oui ! dit Huguette avec un écrasant dédain. De même que pour tous ceux dont elle dépasse la moyenne d'âme de toute sa hauteur. Savez-vous seulement ce qu'est celle que vous vous permettez de traiter de la sorte ?

— Non, répliqua-t-il d'un ton qu'il essayait de rendre dégagé ; j'ignore profondément ce que peut être une M^{me} Fresnault...

— C'est bien cela ! prononça Huguette de plus en plus méprisante. Alors, vous tentez de la ramener à votre mesure... Apprenez donc que Charlotte Fresnault est une créature de magnifique altruisme. Elle n'a plus rien, elle à tout donné. Elle est une admirable sœur de charité, une vraie sainte laïque. Les heures qu'elle ne passe pas dans l'École, cette maison de son esprit et de son cœur, elle les consacre à courir les mansardes parisiennes, soulageant chaque jour plusieurs misères nouvelles. Et c'est de cette femme qui a condensé en elle tout ce que l'âme humaine porte de plus miséricordieux et

de plus beau, que vous parlez avec cette légèreté inepte et coupable ! Tenez, vous me faites pitié !

Belle d'indignation, elle marcha vers la porte et sortit laissant René atterré.

— Eh bien ! en voilà une algarade ! bégaya-t-il.

— Absolument méritée ! articula M^{me} d'Aureilhan pourpre de colère. A-t-on jamais vu heurter si sottement les idées et les affections de quelqu'un ?... Si c'est comme cela que tu t'y prends pour plaire à Huguette !... Mon pauvre garçon, j'ai bien peur que tu ne sois qu'un imbécile !...

Et, exaspérée, brusquement elle lui tourna le dos.

Ce soir-là encore, Huguette, une fois seule chez elle, se sentit submergée de détresse.

Mais, l'excès de cette douleur évoqua un rapprochement.

Avec une indicible douceur, Huguette se rappela. Elle entendit de nouveau la voix mâle qui, cet après-midi, disait éloquemment pourquoi il faut qu'on soit quelquefois un intrus parmi les siens.

Elle revit le tendre rayonnement des sombres prunelles bleues.

Et elle se retrouva vaillante, fière de souffrir la noble souffrance *qu'un autre* avait connue.

C'était, à son insu, toute sa jeunesse qui palpitait en elle, — l'éternelle Jeunesse confiante en la vie, transportée de mystérieuse espérance.

Elle sourit, heureuse.

N'avait-elle pas un ami, désormais un frère d'âme ?

Elle s'endormit, ce divin sourire aux lèvres, d'un sommeil ineffable où son cœur veillait et chantait...

IV

Ce jour d'octobre, Huguette servait le café sur la terrasse qui régnait tout le long du château.

C'était l'automne méridional avec sa non pareille séduction et son incomparable splendeur.

Comme si elle eût participé à la joie ambiante, Huguette, alerte et gaie, s'acquittait de ses gracieuses fonctions avec un charme nouveau.

C'est que l'amour est un grand enchanteur qui transfigure tous ceux qu'il touche.

Huguette ne croyait pas aimer, — elle n'en était pas loin, — mais chaque rencontre lui prouvait qu'elle avait inspiré un de ces sentiments profonds qui sont l'orgueil d'une femme, et cette certitude suffisait à l'envelopper d'une gloire.

Les hôtes du château subissaient l'attraction de ce rayonnement sans pouvoir soupçonner la cause intime d'où il émanait.

Ils la regardaient, y compris M. et M^{me} d'Aureilhan, avec ce plaisir attendri qu'inspire ce qui est jeune et beau, ce qui captive le cœur en même temps que les yeux.

Ce sentiment, néanmoins, s'amointrissait d'une restriction chez deux des personnes présentes.

Il y avait là seulement M. le notaire Pranzac et sa femme, M^{me} de Lavardens et René.

Tous quatre avaient « dîné » au château selon le terme accoutumé qui, dans tout le sud-ouest de la France, désigne le repas du midi.

René ne concevait pas comment Huguette échappait à l'espèce de fascination qu'il exerçait sur les jeunes filles de sa connaissance.

Intérieurement, il s'en rongeait de dépit.

Et avec cette sorte de logique contradictoire qui régit le plus déconcertant de nos sentiments, il se prenait peu à peu, lui, de cet amour qu'il avait compté faire naître...



Cette visite suscita chez les châtelains des exclamations charmées. (Chap IV)

De cela, Huguette ne se doutait pas.

Bien qu'au fond, elle fût excédée de la presque continuelle présence de René de Lavardens, elle continuait, et plus gaiement que jamais, de le traiter un peu légèrement, sur ce mode de plaisanterie qui tue les meilleures tentatives sentimentales, affectant de considérer cette cour évidente comme une forme obligée de leur pseudo-cousinage.

Elle s'en trouvait bien, puisqu'il n'avait pas avancé d'un pouce, tout au contraire.

Lui, stimulé par sa mère, surprise que la victoire de son irrésistible fils se fit tant attendre, se jurait de mettre fin à un état de choses qui l'humiliait de façon cuisante, et le lendemain, malgré toute sa fatuité, il devait constater que ses affaires n'étaient pas en une plus favorable voie que la veille.

En ce moment, il contemplait M^{lle} d'Aureilhan, une flamme passionnée au coin de ses yeux noirs.

Conquis, plus qu'il ne le savait lui-même, il risqua un compliment.

— Mon Dieu ! Huguette, dit-il, traduisant l'impression générale, que vous êtes jolie, aujourd'hui !

Elle s'inclina en riant, moqueuse :

— Permettez-moi de vous répondre ce que répond en pareil cas l'héroïne d'une pièce célèbre : « — Merci pour les autres jours ! »

Il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

C'était constamment ainsi !

Cette friponne d'Huguette avait un talent endiablé pour dénaturer ses plus louables intentions et faire tourner à sa confusion ce qui eût dû le servir.

Les assistants riaient ; M. d'Aureilhan et M. Pranzac sans malice, au rebours de Léonie, laquelle étant, comme on sait, de ces bonnes âmes dont on dit vulgairement qu'elles ne demandent que plaies et bosses, se frottait les mains avec jubilation.

M^{me} de Lavardens restait pincée ; sa sœur ouvrait la bouche afin d'expliquer favorablement les choses, lorsque l'arrivée d'une voiture produisit la diversion souhaitée.

C'était le tonneau de M. Gontaud ; ce dernier mit pied à terre, accompagné de Jean Quéroy.

Cette visite suscita chez les châtelains des exclamations charmées.

Vivement, M. d'Aureilhan, sa femme et sa fille s'avancèrent vers leur riche voisin.

Tandis que la châtelaine et son mari adressaient à M. Gontaud quelques aimables phrases de bienvenue, Huguette remarqua que le domestique de ce

dernier retirait de la voiture un élégant tonnelet en bois clair et verni, qu'il remit à Germain.

Curieuse, elle s'informa :

— Qu'est-ce que c'est que ce baril de si séduisant aspect ?

M. Gontaud lui prit les mains :

— Mignonne Huguette, c'est une insignifiante gâterie de vieil ami que je vous supplie de me permettre. L'autre jour, quand vous m'avez fait l'honneur et la joie de goûter chez moi, un certain muscat de Samos vous a paru bon. C'est pourquoi j'ose vous offrir ce barillet qui en contient à peine quelques litres. Vous les boirez à ma santé, en grignotant des gâteaux...

— Comme vous êtes parfait ! murmura-t-elle émue de l'attention et de la forme rare que celle-ci revêtait. Voilà que vous encouragez ma gourmandise, à présent ! Car, c'est un pur nectar, votre muscat de Samos !

— Samos ? répéta René de Lavardens avec son indifférence ennuyée. Je ne connais pas ce cru-là ?

Une irrésistible gaminerie s'empara d'Huguette.

À de fréquentes reprises, elle avait constaté la phénoménale ignorance du jeune homme, et aux heures où le gavroche se réveillait dans sa correction accoutumée, elle succombait au plaisir mutin de lui tendre des pièges où il tombait avec une inconscience désarmante.

— Comment, dit-elle, sérieuse, mais les yeux pétillants de malice, vous ne connaissez pas Samos ? C'est un cru renommé, cependant...

— Non, répliqua René sans défiance. Est-ce loin d'ici ?

— Pas très, fit-elle, se contenant énergiquement pour ne point pouffer. Du côté de Condom, n'est-ce pas, ma cousine ?

— Certainement ! assura M^{me} Pranzac, qui enfouit aussitôt le bas de son visage dans son mouchoir.

— Ah ! oui, repartit le jeune Lavardens qui avait le travers d'esprit inhérent à toute nullité intellectuelle de toujours paraître savoir. Un grand vignoble, qui escalade le coteau près de la route... Je vois ça...

Un rire inextinguible secouait M. d'Aureilhan et M. Gontaud, gagnait le notaire, se communiquait au grave Jean Quéroy, pendant qu'Huguette se

renversait dans un fauteuil de jardin, en proie à une hilarité folle.

René les regardait avec stupéfaction, incapable de percevoir le comique que dégageait la sérénité avec laquelle il s'obstinait à prendre une île de l'Archipel pour un cru d'Armagnac.

— Ah ! elle est bien bonne ! ne put s'empêcher de dire M. Gontaud, que ravissait ce trait d'enfant terrible.

M^{me} d'Aureilhan fronçait les sourcils, une rougeur de brique aux joues, mortifiée comme elle ne l'avait jamais été.

Troublée aussi, car elle se demandait, non sans confuse angoisse, pourquoi Huguette venait de se livrer à cette plaisanterie un peu cruelle.

La jeune fille ne le savait pas elle-même. Elle avait cédé à l'instinctif dédain de son esprit cultivé pour ce néant prétentieux, à l'obscur et si humain besoin de revanche vis-à-vis de ce garçon qui l'obsédait de sa présence et de sa ténacité galante.

Surtout, elle était cruelle, à son insu, par l'effet de cette irrépressible volonté intérieure qui poussera toujours une femme, même la meilleure et la plus délicate, à faire éclater l'infériorité d'un insupportable prétendant devant l'homme de son choix.

Jean Quéroy le comprit-il ?

C'est probable, car une lueur scintillante brilla dans ses prunelles qui posèrent longuement sur Huguette leur sombre douceur.

Et elle se sentit pénétrée d'une suavité inconnue.

M^{me} d'Aureilhan avait gardé de cet incident un mécontentement extrême.

Ses craintes, jusque-là sourdes et vagues, se faisaient aiguës et troublantes.

Elle ne pouvait plus se dissimuler que la réalisation de son fameux plan courait de graves risques.

Aussi eut-elle avec sa sœur, dès le lendemain, un entretien confidentiel, au cours duquel toutes deux examinèrent le plus rapide parti à prendre pour dénouer une situation qui se tendait et menaçait de s'éterniser.

Depuis le retour d'Huguette, leurs conciliabules étaient fréquents et se terminaient sur de sages résolutions d'atermoiements.

Cette fois, l'une comme l'autre étaient déterminées à frapper un grand coup, s'il le fallait, pour obtenir une solution sinon immédiate, du moins prochaine, et naturellement conforme à leurs désirs.

Les deux sœurs avaient ce trait commun de caractère, — impérieux et violent chez Stéphanie d'Aureilhan, doucereux et dissimulé chez Adélaïde de Lavardens, — de croire que les événements devaient obéir à leur volonté.

M^{me} d'Aureilhan était en proie à une pesante inquiétude et le mariage possible d'Huguette lui apparaissait un danger menaçant et immédiat.

À cette occasion, il faudrait rendre à sa belle-fille la fortune qui lui appartenait, et c'était, dans les circonstances présentes, la dépossession de l'orgueilleuse Stéphanie, la nécessité humiliante de vivre au château dans la dépendance du nouveau ménage, ou celle, qu'elle se refusait même à envisager, de se retirer avec son mari en quelque humble maison, où tous deux subsisteraient d'une modique pension alimentaire.

M^{me} d'Aureilhan se sentait prête à tout plutôt que de subir une telle déchéance.

À force d'y penser, elle se flattait d'avoir découvert l'unique solution de cette affaire inextricable.

Son plan consistait tout simplement à marier Huguette avec son neveu, René de Lavardens.

Ce dernier ne saurait être un gendre exigeant en matière de comptes ; pourvu lui-même d'une confortable résidence, il ne songerait pas à accaparer le château du vivant de ses actuels occupants.

Ainsi, les choses resteraient en l'état ; M. et M^{me} d'Aureilhan conserveraient la jouissance du décor de vie qui leur était cher, et la première récolte abondante suffirait à dégrever le reste du domaine.

Dès longtemps, Stéphanie avait amené sa sœur à partager ses vues au sujet de cette union.

La combinaison n'avait rien que de rationnel ; les deux sœurs se croyaient sûres de la faire accepter par Huguette.

Il fallut en rabattre.

D'abord, une surprise leur vint de ce que les frais de séduction du beau René n'aboutissaient pas à un plus prompt résultat.

Et maintenant, M^{me} d'Aureilhan commençait à craindre que le mariage organisé par elle ne ressemblât à celui d'Arlequin, auquel ne manquait que le consentement de la future.

Le dernier incident la fortifiait dans cette appréhension, pour elle infiniment cruelle.

Huguette n'aimait pas René.

Pis encore, elle ne ressentait pas à son endroit cette nuance de tendre sympathie qui précède un sentiment plus vif, comme l'aurore frissonnante précède le jour.

Une femme, en effet, peut heurter, même violemment, celui qu'elle aime ; elle ne se moque pas de lui ; surtout, en aucun cas, elle ne s'avise de le rendre ridicule en public.

À ce trait, M^{me} d'Aureilhan connaissait que le cœur d'Huguette n'était pas atteint, pas même effleuré, que peut-être il ne le serait jamais...

Et les redoutables conséquences d'un tel échec assiégeant sa pensée, elle était envahie d'un désespoir farouche, allié à une volonté exacerbée.

Il fallait qu'Huguette épousât René.

Mais les deux sœurs avaient beau tourner et retourner ce problème épineux, aucune solution raisonnable ne s'offrait, aucune mesure énergique capable de réduire ou de persuader l'indépendante fille de M. d'Aureilhan.

À cette époque de merveilleuses découvertes, nul savant, hélas ! n'a trouvé le moyen d'infuser l'amour en un cœur qui refuse de l'éprouver !

— Bah ! conclut à la fin de cette entrevue M^{me} de Lavardens qui ne pouvait se résoudre à admettre la défaite de son irrésistible fils, il doit y avoir anguille sous roche...

M^{me} d'Aureilhan lui saisit le bras.

— Qu'entends-tu par là ? demanda-t-elle vivement.

Adélaïde eut un sourire de douceuse finesse :

— Voyons, Stéphanie, toi si pénétrante, tu ne t'en doutes pas un peu ?

— Ah ! si je savais où gît l'obstacle ! s'écria M^{me} d'Aureilhan d'une voix grinçante d'amertume. Allons, parle ! ajouta-t-elle avec son impatience autoritaire. Les réticences ne sont pas de mise entre nous. Que veux-tu m'apprendre ?

— Rien que tu ne connaisses, repartit M^{me} de Lavardens de son même ton finaud. Je soupçonne, voilà tout...

— Mais, pour Dieu ! que soupçonnes-tu ? clama Stéphanie exaspérée. Tu es insupportable ! Il faut toujours t'arracher les mots !... Aie donc le courage de tes opinions, une bonne fois ! Si quelque chose peut nous sauver, c'est de regarder les difficultés en face.

— Eh bien ! reprit M^{me} de Lavardens, comment se fait-il que tu n'aies pas pensé à ce qu'il y a d'extraordinaire, d'anormal, dans l'attitude d'Huguette vis-à-vis de René ?... Il a tant de succès auprès des jeunes filles ! Du moment que celle-ci paraît le repousser, c'est...

— Achève ! C'est...

— Qu'elle est occupée d'un autre...

M^{me} d'Aureilhan tressaillit.

— Tu dois avoir raison ! Il est inouï que je n'y aie pas songé... Mais qui, qui ?... Je ne vois personne, par ici... Il n'y a que ce petit Quéroy qu'elle a rencontré quelque fois et avec qui elle cause volontiers, parce que seul il sait lui parler de choses intéressantes... De là à l'épouser, il y a tout un monde... Ce n'est pas un parti pour elle...

M^{me} de Lavardens eut un mouvement d'épaules :

— Eh ! il ne s'agit pas de M. Jean Quéroy, ni des gens d'ici... Ta belle-fille n'a-t-elle pas laissé des amis à Paris, notamment un camarade d'enfance avec lequel elle entretient, si je ne me trompe, une correspondance assidue ?...

Brusquement illuminée, M^{me} d'Aureilhan frappa du pied le parquet :

— C'est juste ! Ce Guillaume Maresquel, le pupille du vieux peintre... Huguette et lui s'écrivent chaque semaine... Pourtant, il n'a pas le sou...

— Tu ignores tout du caractère de ta belle-fille si tu juges que ce serait la cause de nature à lui faire éliminer un prétendant, rétorqua M^{me} de Lavardens de son air rusé. D'ailleurs, ils peuvent avoir formé le projet de se marier plus tard quand l'argent sera venu avec la gloire... C'est ainsi que l'on raisonne dans ces milieux artistes, acheva-t-elle sérieusement, comme si elle eût passé toute sa vie dans ces milieux décriés.

— Alors, si tu ne te trompes pas, murmura rêveusement M^{me} d'Aureilhan, leurs lettres doivent en être pleines de ces sentiments... de ce projet ?

Adélaïde se fit plus cauteleuse que jamais :

— Sans doute... Il importerait de s'en assurer... Au surplus ce n'est pas très convenable, cette correspondance avec un jeune homme...

Elle se leva pour partir sur ce dernier trait.

— C'est bien ! promit énergiquement M^{me} d'Aureilhan en la conduisant. J'en aurai le cœur net. Et si je constate ce que nous craignons, fie-toi à moi pour y mettre bon ordre !

Germain se tenait sur le perron, prêt à accompagner la visiteuse à sa voiture. Il entendit.

« Allons, pensa le vieux domestique qui avait servi jadis dans l'infanterie de marine, il va y avoir un abordage sans tarder !... »

* *
*

La psychologie de Germain ne s'égaraient point.

« L'abordage » eut lieu deux jours après.

C'était le lundi qu'Huguette recevait ordinairement la missive hebdomadaire de Guillaume Maresquel, qui profitait du loisir dominical pour écrire plus longuement à son amie d'enfance.

Fidèle à l'habitude contractée dans les premiers temps, où elle espérait avec une tendresse nostalgique toutes les chères lettres qui lui rendaient un

peu de la vie et des affections qu'elle venait de quitter, Huguette était allée dans le fond du parc attendre le facteur.

Huguette s'était à peine assise en ce lieu familier qu'elle éprouva un court étonnement de voir arriver sa belle-mère, qui s'installa sans plus de façon à ses côtés.

Puis, elle se dit que M^{me} d'Aureilhan attendait comme elle-même quelque lettre qu'il lui tardait de parcourir, et, cordiale, elle engagea la conversation.

L'impérieuse Stéphanie eut besoin d'un réel effort de volonté pour répondre avec un naturel apparent.

Au bout de quelques instants, un pas lourd fit crier au dehors le gravier de la route.

— Voilà le facteur ! annonça Huguette joyeuse.

Elle se leva et marcha vers la petite porte qui s'ouvrit devant elle, encadrant une silhouette épaisse vêtue de la blouse bleue à collet rouge et surmontée de la casquette en toile cirée qui caractérisent dans nos campagnes l'humble messenger des douleurs et des espérances humaines.

M^{me} d'Aureilhan s'était également levée.

Et raide, automatique un peu, elle suivait la jeune fille.

— Bonjour, madame et mademoiselle ! prononça la voix joviale du vieux facteur, qui se trouvait comme chez lui dans toutes ces maisons où il pénétrait quotidiennement depuis vingt-cinq ans.

— Bonjour, père Bernard ! répondirent ensemble M^{me} d'Aureilhan et Huguette, celle-ci gaîment, celle-là d'un organe contenu, assourdi par le tumulte de la tourmente intérieure.

— Je n'ai rien pour madame, reprenait le facteur. Mais, comme tous les lundis, j'ai la lettre de Paris, pour mademoiselle...

Huguette tendait la main, souriante, amusée de ce roman que bâtissait à coup sûr le brave Bernadou.

Lorsque, à côté d'elle, M^{me} d'Aureilhan se dressa de toute sa hauteur.

— C'est à moi que vous devez remettre cette lettre, Bernadou, articula-t-elle avec son autorité qui n'admettait pas de réplique.

Et d'un mouvement plus prompt que la pensée elle enleva l'enveloppe au facteur saisi, la gardant entre ses doigts convulsifs qui se crispaient dessus comme sur une proie.

Huguette avait reculé, toute pâle et sans voix. Bernadou les considéra alternativement avec une stupeur intense, et peu désireux d'assister à la scène de famille qui allait éclater, il se sauva à grandes enjambées.

Cependant, Huguette prenait conscience de cette chose inouïe qui venait de se produire.

Elle s'avança, frémissante.

— Madame ! dit-elle seulement, et son timbre d'or vibrat d'intonations indignées, tandis que la douce lumière de ses prunelles se changeait en éclairs.

— Eh bien ! quoi ? fit M^{me} d'Aureilhan provocante.

Une seconde, les deux femmes se défièrent du regard. Huguette se taisait encore, se forçant à ne pas crier tout de suite sa colère, parce qu'elle redoutait les éclats de la violence qui se cachait d'habitude, domptée par une discipline sévère, sous une attrayante douceur.

M^{me} d'Aureilhan se trompa à cette attitude dont elle interpréta la modération voulue en soumission, en fureur impuissante d'un adversaire terrassé.

Elle attendit, presque triomphante, s'applaudissant du succès de sa tactique brutale.

Car c'était à ce dernier parti, qui avait au moins le mérite de la franchise, qu'après mûres réflexions, s'était rangée cette femme tout d'une pièce.

Une autre, — sa sœur peut-être, — eût plus ou moins habilement intercepté la lettre qui devait lui apporter la certitude qu'elle cherchait.

Stéphanie, elle, audacieusement, carrément, s'emparait de cette lettre.

Et l'action accomplie, elle se retrouvait tranquille, satisfaite d'une manifestation si conforme à sa nature, qui ne s'abaissait à ruser que sous la pression des circonstances et en ressentait une humiliation profonde.

— Madame, recommençait Huguette qui parvenait à s'exprimer avec calme, grâce à une surhumaine tension d'énergie, veuillez me rendre cette lettre.

— Vous dites ? interrogea M^{me} d'Aureilhan ironique.

Une flamme monta aux joues de la jeune fille qui, jusque-là, avaient gardé leur ton d'ivoire.

Elle était de ces âmes qui ne supportent pas d'être bravées.

Sa voix s'éleva d'une note.

— Je dis une seconde fois, ce que je ne répéterai pas une troisième. Veuillez me rendre cette lettre.

M^{me} d'Aureilhan la toisa :

— Je vous la rendrai, si bon me semble, quand j'en aurai pris connaissance...

Déjà ses doigts s'attaquaient à la partie gommée de l'enveloppe.

Elle s'arrêta, dominée, quoi qu'elle en eût, par le fluide volontaire qui s'échappait des prunelles étincelantes d'Huguette.

La jeune fille s'érigait devant sa belle-mère comme une vivante statue, grandie d'indignation, belle de haine enfin librement épanchée.

— Je vous défends de la lire, entendez-vous ! Vous n'en avez pas le droit !

— Vous vous trompez, mon enfant, expliqua M^{me} d'Aureilhan sentant que la situation se compliquait. J'estime que cette correspondance suivie avec un jeune homme est sans doute dangereuse pour vous, et, en tout cas, incorrecte, puisqu'elle ne reçoit aucune contrôle. Et comme je remplace votre mère, je...

Huguette l'interrompit, d'un intraduisible cri de révolte :

— Non, vous ne remplacez pas ma mère ! Il faudrait pour cela que mon cœur y consentît... Vous n'êtes qu'une étrangère que j'ai subie d'abord, que j'accepte maintenant, par tendresse, par respect pour mon père, *dans cette maison qui m'appartient...*

Ce fut le tour de M^{me} d'Aureilhan de reculer et de blêmir.

— Hugnette ! s'exclama-t-elle, d'une voix défaillante.

La jeune fille constatait sa victoire.

Et comme elle traversait une de ces heures où toute générosité déserte notre âme trop âprement ulcérée, elle s'empressa d'user de ses avantages :

— Je vous confirme, madame, prononça-t-elle avec une froideur tragique, que je suis ici chez moi et que je prétends n'y être pas insultée, car de pareils soupçons, vis-à-vis de la créature loyale et inattaquable que je suis, constituent une véritable insulte. Je ne reconnais qu'à mon père le droit d'exercer un contrôle sur ma conduite, et de lire mes lettres, s'il le juge à propos. Nous allons donc lui porter celle-ci et lui soumettre l'étrange différend qu'il vous a plu de susciter...

Sans que M^{me} d'Aureilhan tentât de résister, elle lui reprit la lettre, et marcha vers le château d'une ferme allure de jolie combattante.

Derrière elle venait sa belle-mère, toute tendue d'orgueil pour ce nouvel assaut qui se préparait et intérieurement torturée d'une intolérable appréhension de défaite...

Selon sa coutume, M. d'Aureilhan se tenait dans la bibliothèque qui lui servait de fumoir et de cabinet de travail, vaste pièce occupant presque tout le rez-de-chaussée de l'aile gauche du château, où rien n'avait été changé depuis au moins un demi-siècle.

Les vieux sièges en cuir usé montraient le crin par places, la tapisserie, fort belle, pendait çà et là, livrée aux silencieux ravages des mites ; les rares livres modernes qui s'étagaient sur les rayons grillagés, de compagnie avec les antiques volumes solidement revêtus de beau bruni, eussent appelé à prompt échéance l'art trop coûteux du relieur.

Peu importait. Telle quelle, cette salle plaisait à Hugues d'Aureilhan.

C'était la seule où il se sentît vraiment chez lui, à l'abri de l'autorité inquisitoriale de sa hautaine épouse, laquelle n'aimait guère ce décor dont la décadence racontait encore les splendeurs du passé, et de même que certains autres appartements auxquels le vulgaire n'accédait point, révélait la gêne actuelle de cette demeure subsistant sur le prestige de son ancienne opulence.

Il ressentit donc une sourde commotion au cœur — son fragile cœur si faible et si tendre, — de voir apparaître Huguette, suivie de Stéphanie qui dédaignait d'ordinaire de venir le troubler dans cet asile de ses méditations, toutes deux les traits animés et les yeux brillants, raidies dans la même expression de défi.

Brusquement arraché à la quiétude qu'il avait fini par croire définitive, M. d'Aureilhan frémit à ces signes extérieurs des dissensions intestines.

Était elle donc brisée, cette entente entre sa femme et sa fille dont il ne savait pas assez se féliciter ?...

Quelle mystérieuse cause de conflit avait soudain compromis cet état de choses si favorable ?...

Il fut promptement renseigné.

— Mon père, dit Huguette d'une voix décidée, voulez-vous avoir l'obligeance de donner lecture de cette lettre à M^{me} d'Aureilhan ?

Elle lui présentait l'enveloppe.

Il ne la prit pas.

Il regardait tour à tour belle-mère et belle-fille avec une perplexité marquée.

Huguette demeurait debout devant lui, la lettre à la main.

Quant à M^{me} d'Aureilhan, elle s'était, dès en entrant, assise dans un fauteuil à haut dossier, et, droite, les deux bras appuyés en une attitude royale sur les accoudoirs de chêne sculpté, elle attendait.

— Mon enfant, murmura-t-il enfin, d'une intonation incertaine, je... je ne comprends pas ?...

Un imperceptible frémissement fit trembler les lèvres d'Huguette.

Allait-elle être trahie par ce faible père ? Allait-elle ne pas rencontrer en sa tendresse le secours qu'elle était venue chercher ?...

Stéphanie souriait.

Elle connaissait trop la nature de son mari pour ne pas savoir que l'obliger ainsi à se prononcer entre elles deux, c'était le mettre au supplice, et elle ne s'avouait pas encore vaincue.

— Mon père, reprenait Huguette, cambrant sa taille fine, dans l'instinctif redressement de la créature énergique, sûre de trouver des ressources de défense en elle-même si tout le monde l'abandonne, mon père, vous comprendrez immédiatement.



... M^{me} d'Aureilhan étonnée d'avoir pu se tromper, et furieuse d'avoir fait une aussi grossière gaffe. (CHAP IV)

L'outrage est assez probant. M^{me} d'Aureilhan m'a infligé l'affront de se faire remettre devant moi, par le facteur, cette lettre qui m'est adressée...

— Oh ! Stéphanie !... bégaya M. d'Aureilhan suffoqué.

— Je ne reconnais qu'à vous, mon père, poursuivit Huguette, le droit de lire mes lettres, si vous le jugez bon. Mais, comme M^{me} d'Aureilhan ne craint pas de suspecter la correspondance que j'entretiens avec mon camarade d'enfance, Guillaume Maresquel, et qu'un tel soupçon est pour moi une offense, je vous apporte celle-ci afin, je le répète, que vous ayez l'obligeance de lui en donner lecture...

De nouveau, elle lui présentait la lettre.

M. d'Aureilhan la repoussa doucement.

— C'est inutile, mon enfant, répliqua-t-il avec émotion. Il y a dans tout cela, quelque pénible malentendu... Ta belle-mère a confiance en toi comme moi-même et...

— Permettez-moi d'insister, mon père ! repartit Huguette d'un accent d'irréductible fermeté. J'entends qu'aucun doute ne subsiste dans l'esprit de M^{me} d'Aureilhan. Si vous refusez de lui faire cette lecture, je vais m'en acquitter à votre place et en votre présence...

M. d'Aureilhan soupira :

— Soit, puisque tu l'exiges...

Il ajusta son binocle d'or sur son nez fin et d'un organe que le trouble secret rendait légèrement chevrotant, il lut.

C'était une alerte prose d'artiste, sans la moindre prétention au style qui, par instants, se faisait cocasse, sous l'influence d'une drôlerie irrésistible, d'un « humour » naturel, que n'abattaient point les circonstances adverses de la vie.

Du ton gaiement affectueux que l'on devinait familier à leurs relations, Guillaume entretenait Huguette des événements de la semaine, de tout ce qui était survenu, depuis sa dernière lettre, à lui et à leurs connaissances communes.

Il terminait par un thème tout de suite senti également accoutumé, en lui parlant de ses travaux, de la difficulté croissante qu'il y avait « à gagner son pauvre pain ».

Il était impossible de découvrir en ces simples lignes la plus infime trace de sentimentalité, d'interpréter aucune de ces phrases claires comme une allusion à un passé de tendresse ou à un avenir d'espérances.

Pas une obscurité, pas un sous-entendu ; rien que la plus franche amitié, manifestée en une forme irréprochable, quoique bonne enfant.

Gagné par cette humoristique gaieté de Parisien doublé d'un incorrigible rapin, M. d'Aureilhan ne pouvait s'empêcher de sourire et se rassérénait tout en lisant.

— Elle est charmante, cette lettre, déclara-t-il quand il eut achevé, et pas compromettante pour deux sous ! J'en étais sûr, d'ailleurs... Votre sollicitude, Stéphanie, s'est montrée trop ombrageuse, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, qui s'inclina sèchement.

Au fond, elle était désespérée à l'extrême, ballottée entre mille sensations contradictoires qui la laissaient à la fois ravie, étonnée et furieuse, — ravie de constater que l'obstacle redouté n'existait pas, — étonnée d'avoir pu se tromper et furieuse d'avoir fait une aussi grossière gaffe.

M. d'Aureilhan revenait à sa fille.

— Il ne faut pas en vouloir à ta belle-mère, ma chérie, dit-il, conciliant. Son intention était excellente... En province, vois-tu, nous avons des idées

d'un autre âge, sur ces choses-là... Et nous avons raison, parce que nos fillettes ne sont pas préparées à la lutte, qu'elles ne savent rien de l'humanité et de l'existence et que ce qui est parfaitement inoffensif pour toi serait on ne peut plus dangereux pour elles... Te représentes-tu une quelconque *Petite Bleue* — elles sont légion au moral, les *Petites Bleues* ! — en libre correspondance avec un beau jeune homme ? Elle en perdrait le boire et le manger, la pauvrete !... Le seul tort de Stéphanie a été de ne pas songer à établir la différence... En réalité, dans cette affaire, il n'y a pas de quoi fouetter un chat... Allons, embrassez-vous et que ce soit fini...

Il riait, espérant les avoir convaincues l'une et l'autre.

De fait, la physionomie de M^{me} d'Aureilhan se détendait.

Bien que son amour-propre en souffrit, elle avait l'habileté de préférer cette réconciliation, après tout honorable, à un nouvel éclat qui eût irrémédiablement compromis son plan, dont le succès, — elle le découvrait avec bonheur, — n'était point menacé par Guillaume Maresquel.

Dans ces conditions, il n'y avait qu'à temporiser, « travailler » séparément René et Huguette pour les amener à triompher, même à leur insu, de l'étrange incompatibilité qui les séparait.

Avec la foudroyante rapidité d'éclair de la pensée, ces résolutions s'inscrivaient dans son esprit précis.

Déjà, elle s'avancait vers Huguette, la main tendue.

Mais, prodigieusement mortifiée, elle n'acheva pas ce geste, que M^{lle} d'Aureilhan semblait ne pas voir.

La jeune fille ne riait pas, elle. La minute se révélait décisive à son caractère épris de situations nettes.

Il ne s'agissait pour elle de rien moins que de préserver à l'avenir sa liberté de toute atteinte offensante, et de fixer définitivement ses rapports avec sa belle-mère.

— Pardon, mon père, articula-t-elle avec la froideur impressionnante qui, dans le parc, tout à l'heure, avait imposé silence à l'impérieuse Stéphanie, vidons la question, s'il vous plaît, afin de n'avoir plus à y toucher... J'ai été et je resterai gravement blessée de l'inqualifiable procédé dont j'ai été l'objet... Désormais, je vous apporterai les lettres de Guillaume et toute ma

correspondance, pour peu que vous le souhaitiez... Mais je veux qu'on sache bien que, si je consens à vivre en bonne intelligence, j'entends n'être astreinte à aucun contrôle humiliant, hors le vôtre qui est absolument légitime ; que je ne tolérerai aucun essai de tyrannie, aucune querelle, aucune piquêre de quelque sorte qu'elle soit... Sinon... si je ne jouis pas dans cette maison de la position indépendante qui doit être la mienne, de la confiance absolue que je mérite, je la quitterai dès ma majorité qui n'est pas éloignée... Je retournerai à Paris près de Charlotte Fresnault, près de ceux qui me connaissent et me comprennent... Je suis capable de gagner ma vie, et d'ailleurs, je possède de quoi ne pas manquer du nécessaire... Voilà ce que je tenais à établir. Je n'y reviendrai plus... Et pardonnez-moi, cher père, la peine que je vous fais, termina-t-elle d'une voix qui se fêlait un peu.

En effet, tandis qu'Huguette parlait avec cette rigidité qui dégage de l'implacable, le fin visage de M. d'Auredhan s'était profondément altéré.

Il se leva, ses énergies éparses galvanisées par une décision qui l'atteignait au plus sensible de son cœur.

D'un mouvement de tendresse infinie, il réunit les deux mains de sa fille dans les siennes, qu'un léger tremblement secouait.

— Mon enfant chérie, tu continueras, comme par le passé, à recevoir et à envoyer toutes les lettres que tu voudras, et dont je refuse absolument de m'occuper, sûr que tu ne feras jamais rien qui ne soit plein d'honneur, digne de toi enfin. Si tes amis te manquent, les portes du château leur sont ouvertes à deux battants... Tu es ici chez toi, libre de recevoir qui te plaît, et personne ne te contristera, je m'en porte garant... Mais dis-moi... dis-moi que tu me resteras ?...

Quelle angoisse éperdue vibrait dans cette question palpitante, dans l'organe qui se cassait, affolé, en face d'une atroce perspective d'abandon et de solitude !

Remuée jusqu'en ses dernières fibres, Huguette se jeta sur la poitrine de M. d'Aureilhan, cacha sa tête contre l'épaule paternelle d'un tumultueux élan de gratitude et de promesse.

Et deux chaudes larmes coulèrent des yeux du père, roulant comme deux perles précieuses au long de l'admirable chevelure d'or rose de la jeune fille.

La dure figure de M^{me} d'Aureilhan s'était encore durcie aux paroles de son mari.

Cette confirmation autorisée des droits d'Huguette la jetait hors d'elle.

La tendre étreinte qui rapprochait spontanément le père et la fille comme un pacte d'indissoluble alliance, achevait de l'accabler de l'âpre certitude qu'elle était vaincue.

Tous les traits contractés, elle marcha vers la porte et sortit.

V

Le temps passait.

M. d'Aureilhan enchanté remarquait dans les rapports de sa femme et de sa fille une bonne grâce, une sorte de souplesse qui parachevait leurs correctes relations d'avant.

Huguette, en effet, était trop foncièrement bonne et délicate pour persister vis-à-vis de sa belle-mère dans le rôle odieux de créancière, pour lui faire sentir de nouveau la pression matérielle qu'elle n'avait exercée que contre son gré, en un de ces moments où les formes acquises s'abolissent devant l'obligation de sauvegarder notre individualité.

Pour M^{me} d'Aureilhan il s'agissait de ne pas heurter Huguette, de se garder avec soin de tout froissement, afin que la jeune fille s'adaptât à son nouveau milieu de façon si parfaite que même la possibilité d'une décision radicale n'effleurât plus sa pensée.

Stylé sévèrement en ce sens par sa tante, René de Lavardens se résignait sans bien comprendre, et malgré la secrète impatience qui le rongait, il avait su donner à sa cour persévérante une forme réservée et soumise point dénuée d'un certain attrait.

On le voyait moins souvent au château d'Aureilhan, et lorsqu'il y paraissait, la correction de son maintien, ses allures plutôt timides, la douceur triste de ses grands yeux de velours noir, tout en lui appelait l'indulgence et la sympathie pour le sentiment qu'il ne parvenait pas à faire partager.

Aussi, telle était inconsciemment la disposition présente d'Huguette.

Délivrée de la constante présence qui lui pesait naguère, il lui semblait respirer plus librement. Et comme pas une femme ne se fâche d'être aimée, — pourvu que l'amour qu'elle inspire se manifeste discrètement, — comme, après tout. M^{lle} d'Aureilhan n'était qu'une jeune fille, très clairvoyante à la vérité, mais ignorante des complexités et des détours du cœur humain, elle se défiait moins, et, touchée à son insu de l'attitude

nouvelle de René, elle accueillait ce dernier d'une manière relativement cordiale.

Encouragé, persuadé du succès de sa tactique, il continuait de se soumettre en apparence, tandis que Stéphanie se frottait les mains et redoublait d'amabilité envers sa belle-fille.

Tout semblait donc pour le mieux dans la famille la plus unie.

Cependant, cette sérénité était factice et précaire.

Un matin, on vint chercher Huguette en toute hâte de la part de M^{me} Saint-Brès, qui avait une communication urgente à lui adresser.

Surprise, la jeune fille donna l'ordre à Casimir, son petit domestique, d'atteler le poney Mirliton, et se rendit aussitôt à l'appel de cette parente pour laquelle elle ressentait une étrange affection apitoyée.

Dès la grille basse du cottage, elle aperçut les frais minois des *Petites Bleues* derrière les carreaux givrés du rez-de-chaussée, et Françoise, la plus jeune, déserta immédiatement ce poste d'observation pour accourir au-devant d'elle.

— Ma chère, une demande en mariage ! annonça de loin la fillette en dansant.

— Pour toi ? fit Huguette souriante.

— « Pour nous ! » faillit répondre la petite, tant la perspective entrevue incarnait l'avenir de la tendre nichée, de cette mère et de ses trois enfants qui se serraient les unes contre les autres, peureuses en face de l'existence inconnue.

Françoise se reprit, et très grave, un peu froissée :

— On pourrait me demander aussi... Il y a bien des jeunes filles qui marient à seize ans et je les aurai bientôt... Mais enfin, c'est pour Antoinette.

Celle-ci arrivait, à son tour.

Avec une effusion éloquente, elle embrassa Huguette qui descendait de voiture, puis répéta d'un air d'extase :

— Oui, ma chère, un mariage pour moi ! Avec un officier !...

Traversée d'une anxiété soudaine, Huguette la regarda :

— Un officier ?

— Oui ! un capitaine qui est en garnison à Tarbes... Viens, nous allons te raconter cela.

M^{lle} d'Aureilhan retint les paroles qui lui montaient aux lèvres et se laissa entraîner.

Au seuil de la maison, Huguette trouva Romaine, la seconde des Petites Bleues qui, moins exubérante que ses sœurs, se borna à sourire, d'un doux sourire attendrissant d'espérance.

Puis elle dit, de sa voix contenue :

— Maman va te recevoir dans sa chambre. Elle n'est pas descendue aujourd'hui.

— Est-ce que ma tante est malade ? s'enquit Huguette vivement.

— Oh ! fatiguée seulement, répliqua Antoinette, tout à la griserie de son prochain mariage.

Romaine expliqua avec un soupir :

— Tu sais que cette mère chérie n'est pas forte. Elle a eu froid, hier, durant notre voyage à Tarbes ; en outre, l'émotion, le plaisir de ce parti qui s'offre...

Elles avaient atteint le premier étage, que Françoise gravissait maintenant par bonds de cabri.

L'aînée ouvrit une porte.

— Voici Huguette, maman ! commença-t-elle d'un clair organe, vibrant de son triomphe intime...

M^{me} Saint-Brès se souleva dans le fauteuil où, sous un amoncellement de châles et de couvertures, elle attendait près du feu la venue de sa nièce à la mode de Bretagne.

— Que tu es bonne, Huguette de t'être dérangée tout de suite ! prononça-t-elle avec une reconnaissance sincère.

Le cœur serré, Huguette considérait la figure meurtrie qu'auréolait un espoir aussi naïf et jeune que celui dont resplendissaient les *Petites Bleues*.

— Vous savez bien que je suis tout à vos ordres, repartit-elle d'un ton de déférence tendre, et que je serais heureuse qu'une circonstance quelconque me permît de vous être agréable.

M^{me} Saint-Brès ferma à demi les yeux pour mieux se recueillir.

— Merci, mon Huguette. Oui, je savais pouvoir compter sur toi, et c'est pourquoi, me trouvant, comme tu vois, dans l'impossibilité de te rendre visite, je t'ai priée de venir pour te demander un service. Les petites t'ont dit, n'est-ce pas, le bonheur qui nous arrive ?

Huguette fit de la tête un signe affirmatif.

M^{me} Saint-Brès poursuivit avec le même sourire ineffable :

— Nous étions hier au « grand marché » de Tarbes. Nos affaires finies, nous avons été voir une ancienne amie à moi, qui nous a entretenues d'un jeune capitaine de ses relations, officier d'avenir, lequel désire se marier le plutôt possible. Elle avait pensé pour lui à Antoinette qui, interrogée, a déclaré qu'elle serait ravie d'épouser un militaire. Le capitaine se tenait prêt à répondre à un appel ; mon amie l'a alors fait prévenir et nous l'a présenté. Antoinette lui a beaucoup plu, a-t-il confié à notre obligeante hôtesse et je crois qu'il ne déplaît pas non plus à cette enfant...

— Certes, maman ! affirma l'aînée des *Petites Bleues* toute rose.

— En tout cas, continua la mère, je ne rencontrerai jamais pour aucune de mes filles, de meilleur parti.

— Pense donc ! opina Françoise. C'est notre établissement assuré ! Nous n'aurons qu'à choisir Romaine et moi parmi les camarades de notre beau-frère.

Huguette se taisait, en une stupeur attristée.

À ce moment, il était impossible de même prévoir la décision ministérielle qui devait, deux ou trois ans plus tard, libérer les mariages militaires de l'obligation de la dot réglementaire, et M^{lle} d'Aureilhan craignait de deviner à quelle combinaison redoutable d'incertitude l'esprit chimérique de ses parentes comptait demander celle-ci.

Cette crainte obscure se réalisa aussitôt.

M^{me} Saint-Brès achevait :

— Puisque ces jeunes gens se conviennent, il n'y a qu'à les fiancer. Pour cela il faut se hâter de régler la question pécuniaire. Avant d'adresser une demande d'autorisation à ses supérieurs, le capitaine a besoin de savoir ce que je puis donner à Antoinette, et il importe qu'afin de le fixer, je sois moi-même exactement renseignée sur la valeur de mon Rubens... Tu ne l'ignores pas, ce tableau constitue toute notre fortune. J'avais toujours différé de le faire estimer, par répugnance à le placer entre des mains étrangères, mais tu conçois que je ne doive pas attendre davantage.

Et c'est ici, ma chère Huguette, que tu vas m'être serviable. J'ai pensé qu'en raison des relations que tu as conservées à Paris dans le monde de la peinture, tu peux mieux que personne me faciliter une expertise sérieuse et, par suite, la vente de cette toile de maître... Ah ! ma petite Huguette ajouta-t-elle naïvement, quel beau cadeau je te ferai après la réussite ! Car nous ne saurons jamais assez te remercier d'un tel concours !

M^{lle} d'Aureilhan eut un pâle sourire. Intérieurement, elle se sentait toute contractée de doute et d'angoisse.

Mais le courage lui manquait pour jeter la douche froide de ce doute et de cette angoisse sur tant d'espérances ailées. Il serait toujours temps d'articuler les mots lamentables dont se ruinerait ce bonheur.

Et, après tout, peut-être le tableau était-il bien un Rubens, ou une autre œuvre précieuse.

— Je suis à votre disposition, ma tante, répondit-elle. Je vais écrire à mon camarade d'enfance, Guillaume Maresquel un sculpteur très répandu dans les milieux d'art. Il se chargera volontiers de faire estimer la toile. Et surtout ne me parlez pas de reconnaissance. Vous ne serez ni les unes ni les autres plus enchantées que moi si le résultat de l'expertise est conforme à vos désirs.

On l'embrassa on l'accabla de protestations affectueuses.

Pourtant, l'entrevue ne se prolongea guère. Il tardait à M^{me} Saint-Brès et à ses filles que M^{lle} d'Aureilhan allât s'acquitter de sa mission.

Cette dernière se retira donc sans tarder, incertaine comme elle ne l'avait été de sa vie, et mal à l'aise moralement, oppressée d'un mystérieux fardeau.



Les jours qui suivirent s'écoulèrent dans une attente indicible.

Fidèle à sa promesse, Huguette avait tout de suite écrit à Guillaume Maresquel, et pour mieux intéresser son parent à la cause qu'elle lui confiait, elle fit des *Petites Bleues* et de leur mère une description touchante.

Le jeune homme répondit par le retour du courrier. Entre les lignes de sa lettre, simple et bonne enfant comme toujours, Huguette lut une émotion réelle et un profond désir de dévouement.

« Tes *Petites Bleues* m'intéressent plus que je ne peux le dire, certifiait-il en terminant. Qu'elles m'expédient leur tableau ; j'en ai déjà parlé à Carlsheim, le célèbre expert, et si cette toile est de Rubens, foi de Guillaume Maresquel, elle sera payée son prix, afin que ces trois jeunes personnes aient chacune leur capitaine, puisqu'elles nourrissent une prédilection pour l'uniforme ! »

La lecture de cette cordiale épître détermina chez les *Petites Bleues* une explosion de joie folle.

Antoinette s'enfonça un peu plus dans son rêve. La petite Françoise se voyait la femme d'un général. Quant à Romaine, elle ne disait rien, selon sa coutume mais elle pensait qu'un artiste notoire ferait aussi très bien son affaire...

Le précieux tableau, emballé avec des soins inimaginables, une fois parti pour Paris, ce fut l'expectative suspendue, haletante, où tous les nerfs bandés vibrent à se briser, la curiosité frénétique, exaspérée, du destin enfermé dans les jours proches, de la solution inconnue dont dépend toute la vie.

Et ici, de cette chose redoutable et aléatoire : l'appréciation d'un expert, dépendaient quatre vies, — une pauvre existence maternelle et trois

bonheurs de jeunes filles.

Laconique, le bref accusé de réception qu'envoya Guillaume Maresquel, ne trahit point sa pensée au sujet de l'œuvre qui lui était confiée.

Désappointées d'abord, les *Petites Bleues* se reprirent bientôt à leur confiance robuste.

M. Maresquel était prudent ; on ne pouvait trop l'en louer, il ne s'agissait plus que d'attendre patiemment l'issue définitive de cette grave partie.

Malgré la sérénité qu'elles s'efforçaient de montrer, les heures pesaient lourdement à la mère et aux enfants.

Celle-ci, surtout, ne tenaient pas en place.

Chaque après-midi, Huguette les voyait arriver, un peu pâles dans leurs éternelles robes bleues, et s'informant d'un air qu'elles voulaient rendre dégagé si le facteur n'avait rien apporté.

Sur la réponse négative de leur cousine elles ajoutaient, avec la même désinvolture héroïque :

— Bah ! ce sera pour demain !

Et elles restaient là, babillant éperdument, sans doute pour s'étourdir, formant des rêves à l'infini.

Au début, Huguette s'effrayait de l'épaisse couche d'illusion qui enveloppait ces âmes ingénues et les faisait si étrangères, si profondément inaccessibles aux difficultés, aux réalités de la vie.

Puis, telle est la puissance communicative de ces convictions ardentes, elle finissait, elle aussi, par gagner un soupçon de cette foi ; elle s'obligeait à croire que les imperfections du tableau étaient imputables à la première manière du maître, de même que le monogramme ignoré signant la toile, et elle n'eût été qu'à demi surprise d'un résultat éblouissant.

Mais c'était lorsqu'elle allait voir M^{me} Saint-Brès qu'elle souhaitait, d'un inexprimable élan, que cette délicate affaire se terminât de la sorte.

La mère des *Petites Bleues* continuait d'être souffrante ; très affaiblie par les émotions muettes qu'elle endurait, elle ne quittait guère son fauteuil.

À mesure que se rapprochait le moment probable où l'on connaîtrait enfin la solution désirée et redoutée, ses ambitions diminuaient, devenaient

humbles et tremblantes.

Ce n'était plus trois cent mille francs qu'elle exigeait, la moitié lui suffirait amplement.

— Que j'obtienne cent cinquante mille francs, vois-tu, mon Huguette, disait-elle à la jeune fille, et je me déclarerai contente. Parce qu'avec cette somme, je pourrais donner cinquante mille francs de dot à chacune de mes petites, et, dans ce pays-ci, c'est de quoi les établir fort convenablement.

Huguette approuvait, remuée par l'angoisse frissonnante qu'elle sentait sous ce renoncement, sous l'obstiné sourire d'espoir qui transfigurait ce brun visage amaigri.

Au fond, le silence de Guillaume commençait à lui inspirer de sérieuses inquiétudes.

Pour la première fois peut-être depuis son retour, elle n'avait pas reçu la fidèle missive hebdomadaire du jeune homme, et elle connaissait trop son caractère rigoureux, en dépit d'une apparente fantaisie, pour ne pas se dire que, s'il n'écrivait pas, c'était faute de nouvelles satisfaisantes.

Elle se gardait bien de faire, part de cette impression aux *Petites Bleues*, mais leur gaîté confiante lui faisait mal.

Pour ne plus entendre leurs projets et leurs rêves, elle les pria, avec mille circonlocutions tendres, de ne pas se fatiguer ainsi à venir tous les jours au château. Elles pouvaient être sûres, les chères petites cousines, qu'aussitôt qu'Huguette aurait une nouvelle, elle accourrait la leur porter.

Elle arriva, cette lettre, hantise des jours et des nuits, vers la fin de la seconde semaine.

À l'épaisseur de l'enveloppe, M^{lle} d'Aureilhan frémit.

« Si Guillaume avait eu un heureux résultat à m'apprendre, il aurait télégraphié, pensa-t-elle. Au contraire, il écrit longuement pour expliquer... »

Puis, elle haussa les épaules :

« Allons donc ! Que vais-je imaginer ? Ce sont là de vraies terreurs malades. Ayons le courage de voir tout de suite. D'autant que je me trompe, évidemment... Les choses ne sont jamais ce qu'on croit...

Tandis que ces idées se succédaient rapidement dans son cerveau, elle brisait le cachet d'un geste fébrile.

Ses regards coururent avidement aux premières lignes.

Et aussitôt, une pâleur s'étendit sur son pur visage au teint transparent.

« Ma chère Huguette, écrivait Guillaume, je suis navré de la réponse que j'ai à te donner. Bien que l'expertise de Carlsheim ait été concluante, et quoiqu'une appréciation de lui fasse autorité, tu le sais, j'ai voulu soumettre le tableau qui représente la fortune de tes pauvres *Petites Bleues* à d'autres estimations sans réplique. Une sorte de jury d'art s'est obligeamment réuni dans mon atelier : son arrêt n'a fait que confirmer celui de Carlsheim et tout le monde s'est trouvé d'accord : la toile en question n'est pas de Rubens ni d'aucun maître petit ou grand, et il serait parfaitement impossible de découvrir et de reconstituer ses titres, car elle n'en a pas.

« Ce qui est non moins certain, c'est que cette peinture est réellement ancienne, bien que signée d'un artiste resté inconnu. Cette authenticité constitue son seul mérite, que Carlsheim estime à deux cents francs. Par contre, il offre le double de la bordure, qui est également ancienne et assez bizarrement fouillée.

« Voilà, ma chère Huguette, le résultat de l'examen consenti par tous ceux dont l'opinion fait loi en pareille matière. C'est donc à cette médiocre, cette ridicule somme de six cents francs que doivent se borner les espérances de tes pauvres *Petites Bleues* !

« Je les plains de tout mon cœur !

« Mais me pardonneras-tu, et me pardonneront-elles, si j'avoue que, ce lamentable résultat, je l'avais prévu ? que, dès la réception de ce tableau j'y avais constaté des défauts ne pouvant provenir que d'un barbouilleur sans talent ?...

Le sculpteur continuait sur ce ton durant huit pages.

Huguette demeura consternée, plus malheureuse que si ce grand désenchantement l'eût accablée, elle qui, du moins était de force à le supporter.

Elle défailait, elle était malade de chagrin et de tristesse devant cette obligation odieuse qui lui incombait maintenant d'aller briser, tuer à jamais

l'humble joie qui palpitait là-bas, dans le chalet perché au flanc du coteau.

Quels mots choisir, qui ne fussent pas trop meurtriers ?... Quelles phrases trier, dans l'impressionnant arsenal des formules, qui ne fissent pas de blessures trop cruelles, de ces blessures qui saignent longtemps en dedans ?...

Ce fut l'âme dévastée par une appréhension mortelle qu'Huguette se rendit chez les *Petites Bleues*.

Elle s'était efforcée de se composer un maintien impénétrable, afin de préparer par degrés la mère et les trois sœurs au coup qui allait les frapper, mais l'altération de son expressive physionomie la trahit.

— Huguette ! fit seulement M^{me} Saint-Brès, se dressant dans son fauteuil toute tendue d'angoisse, dès que la jeune fille parut.

M^{lle} d'Aureilhan comprit que les précautions oratoires resteraient superflues autant que pénibles.

Déjà, les *Petites Bleues* l'entouraient avec des regards suppliants.

Sans trouver la force d'une parole, elle sortit de sa poche la lettre de Guillaume et la tendit à la pauvre mère, qui le prit d'une main tremblante.

Lentement, mal obéie par ses doigts frémissants, Emmeline Saint-Brès déplia la feuille et y jeta les yeux.

Mais son trouble était tel qu'elle ne distingua que du noir sur du blanc.

Elle rendit le papier à Huguette,

— Lis, toi, murmura-t-elle d'une voix cassée.

M^{lle} d'Aureilhan se résigna.

Grâce à une inimaginable tension de volonté, elle put lire jusqu'au bout sans que son organe se brisât, les lignes fatales qui détruisaient l'espérance rayonnante dont cette mère et ces enfants vivaient depuis des années.

Quand elle se tut, un silence tragique plana. M^{me} Saint-Brès s'était renversée dans son fauteuil, et un abandon de vaincue, les traits ravagés, subitement meurtrie à faire pitié.

Les *Petites Bleues* demeuraient immobiles, les mains inertes au fond des poches de leur mignon tablier, les yeux fixes dans une stupeur de

catastrophe.

Huguette se sentit prête à pleurer devant tout ce bonheur anéanti.

— Ma tante..., commença-t-elle, sans trop savoir ce qu'elle allait dire pour tenter de consoler ces femmes éplorées.

Une exclamation de la mère l'interrompit.

M^{me} Saint-Brès se redressait ; une irrépressible colère galvanisait cette créature si douce.

— Ah ! bien, par exemple ! s'écriait-elle. Si je m'attendais à une chose pareille ! Ce sont des imbéciles, tes experts, ma pauvre Huguette, ou pis encore, des voleurs, oui, des voleurs !... Ils veulent s'approprier mon tableau pour rien, voilà tout ! On leur en donnera, des Rubens pour six cents francs ! Je ne suis pas assez sotte pour m'y laisser prendre. Ils ont cru qu'ils « rouleraient » aisément une pauvre provinciale comme moi. Dis-leur de ma part qu'ils se sont trompés ; je connais la valeur du trésor que je possède et je mourrais de misère à côté plutôt que de le céder à des conditions aussi honteuses. Sois assez bonne pour remercier M. Maresquel en notre nom, et prie-le de nous renvoyer notre tableau le plutôt possible... Pourvu qu'on ne l'ait pas copié, seulement...

Une seconde stupéfaite, Huguette se remettait. Elle aimait mieux cette explosion indignée que l'écrasement de douleur qu'elle avait redouté pour la constitution fragile de M^{me} Saint-Brès.

Évitant, en une générosité délicate, de faire remarquer à sa parente qu'elle oubliait totalement les frais assez considérables de la double expertise, M^{lle} d'Aureilhan, — qui comptait prendre ces frais à sa charge, et concevait au surplus quelle devait être la surprise exaspérée de cette femme ignorante des rites de l'art comme des lois inflexibles de la vie, — répondit pourtant avec une nuance de froideur :

— Rassurez-vous, ma tante ; personne ne peut avoir intérêt à copier une œuvre inconnue des catalogues et des musées... Au reste, il va être fait selon vos désirs ; soyez persuadée que Guillaume vous retournera votre toile sans aucun retard.

— C'est cela ! dit M^{me} Saint-Brès soulagée. Je serai plus tranquille quand je le reverrai ici, à sa place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Et nous le

vendrons bien un jour, notre tableau ; il y a encore des connaisseurs de par le monde... Mais nous ne nous dessaisirons qu'à bon escient, n'est-ce pas, mes filles ?

Les *Petites Bleues* approuvèrent en chœur.

Leur foi renaissait, triomphante, pas même ébranlée par la rude secousse de tout à l'heure.

Ce n'était là qu'une de ces traverses qu'il faut subir sans tenter de les comprendre. Sûrement, tout s'arrangerait plus tard.

Elles se reprirent à causer et à rire.

Elles étaient contentes de rentrer en possession de leur tableau. Il leur manquait, d'une indéfinissable nostalgie, et le large rectangle plus clair que sa place vide dessinait là, sur le mur, leur faisait mal à regarder.

Ce fut la petite Françoise qui émit cette proposition naïve, qu'Antoinette accueillit de son air de rêve. Elle pensait... Évidemment, quelque intervention providentielle permettrait quand même son mariage avec le capitaine...

Romaine songeait aussi. Mais elle ne savait trop à quoi. Elle flottait en des incertitudes...

Huguette sourit à ces âmes puériles.

Elle se leva et prit congé, chaudement remerciée par M^{me} Saint-Brès, qui redevenait elle-même, une fois cette excitation passagère tombée.

Comme elle refermait la porte de la chambre en se retirant, M^{lle} d'Aureilhan aperçut la pauvre femme qui s'affaissait dans son fauteuil, de nouveau brisée, en sa pose accablée de vaincue.

Par discrétion, elle ne voulut pas revenir sur ses pas.

Une fine intuition de cœur lui faisait deviner le besoin qu'avait cette mère si cruellement déçue de pleurer des larmes solitaires.

L'imperceptible froissement d'une minute évaporé, elle s'en alla plus triste, plus oppressée qu'elle ne l'était en venant.

Tout le reste du jour, le mystérieux fardeau pesa sur sa poitrine.

Et une vision la poursuivait dans son sommeil agité, s'imposa, lancinante, intolérable, lui montrant sans relâche la mère terrassée, comme blessée à mort, au milieu des fillettes souriantes, assurées en leur indestructible illusion...



Cet obscur pressentiment ne devait que trop se réaliser.

Le coup avait été terrassant pour la constitution chancelante de M^{me} Saint-Brès.

À dater de ce moment, elle s'affaiblit de jour en jour.

Ce n'était pas de son entourage que pouvait lui venir le réconfort dont elle aurait eu un infini besoin.

Les *Petites Bleues* ne riaient plus ; on n'entendait plus, même avant de les voir, leur gazouillement ininterrompu d'oisillons insouciantes : le silence s'était fait dans la volière.

Car les gentilles créatures avaient touché le fond de la déception.

Bien entendu, le capitaine s'était retiré, masquant sa défection sous les formules d'usage, et Antoinette, tombée du haut de son rêve, stupéfiée que le miracle qu'elle attendait ne se fût pas produit, restait, immobile dans son ressaisissement intime, un peu comme une personne mal réveillée d'un sommeil magnétique qui promène sur les gens et les choses des regards encore vides de pensée.

Quant à ses sœurs, elles étaient tristes, chacune suivant son caractère.

Les incertitudes de la sérieuse Romaine se changeaient en confuse angoisse.

Elle avait peur ; elle ne voyait pas de chemin ouvert devant elle ; les ténèbres intellectuelles qui l'enveloppaient lui semblaient plus compactes, et elle appelait de toute son âme l'éclair libérateur qui lui montrerait une voie...

Et la petite Françoise ne savait pas, ne comprenait pas bien ce qui se passait. Elle sentait seulement que tout le bonheur convoité avait fui, et elle en frémissait d'indignation et de révolte, — fillette candide qui, comme tant d'autres, se croyait lésée dans son droit absolu à un heureux destin.

Ce fut la plus morne des demeures, ce chalet coquet abritant une mère languissante, des enfants meurtries pour longtemps de leur premier et rude contact avec l'inexorable réalité.

Aucun espoir à l'horizon. Aucune silhouette de Prince Charmant s'apprêtant à rompre le maléfice dont les trois gracieuses sœurs étaient bien près de se croire ensorcelées.

Même, elles ne comptaient plus sur René de Lavardens. Si elles s'étaient tant réjouies du mariage imprévu qui s'offrait, c'est que leur espérance au sujet du beau cousin était à peu près ruinée.

Malgré leur naïveté, en effet, elles n'avaient pas été sans remarquer la stratégie galante du jeune homme autour d'Huguette, et quoiqu'elles fussent sans envie, trouvant tout naturel qu'il préférât adresser sa cour à cette Parisienne brillante, comme elles disaient, elles souffraient inconsciemment, tandis que leur mère se rongait de désespoir muet.

L'hiver s'écoula dans la pesante monotonie de cette tristesse.

Et un matin de printemps, de même que quelques mois auparavant, on vint chercher Huguette de la part de M^{me} Saint-Brès, qui se sentait plus malade et avait besoin de lui parler.

Une crainte sombre envahit le cœur promptement inquiet de M^{lle} d'Aureilhan.

Sans même prendre le temps d'interroger le mandataire de sa cousine, — un brave paysan du voisinage, — elle coiffa à la hâte son canotier et se rendit directement aux écuries où elle aidait elle-même Casimir, son petit domestique, à harnacher le poney Mirliton.

Un quart d'heure plus tard, le léger équipage s'arrêtait devant le chalet, et la jeune fille s'élançait à terre, plus oppressée d'appréhension en constatant que, contre leur habitude, les *Petites Bleues* ne venaient pas à sa rencontre.

Ce fut Catinelle, une bonne de seize ans, portant le mouchoir local sur ses cheveux de jais, qui reçut la demoiselle du château.

— Votre maîtresse va plus mal ? s’informa Huguette avec anxiété.

Et en l’expression intense propre aux populations méridionales, la jeune paysanne répondit, d’un accent de pitié navrée :

— Oui, *damizelle*. Elle baisse, la pauvre ! Je crois qu’elle n’ira pas loin...

Huguette vola le long de l’escalier.

Au premier coup d’œil, elle comprit que Catinelle n’avait rien exagéré.

Assise sur son lit, aussi blanche que la pile d’oreillers qui soutenait son buste amaigri, Emmeline Saint-Brès respirait avec difficulté.

Les *Petites Bleues* l’entouraient, leurs yeux ingénus élargis de silencieuse épouvante, leurs figures rondes tirées et pâlies paraissaient plus livides au-dessus des robes couleur de ciel.

À l’entrée d’Huguette, une douceur joyeuse attendrit le regard de la malade, ce regard de pierrerie noire qui, brillant de fièvre, mettait une sorte de flamme profonde dans sa face de cire.

Elle tendit affectueusement ses mains diaphanes en un geste d’accueil, et M^{lle} d’Aureilhan, posant avec une pieuse tendresse ses lèvres sur le front que la lourde chevelure d’ébène paraît d’une dernière, d’une inséparable couronne, frissonna de le trouver moite d’une fine sueur froide.

Tout de suite, comme si elle eût redouté de ne plus pouvoir bientôt, M^{me} Saint-Brès s’efforça d’exprimer à Huguette la raison de son appel.

— Je t’ai fait venir, ma chérie, dit-elle de sa pauvre voix si faible qu’elle n’était presque plus qu’un souffle, pour te parler d’elles, pour te les confier...

Son regard maintenant enveloppait les *Petites Bleues* d’une caresse indicible.

Comprenait-elle, à cette heure où, sans doute, elle envisageait les choses de la terre avec la suprême lucidité de ceux qui vont les quitter pour jamais, que son adoration pour ces trois créatures fragiles avait été aveugle et imprévoyante ?

Il est permis de le penser.

De toute évidence, elle sentait comme elle ne l’avait senti à aucun autre moment de son existence, combien elle allait les laisser abandonnées,

désarmées, enfants par l'esprit alors qu'à présent elles subiraient des douleurs de femmes, et cette mère expiait son erreur par la plus affreuse des inquiétudes, la plus suppliciente des tortures de l'âme.

Ses filles ! Ses *Petites Bleues* bien aimées, que deviendraient-elles quand elle ne serait plus là ?...

Ce fut de la sorte qu'Huguette interpréta le langage des grands yeux noirs qui criaient si éloquemment tout ce que la parole défaillante ne pouvait articuler.

D'un élan irrésistible, elle s'écria :

— Soyez sans crainte, ma chère tante, elles seront mes sœurs !

M^{me} Saint-Brès lui saisit la main avec une reconnaissance, une supplication infinies :

— Oh ! tu les aimeras, n'est-ce pas ?... Tu les guideras... Elles en ont tant besoin, vois-tu... Oui, c'est cela... Tu sais, toi,... elles ne savent rien... sois leur sœur aînée...

D'un organe que l'émotion rendait chevrotant, Huguette réitéra sa promesse, tandis que les *Petites Bleues* contenaient d'un inexprimable effort les grosses larmes désespérées qui s'obstinaient à remonter à leurs paupières battantes.

M^{me} Saint-Brès essayait de parler encore. Mais les mots haletants qu'elle prononçait la fatiguaient horriblement.

— Je ne peux plus, dit-elle avec une admirable résignation. Je vais prier.

Elle s'absorba dans un recueillement que ses filles et sa jeune parente respectèrent, se bornant à contempler de l'extrémité de la chambre cette brune tête encore si belle que sa méditation intérieure auréolait d'une surhumaine grandeur.

Huguette se retira vers le soir, le cœur noyé de tristesse.

Deux jours plus tard, Emmeline Saint-Brès s'éteignit doucement, sans souffrance.

Le ressort trop usé s'était arrêté...

Et les *Petites Bleues* restèrent seules dans leur maison en deuil.

VI

Dans le courant de l'été suivant, Huguette rayonna d'une grande joie.

Jamais encore, depuis qu'elle était de retour dans l'antique demeure familiale, elle n'avait si joliment manifesté la franche gaîté de sa nature, elle ne s'était si délicieusement épanouie.

Tout le jour, elle chantait.

Dans les recoins les plus opposés du château, on entendait résonner sa voix fraîche, tantôt lançant à plein gosier les vieux airs pyrénéens comme une fauvette de la montagne, tantôt gazouillant un pimpant couplet à la mode comme un simple pierrot parisien.

Et quand elle avait fini de chanter, elle riait, à propos de rien, d'un rire adorable d'entrain et de jeunesse.

Tout l'entourage était sous le charme.

M. d'Aureilhan regardait sa fille avec des yeux humides de tendresse ravie.

Puisqu'elle était heureuse, elle ne songerait plus à s'en aller, la chère mignonne, l'unique rayon de sa vie !

Au coin des lourdes paupières de René de Lavardens, que commençait à impatienter fortement son rôle d'éternel soupirant, s'allumait plus souvent la flamme passionnée, tandis qu'au fond des sombres prunelles de Jean Quéroy la lueur tendre se faisait plus pénétrante et plus douce.

De celle-ci seulement, Huguette daignait s'apercevoir. Elle en avait le cœur ineffablement, exquisément réchauffé...

Le bon M. Gontaud ne tarissait point d'admiration sur le compte de « sa chère petite voisine », pour laquelle il avait décidément une prédilection marquée, et la belle-mère d'Huguette, de plus en plus aimable, se demandait avec une sourde inquiétude si ses craintes de l'année précédente n'étaient pas justifiées ?

Car c'était la prochaine arrivée de Guillaume Maresquel qui communiquait à la jeune fille ce beau rire de plaisir, cette dilatation de créature enchantée du monde et de la vie.

L'intelligence de M^{me} d'Aureilhan, très réelle, mais entachée de préjugés, attardée en des routines, était fort incapable de concevoir quelle haute indépendance de cœur Huguette devait à sa libre éducation, et elle s'obstinait à redouter la passionnette cachée, de tradition chez la jeune personne selon l'ancienne formule, là où il n'y avait qu'une camaraderie très moderne doublée de la plus sincère des amitiés d'enfance.

En réalité, Huguette était heureuse parce que, pour la première fois, elle se sentait vraiment chez elle au château.

D'avoir le droit d'y recevoir ceux qui représentaient ses premières affections, la réconciliait presque avec l'imposante demeure dont les murailles avaient d'abord pesé sur son âme comme celles d'une prison.

Avec sa tendresse ingénieuse, M. d'Aureilhan avait deviné qu'il manquerait toujours quelque chose à Huguette tant que la maison paternelle ne serait pas grande ouverte à ses amis.

Aussi, dès le printemps, lui suggéra-t-il délicatement d'adresser pour les vacances une cordiale invitation à M^{me} Fresnault et au sculpteur.

La jeune fille ne se le fit pas répéter deux fois.

Remuée d'une infinie gratitude silencieuse, elle embrassa longuement le tendre père qui venait de guérir d'un mot la petite peine s'obstinant à rester blottie dans un repli obscur de son cœur, puis elle courut rédiger deux pressantes lettres d'appel.

Et elle attendit la réponse, non sans trouble secret. Ainsi qu'elle l'avait sourdement appréhendé, Charlotte Fresnault, avertie par une expérience antérieure, déclinait l'hospitalité offerte.

En revanche, Guillaume Maresquel l'acceptait avec l'enthousiasme d'un Parisien doublé d'un artiste, et par conséquent doublement ravi par la perspective d'horizons nouveaux.

Ce n'était pour Huguette qu'une demi-joie. Cependant, elle se trouvait tellement heureuse de revoir le compagnon d'enfance en qui s'incarnait

toute son ancienne vie qu'elle se consola peu à peu de ne pas embrasser aussi Charlotte, et se mit à compter les jours en attendant Guillaume.

Plus le temps diminuait, plus il paraissait interminable.

Enfin, une semaine seulement la sépara du moment désiré, et M^{lle} d'Aureilhan passa désormais la plupart de ses heures dans l'appartement qu'elle destinait au jeune homme, absorbée par le souci joliment féminin de créer un cadre harmonieux qui séduisit l'ami cher et le gardât longtemps.

C'était cette disposition, qu'elle ne comprenait nullement, qui inquiétait si fort M^{me} d'Aureilhan.

Quand elle apercevait Huguette étudiant gravement la place d'un meuble ou le pli d'un rideau, elle se disait que sa belle-fille n'agirait pas autrement s'il s'agissait de recevoir un fiancé, et une âcre colère montait sous son sourire.

Toutefois, elle se gardait de faire part de ses folles angoisses à sa sœur et à son neveu.

Ceux-ci ne savaient trop que penser et dissimulaient de leur mieux un dépit humilié.

Jean Quéroï était peut-être le seul qui pénétrât parfaitement l'actuel état moral d'Huguette.

Lui n'avait pas peur.

Il sentait si bien qu'il était placé très haut, au-dessus de tout, le sentiment inexprimé qui fleurissait en leurs deux cœurs.

Mais comme un être qui aime s'abandonne malgré tout aux impressions frémissantes caractérisant les tendresses profondes, il éprouva le besoin d'un mot qui lui permît la foi.

C'est pourquoi il s'arrangea de façon à rencontrer Huguette, un jour qu'elle revenait du chalet en deuil des *Petites Bleues*, dont la vieille maison qu'il tenait de son père n'était pas éloignée.

Comme de coutume, elle conduisait son poney Mirliton, qu'elle arrêta d'une instinctive pression sur les rênes, lorsque le jeune ingénieur la salua au passage.

— Alors, mademoiselle Huguette, votre parent, M. Maresquel, arrive la semaine prochaine ? demanda Jean, les ordinaires préliminaires échangés.



Jean Quéroy était peut-être le seul qui pénétrât parfaitement l'actuel état moral d'Huguette. (CHAP. VI).

Les mouvantes prunelles de M^{lle} d'Aureilhan s'irradièrent de plaisir.

— Oui, je suis bien heureuse !

Il la considéra avec un soupçon de tristesse.

— Et nous ?... Vos anciens amis, — Pardon ! je devrais dire vos nouveaux amis, — enfin, vos amis d'ici, compterons-nous encore un peu ?

Huguette eut un faible sourire, où un persiflage très doux se fondait en mélancolie :

— Ai-je donc tant d'amis, ici ?

— Vous en avez au moins un, dit-il, tout à coup grave, presque volontaire.

Sans doute Huguette trouva-t-elle que l'entretien prenait une tournure embarrassante, car elle essaya de le faire dévier.

Elle leva un doigt, taquine :

— Vous êtes injuste ! Je m'en connais bien deux. Oubliez-vous ce bon M. Gontaud ?

À son tour, Jean sourit.

— Ne nous occupons pas de lui, pour le moment. D'ailleurs, je sais ce que je voulais savoir, et je vous remercie de tout mon cœur, mademoiselle Huguette.

Elle sentit une flamme rose brûler ses joues.

— Comment cela ? balbutia-t-elle.

— Oui, expliqua le jeune homme d'un ton enjoué qui dissimulait l'importance des paroles prêtes à être prononcées, vous vous reconnaissez deux amis. L'un est M. Gontaud. Vous n'avez pas nommé l'autre... Mais, si

ma mémoire est fidèle, je ne serai pas taxé de présomption en avançant que j'espère être celui-ci ?...

Le souvenir de l'heure exquise où Jean avait réconforté sa solitude morale en lui offrant d'être son ami, trembla délicieusement dans l'âme d'Huguette.

Elle le regarda bien en face.

— Oui, dit-elle avec sa sincérité charmante, c'est de vous que j'entendais parler.

Ému, il se pencha sur le bord de la petite voiture, et, plus bas, d'une voix pénétrante :

— Merci... Donc, vous vous rappelez ?...

— Je me rappelle ! répondit-elle, sérieuse comme aux minutes capitales de la vie.

— Et vous ne changerez pas ? interrogea-t-il tendrement. Ni maintenant, ni plus tard ?

— Je ne suis pas de celles qui changent. Quand j'ai donné ma confiance à quelqu'un qui la mérite, c'est pour toujours !

Sans qu'elle en eût conscience, son sourire était devenu d'une douceur ensorcelante de magnifiques promesses illuminaient ses yeux incomparables.

Jean fut ébloui.

— Pour toujours ! murmura-t-il d'un accent que le divin bouleversement brisait.

Il lui prit la main et la baisa.

Il n'y eut pas d'autres paroles échangées, pas de verbeux serments, aucune de ces formules officielles qui impriment leur marque banale aux plus pures félicités humaines.

Tout de suite, Jean s'éloigna à grands pas, craignant de délirer de bonheur.

Et Huguette s'en retourna ainsi que dans un rêve.

Leurs cœurs étaient fiancés...



— Huguette, dit Guillaume Maresquel quatre ou cinq jours après son arrivée, pourquoi donc n'ai-je pas encore vu les *Petites Bleues* ? Je croyais leur habitation proche du château ?

M^{lle} d'Aureilhan hésita.

Par suite d'une sorte de réserve mentale qu'elle ne définissait pas bien elle-même, elle avait, en effet, différé de présenter son parent à ses jeunes cousines.

Elle savait que le romanesque ne perdait jamais ses droits chez les *Petites Bleues*, et que, sous l'oppression de la catastrophe récente, les trois orphelines attendaient avec plus de ferveur encore qu'autrefois le libérateur de leur triste sort.

Était-il possible qu'il ne se rencontrât point de par le monde un galant chevalier, un beau jeune homme pourvu de tous les dons qui eût pitié de trois petites créatures ainsi abandonnées ?...

Bien sûr, la Providence ne le permettrait pas.

Un radieux matin, surgirait d'un point quelconque de l'horizon le Prince Charmant qui s'éprendrait de l'une d'elles, l'épouserait et l'emmènerait avec ses sœurs en une résidence mondaine où le mariage des deux autres ne serait plus qu'une question de semaines.

Sans aucun doute Huguette redoutait, confusément que son camarade d'enfance, auréolé du double prestige du Parisien et de l'artiste, n'incarnât aux yeux de ces enfants ignorantes et pétries d'illusions, le personnage de rêve qu'elles espéraient ardemment.

Parce que le statuaire était bien fait, pour tourner la tête aux admiratives *Petites Bleues*.

Grand, avec cette souplesse robuste qui dit la force, d'allures désinvoltes tempérées de bon goût, il avait en toute sa personne cette précision harmonieuse des mouvements propre à ceux qui se sont consacrés corps et

âme à l'étude de la beauté qu'ils s'assimilent inconsciemment, et sa physionomie ouverte dont les traits réguliers respiraient le courage, la franchise, la gaîté, attirait invinciblement la sympathie comme une synthèse des caractères éminents de notre race.

Une longue moustache blonde retombante achevait la ressemblance avec le type primitif, et Huguette n'avait pas tout à fait tort en redoutant les ravages que ferait à son insu, chez les impressionnables *Petites Bleues*, ce beau et affectueux garçon qui prêtait aux étriquée vêtements modernes sa superbe prestance de guerrier gaulois.

En l'amitié délicate qu'elle ressentait pour ses cousines, M^{lle} d'Aureilhan ne pouvait guère avouer que c'était la crainte d'infliger une déception nouvelle à ces enfants ayant déjà tant souffert, qui l'incitait à retarder la rencontre avec le sculpteur.

Ce fut donc d'un ton d'embarras très différent de son habituelle spontanéité, qu'elle répondit enfin au jeune homme étonné de son silence.

— Que veux-tu, mon bon Guillaume il faut compter avec les sévères et, après tout, respectables coutumes de la province... Ces fillettes sont seules, en grand deuil...

Guillaume s'apitoya :

— C'est vrai ! Pauvres *Petites Bleues*, les voilà tout en noir, maintenant !

Huguette secouait la tête :

— Non. Quand on porte une couleur par suite d'un vœu, on ne peut la quitter en aucun cas. Une des plus expresses recommandations que leur mère mourante adressa à mes jeunes cousines, fut précisément de ne pas abandonner la pieuse livrée pour les signes extérieurs du deuil, et de la conserver fidèlement jusqu'au terme fixé pour l'expiration de ce vœu.

— Pauvre mère ! fit Guillaume ému. Et, tu me l'as écrit, si je ne me trompe, ce n'est que par le mariage que les *Petites Bleues* seront affranchies de ce céleste uniforme ?

— Oui...

Il y eut une pause.

Dans l'esprit des deux amis d'enfance remuaient beaucoup de choses que, probablement, ils ne démêlaient pas très bien.

Au bout d'un instant, Guillaume reprit :

— Sont-elles absolument seules ? Elles ont bien de proches parents qui s'intéressent à elles, un tuteur ?

Huguette haussa les épaules :

— Oh ! un tuteur ! De nom, et encore ! Cette mission incombe à un frère de leur père, négociant de Bordeaux tout à des affaires difficiles, qui ne se soucie pas de s'occuper de ces orphelines pauvres pouvant devenir une charge. En dehors de lui, elles n'ont pas d'autres parents que nous, qui ne sommes que des cousins. Les membres de la famille, que tu connais déjà, ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour adoucir à ces enfants les premiers temps d'un deuil cruel, mais tu conçois aisément qu'elles ne sortent guère et ne reçoivent pas d'étrangers...

Guillaume protesta :

— M^{lles} Saint-Brès auraient vraiment tort de me considérer comme un étranger ! s'écria-t-il avec chaleur. Tu m'as tant parlé d'elles et de leur mère, lorsque tu m'écrivis à propos de ce malencontreux tableau ; je me suis tellement passionné pour cette affaire, — qui eût réussi, s'il n'avait fallu que me dépenser sans compter, — et j'ai gardé au cœur un si vif désir d'être agréable ou utile à ces touchantes *Petites Bleues*, qu'il me semble être pour elles un vieil ami ! Je serais désolé de ne pas les voir pendant mon séjour ici. Promets-moi que tu me mèneras auprès d'elles, Huguette, afin que j'aie le plaisir de les assurer au moins de ma sympathie.

— Soit, accorda Huguette en soupirant.

Elle comprenait qu'elle ne pourrait différer indéfiniment une entrevue qui s'imposait presque, en somme.

Car Guillaume avait raison. Il était tout naturel qu'il allât rendre visite à ces jeunes filles qu'il avait si cordialement obligées, et que, d'ailleurs, il ne manquerait pas de rencontrer un jour ou l'autre au château.

Alors, pourquoi ne pas laisser faire le destin ? Pourquoi chercher à éloigner le statuaire de celles vers qui une mystérieuse attirance paraissait

l'appeler ?

Tout de suite, avec sa droiture inflexible, Huguette se dit qu'elle n'avait pas le droit de s'interposer, même avec les meilleures intentions, pas le droit de détourner de ces enfants perdues dans leur solitude morale l'affection qui voulait aller les trouver.

Le sentiment silencieux dont la floraison merveilleuse envahissait maintenant tout son cœur, la rendait indulgente aux tendresses qui s'ignorent et demandent leur voie.

Elle se reprocha d'avoir été trop pessimiste quant aux *Petites Bleues*.

Il n'est pas permis de préjuger de l'avenir et de mesurer les inspirations de l'âme à l'aune misérable des intérêts humains.

L'avenir ! Qui pouvait savoir s'il ne résidait pas, pour une des filles de la douce morte, dans la protection, la sollicitude virile de Guillaume Maresquel ?...

Ces réflexions rapides firent qu'Huguette sourit presque aussitôt après avoir soupiré, et annonça d'un accent de résolution gaiement fataliste :

— Nous irons chez les *Petites Bleues* cet après-midi même, mon ami Guillaume !

Huguette ne tarda pas à constater que sa fine intuition ne l'avait pas trompée.

Guillaume montrait un plaisir évident dans la société des *Petites Bleues*.

L'invraisemblable candeur des trois fillettes le divertissait infiniment et le reposait de la malice avertie des Parisiennes mondaines et « blagueuses ».

Il déclarait volontiers le contraste séduisant, et il était séduit, en effet, plus qu'il ne le savait lui-même...

De leur côté, ces enfants neuves, absolument conquises par l'affection que leur témoignait avec simplicité ce beau garçon au franc visage, ne juraient plus que par leur nouvel ami, et, sans raisonner, voyaient en lui un sauveur.

Cette espérance incertaine parut bientôt prendre corps.

La sympathie du sculpteur se précisait à l'endroit de Romaine.

L'artiste exubérant et rieur s'attardait volontiers aux côtés de cette jolie créature silencieuse dont le sourire était si tendre et les beaux yeux si éloquents.

Et bien qu'elle s'efforçât à une attitude de correction impeccable, la sérieuse Romaine ne parvenait pas à dissimuler la joie intime qui lui causait la préférence du jeune homme.

Pour se convaincre qu'elle n'était pas indifférente à ses soins, il suffisait d'observer la buée rose qui lui montait aux joues dès qu'elle l'apercevait, la palpitation éperdue qui soulevait son corsage quand il avait pour elle un geste plus caressant ou une parole plus douce.

À son insu, elle l'aimait.

Elle l'aimait à mourir de misère si elle le perdait.

Inquiète et charmée à la fois, captivée par la fraîcheur de cette exquise idylle, Hugnette, maintenant, se demandait chaque jour comment tout cela finirait ?

Par la force des choses, le dénouement fut proche.

On touchait à la fin des vacances, c'est-à-dire au moment où Guillaume Maresquel devait regagner Paris et reprendre le cours de ses travaux, de son existence laborieuse et précaire d'artiste notoire mais pauvre, asservi à tous les caprices du sort.

Cependant, le mot mélancolique de départ n'avait pas encore été prononcé.

D'un charitable accord tacite, on s'abstenait devant les *Petites Bleues* de toute allusion à la séparation imminente et inévitable, et elles demeuraient dans leur quiétude, heureuses et touchantes de confiance envers leur grand ami.

Seule, la gaieté de Guillaume, naguère intarissable, subissait par instant une sorte d'éclipse.

De temps à autre, une ombre de tristesse embrumait les claires prunelles du statuaire, un voile de souci s'étendait sur ses traits, et il mordillait fréquemment sa longue moustache d'un air de préoccupation absorbée.

Il ressemblait, songeait Hugnette, à quelqu'un qui aurait des idées très difficiles à dire...

Là non plus, elle ne se trompait pas.

Un matin, Guillaume, d'une allure embarrassée et furtive très différente de sa crânerie habituelle, se glissa dans le petit salon particulier de M^{lle} d'Aureilhan.

Celle-ci achevait son premier déjeuner ; soupçonnant bien que cette visite matinale devait avoir un motif sérieux, elle repoussa vivement l'écuelle d'argent, et, d'un ton de feint enjouement, questionna :

— Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, ami Guillaume ?

— Je... je voudrais te parler... répondit le jeune homme d'un organe hésitant.

Huguette ne put s'empêcher de rire :

— Quelle solennité ! Ne peux-tu me parler quand tu le désires ? Eh bien ! va, mon ami, je t'écoute. Mais, en dépit de l'intention annoncée en entrant, Guillaume ne se décidait pas.

Il s'était laissé tomber sur un fauteuil où il s'allongea à demi, en une pose familière de grand corps accablé.

Huguette attendait, le sourire aux lèvres et le cœur étreint d'une appréhension confuse.

N'était-elle pas prête à sonner, l'heure douloureuse, tant redoutée pour les enfants qu'elle aimait ?

Enfin, Guillaume se lança :

— Huguette, questionna-t-il en se redressant un peu, est-il bien exact qu'elles ne possèdent d'autre fortune que leur fâcheux tableau, ces chères *Petites Bleues* ?...

— Trop exact, malheureusement ! répliqua Huguette d'une voix concentrée.

Le sculpteur retomba au fond de son fauteuil.

Il y eut un silence très lourd.

Puis, Guillaume se souleva de nouveau, d'un mouvement désespéré d'homme qui se noie et se raccroche à toutes les branches :

— Mais voyons, ce n'est pas possible ! Elles ne vivent pas d'air pur et d'eau claire, ces pauvres petites ? Elles ont leur chalet, d'abord, et quelques pièces de terre ensuite. Cela ne représente-t-il pas un domaine qui, bien que peu important, suffit à la subsistance des trois sœurs et assure à chacune, personnellement, une modique dot ?

Huguette eut un geste de tristesse apitoyée :

— Mon pauvre ami, tu t'exprimes en Parisien parfaitement ignorant de ce qu'est l'existence dans nos campagnes perdues. Une famille de trois femmes y peut vivre sans rien dépenser, où à peu près. Mes jeunes cousines ont une basse-cour et un jardin qui fournissent aisément à leur nourriture quotidienne. Si tu y joins la vigne d'où provient le vin qu'elles boivent, et dont elles vendent encore quatre à cinq barriques par an, tu reconnaîtras aussi bien que moi les revenus et les ressources de ce que tu appelles trop pompeusement un domaine. Le chalet, avec les lopins qui l'entourent, vaut à peine dix mille francs, du moins ici. D'ailleurs, ces enfants ne consentiront jamais à se défaire de l'humble toit qu'elles tiennent de leur mère...

Guillaume s'était accoudé contre la table qui supportait le plateau du déjeuner ; le front dans sa main, il réfléchissait profondément.

Au bout d'un instant, il interrogea encore :

— Et elles ne sont pas en état de gagner leur vie ?... Par exemple... Romaine, la seconde... qui paraît fort raisonnable... ne possède-t-elle pas un certain degré d'instruction... un don quelconque, un talent qu'elle pourrait exercer, et qui lui permettrait de subvenir au moins à son entretien si elle épousait un homme également sans fortune ?

Huguette écarta le bras, d'un air de découragement infini :

— Ah ! mon ami, tu touches là à une de ces aberrations, pour nous inconcevables, qui sont un legs du séculaire passé d'obscurantisme et de préjugés ! Dans ce pays-ci, les femmes ne sont pas élevées pour les rudes batailles de l'adversité possible ; vivante antithèse de ses sœurs milliardaires de New-York ou de Chicago, toute jeune fille bien née croirait déchoir en se préparant seulement à envisager l'idée de travail. Par un aveuglement que je ne parviens pas à m'expliquer, ma pauvre tante Saint-Brès qui n'avait pas un centime de dot à donner à ses filles, ne s'est point

mise en peine de les pourvoir d'un instrument de labeur, de cette facilité d'une profession qui peut devenir l'affranchissement de la misère...

— Elle ne pensait donc pas à l'avenir ! objecta Guillaume étonné.

— Elle n'y pensait que trop, car elle le voyait exclusivement sous un jour conforme à ses désirs. Semblable en cela à tant d'autres mères obtuses de tendresse, elle ne doutait pas que ses chères *Petites Bleues* ne fissent d'excellents mariages rien qu'à cause de leur grâce et de leur gentillesse. Aussi se préoccupait-elle de les former à être de bonnes petites ménagères, ce qui est louable, mais insuffisant aujourd'hui, et les fillettes n'ont guère passé plus de deux ou trois ans en pension. Romaine qui, en raison de sa nature sérieuse, est, de beaucoup, la plus instruite des trois sœurs, n'a acquis qu'un savoir rudimentaire, très éloigné du bagage considérable que comporte à présent le moindre diplôme...

— Mais les arts ? insista le sculpteur. Les aptitudes spéciales qui sont accordées à chaque être pour qu'il puisse se tailler sa part dans la vie ?

Huguette eut un haussement d'épaules plus découragé encore :

— N'en parlons pas ! Tu sais mieux que personne, toi qui es un maître dans ton art, combien le don le plus magnifique exige de patience et d'efforts pour arriver à son plein développement. Sans doute, les *Petites Bleues* « pianotent » et dessinent : ce sont là jeux enfantins de pensionnaires qui n'ont jamais regardé au-delà de leur horizon...

Le visage à demi caché derrière sa main, Guillaume s'enfonçait davantage dans sa méditation douloureuse.

— Tant pis ! murmura-t-il à la fin. Parce que si cette petite Romaine avait pu se suffire d'une façon ou de l'autre, j'aurais été capable de l'épouser... Oui, j'aurais fait cette folie, — je la ferais si j'étais sûr qu'elle apportât seulement cent francs par mois, dans le budget commun... Nous serions un de ces ménages modernes comme j'en connais beaucoup, où l'homme et la femme sont des camarades, des associés pour la bonne et pour la mauvaise fortune et où l'on triomphe souvent, à force de courage et de réconfort mutuel... Dans ces conditions, il n'y faut pas songer... La position d'un artiste sans le sou est par trop incertaine... J'aurais beau descendre au métier, dans l'exaspérante attente des commandes, je ruinerais ma carrière

et ma pauvre petite compagne ne mangerait pas tous les jours... Allons, c'était un rêve...

Huguette se taisait, péniblement impressionnée.

Ce qu'elle avait prévu se réalisait, et elle s'en voulait à présent, de n'avoir pas su empêcher le joli roman dont la conclusion s'annonçait si cruelle.

Un soupir, rauque comme un sanglot, siffla dans la large poitrine du statuaire.

D'une voix que la douceur cassait, il acheva :

— Alors, vois-tu, Huguette, il vaut mieux que je m'en aille... que je ne la revoie plus... Si... si elle s'étonne... tu lui expliqueras, n'est-ce pas ? Tu... tu lui diras que je regrette tant... que je suis très malheureux !...

Il s'était levé et gagnait la porte, pour qu'Huguette ne s'aperçût pas que des larmes noyaient ses yeux gais.

— Oui, répéta-t-elle machinalement, je lui expliquerai....

Et elle resta longtemps immobile devant sa table, écrasée par le poids d'une telle mission.

* *

*

Le malheur fut qu'Huguette ne put rien expliquer.

Romaine reçut le coup avant que sa cousine eût eu le temps de l'y préparer.

En personne trotte-menu, toujours courant ici et là, Françoise, la dernière des *Petites Bleues*, était généralement la première à connaître les nouvelles du pays, qu'elle enjolivait au besoin de détails inédits.

L'après-midi de ce jour, elle se trouva donc à propos sur la route pour voir déboucher de l'avenue du château une voiture chargée de bagages qui l'intrigua considérablement.

« Peut-être que l'oncle Hugues part en voyage ? se dit-elle en suivant de l'œil le véhicule qui filait bon train dans la direction de la gare de Nogaro. Mais je l'aurais su ?... »

Elle demeura une minute plantée au bord du fossé, ses fins sourcils froncés de cette question sans réponse.

Fidèle à ses habitudes de gamine fureteuse, elle se demandait si elle ne risquerait pas une petite reconnaissance du côté de l'habitation, lorsqu'elle avisa Casimir, le groom d'Huguette, qui levait les écluses d'un ruisseau dans le pré voisin.

Elle courut à lui, le hélant de loin :

— Hé ! Casimir !

Casimir se retourna et sourit en touchant du doigt le bord de son béret. Quoiqu'il s'efforçât, dans l'exercice de ses fonctions, d'incarner le personnage, pour lui supérieur, du domestique bien stylé, c'était à l'ordinaire un brave petit paysan qui n'aimait rien tant que de courir pieds nus, et nourrissait une vénération particulière pour la *damizelle* Françoise, avec laquelle il avait fraternisé sur les bancs du catéchisme.

La curieuse fillette ne pouvait, par conséquent, mieux tomber pour obtenir de sûrs renseignements.

— Dis donc, Casimir, répéta-t-elle quand elle ne fut plus qu'à quelques pas, qu'est-ce que c'est que ces malles qu'on envoie à la gare ?

— Celles de M. Guillaume, répondit innocemment le petit.

Françoise escaladait un tertre, afin de rejoindre son ancien camarade et de causer plus commodément.

Prête à sauter, elle s'arrêta au sommet, un pied en l'air, muette de saisissement.

Mais elle n'était jamais muette longtemps.

Presque violemment, elle s'écria :

— M. Maresquel s'en irait ? Tu as la berlue, Casimir !

L'enfant secoua la tête, ripostant non sans quelque étonnement :

— Je vous assure que je ne me trompe, demoiselle. Pourquoi donc qu'il ne s'en irait pas, M. Guillaume ? C'est un Parisien, il n'est pas de chez

nous... Il s'en retourne par le train de cinq heures...

— Aujourd'hui ? clama la *Petite Bleue* affolée.

— Oui, confirma Casimir. Même que M^{lle} Huguette veut le conduire en personne et m'a commandé d'atteler Mirliton. Il faut que je me dépêche, je vais être en retard...

Françoise n'écoutait plus.

Elle avait bondi au bas du tertre et prenait sa course vers le chalet, où elle arriva hors d'haleine moins de dix minutes après.

Antoinette et Romaine brodaient paisiblement dans le vestibule, la pièce la plus fraîche de leur petite maison.

Accoutumées aux allures fantaisistes de leur cadette qui avait ouvert la porte d'un coup de poing et s'immobilisait sur le seuil, rouge et essoufflée, elles ne songeaient pas à commenter ces manières insolites.

Leur quiétude ne fut pas de longue durée. Dès qu'elle fut parvenue à respirer, Françoise jeta en une exclamation indignée :

— M. Maresquel s'en va !

L'ouvrage glissa des mains soudain tremblantes des aînées.

Et Antoinette s'insurgea, comme toujours, devant la réalité trop rude :

— Sans avoir pris congé de nous ! s'écria-t-elle outrée. Sans même nous avoir prévenues de l'impérieuse nécessité qui l'obligerait à s'éloigner si vite ! Ce n'est pas possible !

— C'est sûr, je te dis ! certifia la petite d'un ton colère. M. Maresquel s'en retourne à Paris ce soir, par le train de tout à l'heure. J'ai vu, de mes yeux vu, ses bagages que l'on portait à la gare il n'y a qu'un instant. Et si nous montons jusqu'au calvaire qui domine la route, nous le verrons s'en aller dans le panier d'Huguette. Elle l'accompagne elle-même au train. Je le tiens de Casimir. Ainsi !...

Cette fois, Antoinette était convaincue. Elle se leva, les prunelles brouillées de larmes :

— Le lâche, comme il nous a bernées ! cria-t-elle avec cette emphase naïvement romantique qui caractérisait ses impressions de la vie.

Romaine n'avait rien dit, mais son pur visage tout à coup rigide et blêmi, semblait être devenue de cire.

Elle ne bougeait pas, ne pleurait pas, fixant sa cadette avec une expression égarée qui faisait mal.

Manifestement, cette chose stupéfiante dépassait sa compréhension.

Elle ne croirait à cet inconcevable départ que lorsqu'elle l'aurait personnellement constaté.

Les jambes raidies, elle quitta son siège d'une démarche pénible.

— Il faut savoir ! prononça-t-elle d'une voix creuse qui sonnait le désarroi de son âme. Allons là-bas.

Et, sans s'inquiéter si ses sœurs la suivaient, elle sortit, se dirigeant automatiquement vers l'endroit où elle pourrait acquérir l'irréversible certitude de son malheur.

Quand Guillaume passa, au trot alerte de Mirliton que conduisait Huguette, il ne se douta pas que trois petites silhouettes haletantes le guettaient, dissimulées parmi les verdure autour de la croix de pierre surplombant la route.

Romaine, que ses jambes ne soutenaient plus, avait glissé à genoux sur les marches du calvaire, et de là elle regardait éperdument la voiture qui diminuait dans la distance.

D'abord, ce fut la légère charrette qu'elle connaissait bien et qui s'éloignait, emportant son rêve, sa suprême espérance.

Ensuite, elle ne distingua qu'un point noir dans l'horizon bleu.

Puis, plus rien. L'espace, le vide immense, — comme dans son cœur...

Alors, Romaine se redressa, et de même qu'en venant, sans s'occuper de ses sœurs, elle reprit, droite, le chemin de sa maison.

Au chalet, elle traversa le rez-de-chaussée, de cette démarche inflexible qui la tendait toute contre une effroyable douleur, et, gagnant le premier étage, ne se réfugia point dans sa chambre.

Une force intérieure la poussait vers un asile que sa détresse jugeait plus sacré.



Elle ouvrit une porte que les trois orphelines ne franchissaient jamais sans un frémissement, et, à bout de forces, presque de vie, s'abîma devant le lit où Emmeline Saint-Brès avait rendu le dernier soupir, dans la notion d'exhaler ainsi plus près de la chère âme envolée un peu de l'infini de son désespoir avec un cri, un râle qui lui déchirait la gorge :

— Maman ! maman !...

Antoinette et Françoise étaient restées assises au pied du calvaire.

Elles devisaient de la perfidie des hommes et de l'inconstance du sort, autant par besoin d'épancher leur indignation candide qu'en l'instinct pitoyable de laisser à leur sœur la liberté de dérober son chagrin.

Elles durent pourtant se décider à rentrer. Comme elle revenait de la gare, Huguette les aperçut qui descendaient languissamment le talus bordant la route.

Elle les rejoignit et arrêta Mirliton.

— Vous étiez là-haut ? interrogea-t-elle, inquiète, montrant du fouet la croix qui ouvrait ses bras de pierre dans le ciel transparent.

Les deux sœurs firent oui de la tête.

Elles se drapaient dans leur fierté, les

Petites Bleues, et attendaient des explications d'un air digne.

Huguette ne songeait guère à leur en donner.

— Et Romaine ? s'informa-t-elle précipitamment. Elle était avec vous ?

Et..., murmura Romaine rougissante, tu vas écrire à M. Guillaume ? Tu t'informerai si... s'il pense qu'une longue attente ?... (CHAP. VI)

Antoinette et Françoise se consultèrent du regard sur l'opportunité de la réponse.

Et, d'un accent chargé de reproches, l'aînée répliqua :

— Oui, Romane a vu comme nous... Elle a pris les devants... Probablement. elle désire être seule... Cela se comprend !

Huguette ne s'attarda point à consoler l'amertume que distillaient ces phrases brèves, sous lesquelles sa pitié tendre sentait cependant vibrer une grosse peine.

Elle caressa de la mèche les oreilles de Mirliton qui repartit au grand trot, tandis que du siège d'arrière Casimir adressait à son ancienne compagne de catéchisme une grimace expressive qui signifiait : « Je vous l'avais bien dit ! »

Cinq minutes plus tard, M^{lle} d'Aureilhan jetait les rênes à son petit domestique et sautait prestement à terre devant le chalet.

Un coup d'œil lui ayant appris que les pièces du rez-de-chaussée étaient désertes, elle monta et se dirigea vers la chambre de Romaine.

Elle frappa doucement à la porte.

Aucune réponse ne vint.

Elle frappa une seconde fois sans plus de succès, et, effrayée, ouvrit, fouillant anxieusement l'intérieur du regard.

Personne.

Elle respira, et ses paupières se mouillèrent.

Elle avait eu peur de voir là sa cousine évanouie.

Maintenant, une secrète émotion lui apprenait où elle trouverait Romaine.

Sur la pointe du pied, elle traversa le palier et pénétra sans avertissement préalable dans la pièce qui gardait pour la dévotion de l'enfant comme un reflet de la chère présence auprès de laquelle, naguère, elle se fût réfugiée.

Prostrée contre le lit, la tête enfouie dans les couvertures, la douce abandonnée pleurait à présent de ces larmes intarissables qui disent la désolation sans fin.

Profondément remuée, Huguette la prit dans ses bras :

— Ma chérie ! ma petite Romaine !

La jeune fille eut un mouvement pour se dégager. Puis, de reconnaître sa cousine, détermina en elle un nouveau remous de chagrin.

Un retour de sanglots la secoua toute, et, inclinant sur l'épaule d'Huguette son front brûlant de fièvre, elle s'écria d'une voix désespérée :

— Comment a-t-il pu ?... Comment : a-t-il pu !...

— Hélas ! ma pauvre mignonne, repartit Huguette avec une compassion infinie, il le fallait !... Guillaume n'a pas eu le courage de te revoir...

Échappant à l'affectueuse étreinte de M^{lle} d'Aureilhan, Romaine s'abattit dans un fauteuil.

— Mais alors, interrompit-elle d'une inexprimable intonation navrée, pourquoi m'a-t-il laissé croire ?... Oh ! c'est mal ! c'est mal !...

Bouleversée, Huguette s'agenouilla devant la tendre petite créature que cette tourmente intime brisait.

— Écoute-moi, ma chérie ! supplia-t-elle avec une persuasive douceur. Guillaume n'est pas coupable envers toi... Il m'a chargée de t'expliquer cette situation douloureuse... Il est trop pauvre, vois-tu, vous êtes trop pauvres tous les deux...

— Qu'est-ce que cela fait quand on s'aime ! fit Romaine farouche.

— Et qu'on peut lutter ensemble, n'est-ce pas ! acheva Huguette d'un ton d'involontaire sévérité.

La *Petite Bleue* tressaillit et la regarda.

— Qu'entends-tu par là ?

— Simplement la triste, l'inexorable réalité : un artiste dénué de fortune ne peut et ne doit choisir qu'une compagne capable de le seconder. Une femme intelligente et dévouée, en état de se suffire et au besoin d'apporter du pain dans le ménage, devient le plus précieux des collaborateurs. Toi, ma pauvre petite, tu aurais été une charge, le boulet qui entrave à jamais une carrière...

Les pleurs jaillirent à flots des yeux de Romaine.

— Si j'avais été riche ! murmura-t-elle d'un organe tremblant de rancune.

— Pas n'est besoin d'être riche, répliqua Huguette avec un soupçon d'impatience. Comprends-le donc : ce n'est pas une dot que Guillaume regrette surtout. Votre mariage eût été encore possible en travaillant côte à côte. Ah ! quel malheur, conclut-elle, entraînée par son sujet favori, qu'une profession, même manuelle, ne te permette pas de gagner ta vie ! Si tu avais été sûre d'obtenir par ton labeur seulement cent francs par mois, Guillaume t'aurait épousée malgré tout. Son attachement est assez sérieux, assez profond, pour lui faire braver la médiocrité...

Romaine releva sa tête accablée :

— Il te l'a dit ?

— Il me l'a dit ! précisa Huguette gravement.

Sa cousine lui saisit la main.

— Oh ! je t'en prie, raconte-moi ! implora-t-elle, les yeux brillants et les larmes soudain taries.

Huguette ne demandait pas mieux. Minutieusement, elle résuma son entretien du matin avec le sculpteur.

Tandis qu'elle parlait, une indéfinissable sérénité renaissait au visage marbré de Romaine.

Quand M^{lle} d'Aureilhan se tut, elle continua de rester immobile, le regard lointain, absorbée dans une impénétrable méditation.

— Laissez-moi y réfléchir, Huguette, articula-t-elle ensuite d'un ton posé. J'irai te voir demain, si tu le permets.

Huguette savait combien on aspire au recueillement après de pareilles crises morales.

Elle assura donc qu'elle serait heureuse de recevoir la visite de sa chère petite cousine, lorsque celle-ci se sentirait plus résignée et calme.

Et, ayant longuement embrassé l'énigmatique *Petite Bleue*, elle se retira, attendant le lendemain non sans curiosité.

Comme la veille, au moment de la venue de Guillaume, elle terminait à peine son premier déjeuner que Romaine parut.

Selon sa bienfaisante prérogative, la nuit avait sans doute porté conseil à la jeune fille, car Huguette s'aperçut tout de suite avec une certaine surprise

qu'elle était toute rose et que son charmant visage resplendissait d'une sorte de résolution crâne, de jolie vaillance qui lui prêtait une séduction nouvelle.

D'ailleurs, Romaine ne lui laissa pas le temps de se livrer aux conjectures.

— Huguette, fit-elle, aussitôt les ordinaires baisers échangés, tu vas peut-être me trouver bien hardie... J'ose te demander si tu aurais la bonté, toi qui es savante, de me donner des leçons ?...

— Des leçons ? répéta Huguette ravie et craignant d'avoir mal entendu. Des leçons de quoi, ma chérie ?

— De tout ! répondit Romaine avec une modestie délicieuse... Parce que j'espère, en travaillant beaucoup, pouvoir subir l'année prochaine l'examen du brevet élémentaire... Alors, à ta recommandation, ton amie, M^{me} Charlotte Fresnault, consentira probablement à m'admettre dans son école comme institutrice pour les petites ou, au besoin, comme surveillante, et je serai bien placée là pour continuer mes études, voir... préparer l'avenir...

Huguette avait compris ; une joie tumultueuse et douce l'inondait.

— Viens m'embrasser, ma Romaine, dit-elle lui tendant les bras. Tu seras une vraie femme !

Elles s'étreignirent, dans une communion indicible, vraiment sœurs d'idéal pour la première fois.

— Et, murmura ensuite Romaine rougissante, tu... tu vas écrire à M. Guillaume !... Tu t'informerás si... s'il pense que... si une longue attente ?...

Elle balbutiait, adorablement confuse, ne trouvant pas ses mots.

— Je vais lui écrire sans perdre une minute, ma mignonne ! certifia Huguette attendrie.

Suivant cette promesse, une volumineuse lettre partit le jour même à l'adresse du sculpteur.

La réponse arriva quarante-huit heures plus tard. Ce ne fut pas Huguette qui la reçut.

Elle parvint sous la forme d'une boîte minuscule qu'un grand bijoutier de Paris expédiait à M^{lle} Romaine Saint-Brès.

Troublée divinement, la *Petite Bleue* défit l'enveloppe préservatrice et pensa défaillir d'elle ne savait quelle ivresse suave en apercevant un étroit écrin de satin blanc.

Elle l'ouvrit d'une main tremblante : il contenait une petite bague bien modeste, un mince cercle d'or dont le chaton était formé d'une simple turquoise, — la pierre porte-bonheur.

Avant de passer la petite bague à son doigt, Romaine la tint longtemps sur ses lèvres frémissantes...

VII

— Ernestine, ordonna M^{me} d'Aureilhan à la femme de chambre, prévenez mademoiselle que j'ai besoin de lui parler.

— Bien, madame.

La jeune fille traversa le vaste palier du premier étage, et gagnant un couloir de service, alla frapper à la porte du cabinet de toilette d'Huguette.

Celle-ci s'habillait ; elle répondit le traditionnel « Entrez ! » et écouta non sans surprise le message dont s'acquittait Ernestine.

Il n'était pas, en effet, dans les habitudes de sa belle-mère de la mander chez elle de la sorte, et toujours en éveil, malgré l'aménité extérieure qui persistait à caractériser leurs rapports, Huguette redoutait quelque complication.

Elle répliqua toutefois avec un empressement apparent :

— Dites à madame que je me rends tout de suite à son appel.

Sans prendre le temps d'achever sa toilette, elle passa un peignoir.

La minute d'après, elle pénétrait dans la chambre de M^{me} d'Aureilhan, et, immédiatement, s'informait avec une sollicitude sincère :

— Seriez-vous souffrante, ma mère ?

Car l'impérieuse Stéphanie, qu'elle savait fort matinale, n'était pas encore levée.

Même, c'était la première fois qu'Huguette la voyait couchée dans son grand lit à colonnes, où son hautain visage, d'ordinaire plein et haut en couleur, apparaissait ce matin-là presque livide à l'ombre des courtines de vieille brocatelle verte, avec des traits tirés de fatigue et d'insomnie et un reflet de souci au fond de ses prunelles dures.

M^{me} d'Aureilhan s'efforça de sourire.

Mais son sourire était pénible et creusait des rires tristes autour de sa bouche orgueilleuse.

— Rien de grave, repartit-elle d'un accent adouci et faible qui contrastait avec la rudesse ordinaire de son intonation. Une simple migraine, très douloureuse, à la vérité... Cette nuit a été intolérable ; aussi suis-je à bout... Cela ne me ressemble guère, n'est-ce pas ? Que voulez-vous nous avons tous nos heures de défaillance. Mais asseyez-vous donc, Huguette !

Elle lui montrait un siège au pied du lit.

Huguette obéit, un peu intriguée.

Sa belle-mère n'était pas femme à se laisser facilement abattre ; il y avait sûrement une raison, — ou des raisons, — à l'accablement qu'elle m'avait pas la force de surmonter et surtout de cacher.

Silencieuse, M^{lle} d'Aureilhan attendit la communication qui allait lui être adressée.

Ce fut cependant une chose plus anodine que les apparences ne l'incitaient à le supposer.

Stéphanie reprenait :

— J'ai espéré, ma chère Huguette, que vous consentiriez à me faire un plaisir. Votre père est absent...

— Ah ! s'exclama Huguette étonnée.

— Oui, confirma M^{lle} d'Aureilhan dont l'organe trahit quelque embarras, il a été obligé de partir pour Auch où ses affaires le retiendront sans doute jusqu'à demain ou après-demain... Quant à moi, je suis, vous le voyez, hors d'état de sortir. Or, vous devez vous souvenir que ma sœur réunit aujourd'hui la parenté à l'occasion du vingt-sixième anniversaire de René, et comme elle serait certainement très attristée que personne de nous ne parût à cette fête tout intime, je compte que vous voudrez bien vous y rendre seule et représenter la famille avec votre grâce accoutumée.

À présent, l'ordre perçait sous la prière du début.

Huguette dissimula un geste de contrariété.

— Ce sera bien gênant pour moi ! fit-elle d'un ton qui éludait.

— Pourquoi donc ? contesta M^{lle} d'Aureilhan. Vous jouissez d'une liberté trop entière pour que cela puisse surprendre personne : chacun dans le pays est tellement habitué à voir circuler de tous côtés Mirliton et sa

maîtresse ! De plus, je la répète, cette petite réunion a lieu avec la plus stricte intimité ; vous n'avez, par conséquent, nul besoin d'être chaperonnée. Vous allez bien seule chez les *Petites Bleues* ou chez tante Hortense. C'est exactement la même chose, et il est on ne peut plus naturel que votre présence excuse l'abstention forcée de votre père ainsi que la mienne.

Malgré ce raisonnement rigoureux, Huguette ne paraissait pas convaincue.

Aussi sa belle-mère ajouta-t-elle d'un air de supplication impérieuse :

— Allez-y, ma chère Huguette ; je vous assure qu'il est important que vous y alliez !... Vous me désobligeriez vivement en refusant...

M^{lle} d'Aureilhan s'inclina :

— Soit, ma mère, puisque vous y tenez.

Stéphanie lui tendit la main.

— Merci, Huguette. Vous ne savez pas combien vous me faites plaisir... Tout irait mieux dans la vie, n'est-ce pas, si on parvenait à s'entendre et à s'accorder des concessions réciproques ?

Huguette approuva, quoique passablement déroutée par ces considérations pacifiques, au moins inattendus chez l'intransigente qu'était sa belle-mère, et elle se retira, un peu plus intriguée encore que le moment d'avant.

De retour dans son appartement, elle chargea la femme de chambre de dire à Casimir de préparer Mirliton, et procéda à une toilette plus soignée que retardèrent de nombreuses distractions.

La jeune fille ne se sentait pas contente et tranquille ; il lui semblait que quelque chose d'anormal flottait autour d'elle, emplissait la maison.

Elle avait perdu de vue l'invitation de M^{me} de Lavardens, ou plutôt elle l'avait volontairement négligée, se proposant, ainsi que Romaine Saint-Brès qui donnait maintenant tout son temps à l'étude, de trouver un motif plausible pour la décliner.

Elle était lasse à l'extrême de ces perpétuelles réceptions qui constituent le fond de l'existence provinciale et absorbent dans leur agitation vaine tant de précieuses journées ; outre qu'elle eût mille fois préféré couler de douces et paisibles heures en compagnie de Romaine devenue pour elle une élève parfaite, une manière de disciple très près de son cœur, elle n'était pas autrement satisfaite de l'obligation qui lui incombait.

Il lui répugnait de faire en quelque sorte acte de sympathie personnelle en prenant part, toute seule du château, à une fête dont le beau René était le héros.

Elle craignait d'encourager ainsi la cour du jeune homme, — cour qui se faisait insensiblement audacieuse, — et redoutant de façon confuse qu'il profitât de ce jour d'expansion pour se déclarer, elle se demandait, maudissant la fâcheuse absence de son père, si la maladie de sa belle-mère n'arrivait pas avec trop d'à-propos ?...

Puis, elle se reprocha, cette malveillance.

Non, Stéphanie ne feignait pas ; elle était réellement souffrante et abattue, il n'y avait qu'à regarder son teint pâle et le creux de ses yeux, qu'elle usât de cette indisposition pour favoriser les projets de son neveu, c'était tout ce que l'on pouvait se permettre de supposer...

Ces réflexions guidant l'esprit logique d'Huguette vers un second ordre d'idées, elle chercha quelques affaires, à elle inconnues, étaient assez pressantes pour motiver le départ subit de M. d'Aureilhan.

Pourquoi celui-ci ne lui avait-il rien dit la veille ?

Et comme il s'absentait souvent depuis quelques temps, ce cher père !

Comme il revenait fatigué de ces voyages !

D'y penser, Huguette avait l'âme navrée...

Au retour, il l'embrassait avec une tendresse plus grande qui semblait implorer de mystérieux pardons, et, plusieurs jours, sa figure fine gardait une ombre de lassitude et de tristesse infinies.

Que n'eût pas donné la jeune fille pour la chasser, l'ombre fatale, du visage aimé qui s'émaciait davantage sous la pression de cet étau moral qu'il lui était interdit de pénétrer, de desserrer même par sa sollicitude filiale !

Elle descendit, une heure plus tard, en simple toilette, la tête bourdonnante de ces questions mélancoliques, avec l'impression de souffrance et d'exil que ressentent les enfants à surprendre des peines que les parents leur cachent.

En arrivant au rez-de-chaussée, elle vit la porte de la bibliothèque ouverte, et, machinalement, elle entra, poussée par la notion vague qu'elle trouverait peut-être dans cette pièce qui enfermaient l'existence intime d'Hugues d'Aureilhan, la clé de l'énigme dont elle était obsédée.

Il paraissait à son inquiétude secrète que quelque chose d'insolite lui sauterait aux yeux et la renseignerait dès le premier regard. Elle fut légèrement déçue. Nulle trace de désarroi ; tout était rangé dans l'ordre accoutumé.

Les vieux livres étagés derrière les grillages montraient toujours leurs reliures usées ; la tapisserie se dénudait par places plus fréquentes, les meubles de chêne noirci branlaient un peu plus ; — rien d'autre que les inévitables ravages du temps.

Le bureau même de son père, sur lequel son attention s'était fixée d'instinct, n'offrait aucun désordre, aucun de ces indices que les bouleversements laisse derrière eux. La plume reposait près de l'encrier ; nul papier ne traînait.

Si, un seul, bien insignifiant sans doute.

Huguette l'aperçut, comme elle achevait son inconsciente enquête, au fond de la corbeille où il avait été jeté en boule. Elle se baissa, d'un mouvement impulsif, le prit et constata que c'était une enveloppe grisâtre, violemment froissée par une main nerveuse. Prompte, elle la déplaça et discerna parmi les cassures une estampille au timbre humide :

*Étude de Me Morrissac, avoué
Auch, Gers.*

Huguette se redressa, un peu pâle, un petit frisson à fleur de peau.

Qu'avait à démêler son père avec les gens de justice ? Elle venait d'apprendre par Stéphanie que M. d'Aureilhan était parti pour Auch. De toute évidence, il se rendait chez cet officier ministériel, et si elle reprochait ce voyage précipité, dont elle découvrait le but sinon la cause, de

l'accablement singulier de sa belle-mère, elle ne pouvait plus douter que ses parents n'eussent de graves ennuis qu'ils s'évertuaient à lui cacher.

Huguette regarda autour d'elle avec une vague épouvante. Et soudain, les déchirures de la tapisserie lui parurent plus lamentables, l'aspect de vétusté répandu partout plus navrant...

Accoutumée qu'elle était à ces choses antiques, jamais la sensation de pauvreté et de ruine ne l'avaient saisie à ce point.

C'était comme une révélation...

Elle ferma les yeux. Un frémissement la parcourait : elle se croyait enveloppée d'invisibles menaces...

Lente, elle sortit, se dirigeant vers le panier qui l'attendait au bas du perron.

Elle monta en voiture et prit les rênes sans donner comme d'habitude un coup d'œil à l'attelage, sans jeter au vieux Germain, debout et souriant près de la porte, le mot cordial que le fidèle serviteur espérait.

Elle souffrait surtout ne pas savoir, de n'avoir pas le droit et le soulagement de faire face à l'ennemi, quel qu'il fût.

Une fois encore l'hiver avait passé ; un renouveau indécis et charmant paraît les arbres de gaze verte et la campagne tout entière d'une beauté joyeuse de résurrection.

Huguette demeurait insensible à ses séductions de la nature, d'ordinaire si puissantes sur elle.

L'idée fixe l'absorbait, plantée en son front ainsi qu'un clou.

Vers le milieu de l'avenue, elle arrêta Mirliton, et, se retournant, considéra longuement le château qui s'érigait sombre et sévère dans le clair matin.

Au milieu de ce bain de soleil dont s'épanouissaient les parterres voisins, des détails éclataient, terriblement significatifs pour l'observation aiguisée de la jeune fille.

Les lézardes de la façade se révélaient nombreuses et profondes, les volets pendaient un peu de tous côtés au hasard des gonds usés, les ardoises du toit pointu, si noblement seigneurial, manquaient en trop d'endroits...

Comme tout à l'heure dans la bibliothèque, la sensation de cette déchéance des choses assaillit Huguette, et il lui sembla que le lourd édifice était plus étranger, plus hostile que jamais...

— M^{lle} Nouveau-Jeu n'est pas en train, aujourd'hui ? remarqua René de Lavardens d'une voix assourdie et câline qui sollicitait des confidences.

— Il y a des jours comme ça ! répondit Huguette avec l'intonation gouailleuse de gamin parisien qu'elle prenait plus volontiers pour décourager les galantes tentatives de son pseudo-cousin.

Cette fois, il insista :

— Que ce soit précisément le jour de ma fête, voilà qui n'est pas gentil !

Et comme il se penchait un peu trop vers le corsage très largement échancré de M^{lle} d'Aureilhan, elle se leva, impatientée.

— Il faut me prendre telle que je suis, mon cher ! Or, je ne suis pas en train, vous l'avez dit. Et si vous croyez que je vais faire des frais pour vous, eh bien ! vous êtes encore trop jeune !

— Tout à fait gracieux ! riposta-t-il vexé ! Un vrai fagot d'épines...

— Auquel vous ne vous piquerez pas longtemps ! acheva-t-elle avec un dédaigneux haussement d'épaules. Je vais demander à madame votre mère la permission de me retirer.

Il protesta :

— Déjà ! Par exemple ! Voyons, Huguette, ce n'est pas sérieux ?

Sans l'écouter, elle se rapprochait du groupe entourant M^{me} de Lavardens.

Il la suivit, résolu à profiter du renfort que lui apportait toujours la présence de sa mère, pour s'imposer à cette irréductible et trop séduisante rebelle.

Bien qu'assez nombreuse, la réunion avait manqué d'animation.

Cela tenait sans doute, malgré qu'en eût dit M^{me} d'Aureilhan, à ce que l'élément étranger dominait dans cette fête de famille.

M^{me} de Lavardens avait pensé devoir appeler en l'honneur de son incomparable fils le bon et l'arrière-ban de ses relations, et cette agglomération de personnes dont beaucoup se connaissent peu ou pas du tout, n'allait pas sans quelque contrainte.

De la parenté, il n'y avait là que Pranzac, le notaire étant retenu à l'étude par ses occupations professionnelles, — Huguette représentant son père et sa belle-mère, puis Antoinette et Françoise Saint-Brès.

Comme de coutume, à présent, Romaine était restée au logis pour ne pas sacrifier une journée de travail, et la bonne tante Hortense s'était également excusée, obligée qu'elle était de ne pas quitter son mari plus souffrant.

M^{lle} d'Aureilhan avait vaguement compté rencontrer du moins M. Gontaud et Jean Quéroy.



Sans prendre le temps d'achever sa toilette, Huguette passa un peignoir et se rendit dans la chambre de M^{me} d'Aureilhan. (CHAP. VII)

Mais M^{me} de Lavardens avait volontairement omis d'inviter le jeune ingénieur, de qui la haute personnalité écrasait la nullité prétentieuse de René, et le riche usinier, froissé de voir écarter celui qu'il se plaisait à nommer son successeur, s'était abstenu à son tour.

Assise à table entre deux jeunes gens insignifiants, Huguette s'ennuya donc mortellement.

Venue à contre-cœur à cette réception où elle ne goûtait pas même le dédommagement de reposer son regard sur des figures amies, elle avait hâte d'être seule et libre de ses pensées, affranchi de ce masque conventionnel sous lequel le protocole social nous oblige à abriter nos chagrins, — parfois nos désespoir.

De même que René l'instant d'avant, M^{me} de Lavardens se récria lorsque la jeune fille s'approcha pour prendre congé d'elle, dans le grand salon où les invités s'éparpillaient après le café.

— Vous n'y songerez pas, ma chère Huguette ! Il n'est guère plus de deux heures et cette jeunesse va organiser des jeux dont il faut que vous soyez. Non, non, je ne consens pas ! Rien ne vous presse, d'abord !

Huguette résista avec grâce :

— Je vous demande pardon, madame ! J'ai à remplir un devoir auquel tout amusement doit céder le pas. Romaine de Saint-Brès m'attend ; vous savez que cette chère cousine a bien voulu me charger de la préparer au brevet, et comme la session d'examens aura lieu dans deux ou trois mois au plus tard, nos moindres minutes sont infiniment précieuses. N'insistez donc pas, je vous en prie : ma responsabilité de professeur est engagée !

Elle plaisantait, mais sa politesse gaie ne déguisait point une volonté inflexible.

M^{me} de Lavardens le comprit et se résigna avec la moue dépitée des femmes qu'offense la transgression de leurs plus intimes désirs.

— Soit ! C'est tout de même bien ennuyeux ! Quelle singulière idée cette petite Romaine a été se mettre dans la tête !

Huguette sourit et ne répliqua point.

Elle salua M^{me} de Lavardens et se disposait à serrer les mains de Léonie Pranzac et des *Petites Bleues* qui, elles, ne demandaient pas mieux que de rester puisqu'on allait s'amuser, quand René intervint :

— Je vous accompagne, Huguette ! fit-il avec son autorité agaçante.

— Ah ! non, par exemple !

Spontanée, la réponse avait jailli des lèvres de M^{lle} d'Aureilhan avant même qu'elle eût pu songer à lui prêter une forme moins radicale.

Les prunelles noires du jeune Lavardens étincelèrent de contrariété furieuse, tandis qu'une pâleur verdâtre décomposait, l'espace d'un éclair, son teint plutôt ambré.

Déjà Huguette se reprenait.

— Je vous remercie, mais c'est fort inutile. J'ai l'habitude de circuler seule dans la région, et vous vous devez à vos hôtes.

Quoique profondément mortifiée, M^{me} Lavardens, obéissant à un signe de René, appuya avec son mince sourire douxereux :

— Mon fils a raison, Huguette. Vous n'allez guère loin, d'ordinaire ; toutes vos pérégrinations ont lieu autour du château. Ici, le cas est différent, il y a, en somme, huit bons kilomètres jusqu'à Aureilhan, et il ne serait pas prudent que vous parcourussiez cette distance assez considérable sous l'insuffisante égide de votre petit domestique. Croyez-moi... un accident est vite arrivé...

Un pli volontaire barrait le front d'Huguette. À diverses reprises, il lui avait semblé remarquer que René de Lavardens cherchait à se faire voir en sa compagnie, et comme elle n'entendait à aucun prix se montrer aux côtés de ce garçon compromettant durant deux lieues de pays, elle sentit la nécessité d'un refus catégorique qui déjouât le plan, — dont sa belle-mère était probablement complice, — par lequel on comptait lui imposer le tête-à-tête qu'elle évitait depuis si longtemps.

— Je ne crains aucun accident avec Mirliton, dit-elle d'une voix nette, et nos routes sont sûres. Au surplus, pour être absolument sincère, j'ajouterai, madame, que je suis touchée de votre sollicitude, mais qu'il ne me convient pas d'accepter l'escorte que monsieur votre fils m'offre obligeamment. Ni lui ni vous n'avez pensé, sans doute, qu'elle n'a point de raison s'exercer et

qu'on pourrait à bon droit s'en étonner, surtout pour un trajet assez long, ainsi que vous l'avez judicieusement constaté, — puisque M. de Lavardens n'est même pas mon parent.

La hautaine leçon tomba, coupante, au milieu d'un silence de stupeur.

Du froid se glissa parmi les invités proches, qui se mirent à causer bruyamment afin de paraître n'avoir rien entendu.

Tous les traits contractés, René enfonçait ses ongles dans la paume de ses mains, se jurant d'avoir sa revanche de cette fille indéchiffrable qui ne pliait ni devant ruse ni devant la force.

M^{me} de Lavardens se mordit les lèvres.

— Je ne vous savais pas si rigoriste ! fit-elle avec une ironie fielleuse. Mes compliments ! C'est vraiment remarquable chez une Parisienne !

— En êtes-vous certaine, madame ? rétorqua tranquillement Huguette. Dans ce cas, je suis charmée de rehausser près de vous le prestige des Parisiennes, car il me semble bien être la première ayant l'honneur de votre connaissance.

Les dents de M^{me} de Lavardens écorchèrent sa lèvre.

Trop correcte pour ne pas déplorer l'éclat auquel on l'avait obligée, Huguette « blaguait » maintenant afin d'atténuer la portée de l'incident.

— Voilà comme je suis, moi, quand on veut attaquer ma chère indépendance ! J'adore courir seule sur les chemins ; toute conversation me gêne le paysage ! Ce serait le président de la République lui-même, que je ne l'accepterais pas pour compagnon de route si ça ne me chantait pas !

On sourit de la boutade ; M^{me} de Lavardens se détendit.

L'excuse était prise, au fond, pour ce qu'elle valait ; mais, telle est la puissance des conventions que chacun parut convaincu, et que l'atmosphère s'allégea.

Toujours dans le louable but d'affirmer qu'elle n'éprouvait ni contrariété ni amertume, Huguette déclara qu'elle demeurerait quelques minutes encore, séduite par une partie de croquet que proposait l'aîné des *Petites Bleues* avec un à-propos non dépourvu de finesse, et toute la bande s'envola au dehors où les camps se formèrent au milieu de disputes rieuses.

Mécontent et assombri, René restait en arrière, se demandant si sa dignité froissée ne lui ordonnait pas de s'abstenir et de se confiner dans la société des gens sages qui s'installaient autour des tables de jeu ou causaient par groupes, selon les affinités.

À cet instant, Léonie, qui avait suivi la scène de tout à l'heure avec une intraduisible expression de malice satisfaite, prit le jeune homme à part :

— Pas facile à réduire, hein, la petite ? fit-elle les yeux pétillants.

Il essaya une attitude désinvolte :

— Bah ! la pouliche a du sang, mais nous la materons ! Nous en avons bridé bien d'autres !

Sans attacher d'importance à cette proclamation de fatuité vulgaire, M^{me} Pranzac continuait d'un air insinuant :

— Tout de même, elle ne doute de rien, cette petite Huguette !... Pour avoir repoussé votre offre prévoyante, elle mériterait qu'il lui arrivât quelque chose...

René tressaillit imperceptiblement. Il sentait venir la suggestion...

D'une voix presque indistincte, il questionna :

— Que pourrait-il lui arriver ?

— Bien... un accident... C'est si vite fait, comme le disait justement votre mère...

L'organe de René de Lavardens se fit plus sourd encore et son visage plus sombre :

— Quel accident ?...

— Mais... je ne sais pas, moi... Cette jeune téméraire a eu le front de déclarer qu'elle ne redoute quoi que ce soit avec Mirliton... Pourtant... si le poney s'emballait... Par exemple... s'il avait pris trop d'avoine... ce qui ne serait pas extraordinaire, étant donné que vos domestiques ont l'habitude de soigner des chevaux de forte taille... Eh bien ! si Mirliton s'emballait, dis-je, et qu'elle eût grand'peine à le maintenir durant les huit kilomètres qui nous séparent d'Aureilhan, elle ne serait pas si fière, M^{lle} Nouveau-Jeu ! C'est alors qu'elle regretterait d'avoir trop légèrement décliné le secours d'une main d'homme !...

Étincelantes d'une lueur diabolique, les prunelles d'acier de Léonie fouillaient les yeux noirs de René, qui détourna la tête, livide.

Il respirait avec difficulté et bien que M^{me} Pranzac gardât désormais un silence gros d'attente, il semblait au jeune homme entendre résonner encore la voix grinçante qui enfonçait en sa chair la tentation mauvaise...

Au bout d'une seconde, il regarda en face la femme du notaire. Son visage d'un mat olivâtre était taciturne, mais impénétrable :

— Vous me signalez là un danger auquel je n'avais pas songé, dit-il d'un accent sans inflexions. J'espère qu'il ne se produira pas et que mes gens d'écurie auront tenu compte de la complexion fragile de leur pensionnaire d'aujourd'hui... Dans le cas contraire, il serait trop tard, car le repas de Mirliton est achevé depuis longtemps... Et puis, je crois que nous avons tort de nous inquiéter, conclut-il en se levant, Huguette mène avec une science parfaite...

M^{me} Pranzac approuva :

— Évidemment... évidemment... Mais, vous savez, on ne se repent jamais d'avoir prévu...

Il eut un geste d'indifférence :

— Bah ! soyons fatalistes... Permettez que je vous quitte pour aller voir un peu ce qui se passe chez nos joueurs de croquet...

— Allez, allez, mon cher ami ! Je serais désolée d'entraver vos devoirs de maître de maison...

Il marcha vers la porte avec un dandinement plus accentué, semblait-il.

Elle le regardait s'éloigner, les yeux brillants, se frottant les mains frénétiquement, en un accès de malignité silencieuse.

Dehors, le masque impassible que René de Lavardens avait su poser sur la physionomie, tomba subitement.

Un éclair de haine joyeuse flamba en ses prunelles de jais et tous ses traits remuèrent de plaisir sardonique, ce contentement ricaneur du mauvais sujet qui se promet « une bonne farce ».

Rampant le long des murs comme un malfaiteur, il se glissa du côté des écuries.

Un coup d'œil circulaire le convainquit que personne ne le verrait.

Tout était désert ; à cette heure, les domestiques des invités se trouvaient encore à l'office avec le personnel du château.

Seul, le petit Casimir s'était soustrait aux séductions prolongées du copieux déjeuner. René l'aperçut de loin à l'extrémité des dépendances où, appuyé contre une barrière, l'enfant s'absorbait dans la contemplation du jeu de croquet, dont le terrain se développait en bordure des communs.

Vivement, René pénétra dans l'écurie.

D'un même mouvement lent et doux, les chevaux, alignés devant les râteliers tournèrent vers lui leurs têtes intelligentes aux grands yeux lumineux.

Mais il ne se souciait point de ces témoins, auxquels, par bonheur, la parole était refusée...

Au premier regard, il avisa Mirliton, lilliputien dans le large box où il paraissait s'ennuyer fort.

René s'avança et flatta de la main le poney qui tirait sur la longe, se démenant impatiemment près de la mangeoire vide.

— Là, là ! Tout beau, tout beau ! mon petit ami ! fit René avec un tortueux sourire.

Un nouveau coup d'œil pour s'assurer qu'il était bien seul, et le jeune homme soulevait précipitamment le couvercle du coffre à avoine plané non loin de là.

La mesure qui avait servi à rationner les chevaux était à côté ; il s'en saisit, la remplit jusqu'au bord et la vida dans l'auge du petit animal qui secoua sa crinière avec un hennissement de plaisir.

Puis, tandis que Mirliton commençait de broyer l'avoine sous la meule de ses dents solides, René remit tout dans l'ordre où il l'avait trouvé, et, sans autre signe de trouble que l'irrégularité balancée de sa démarche, s'en alla rejoindre les joueurs de croquet.

Quand elle quitta le château de Lavardens, — que les gens du pays surnommaient malicieusement *La Pigeonnière*, à cause de la profusion de tours qui donnait à cette prétentieuse bâtisse à peine vieille d'un demi-siècle

un faux air de bastille féodale, — Huguette constata tout de suite que Mirliton n'était pas dans son état normal.

D'ordinaire très doux et docile à la voix, le poney semblait extrêmement nerveux.

Il mâchait son mors avec irritation et dressait les oreilles en un frémissement de mauvais augure sans paraître entendre sa maîtresse qui, du ton et de la main, essayait de modérer l'allure un peu trop fouguese qu'il avait prise au début.

Près de cinq kilomètres furent dévorés en moins d'un quart d'heure.

Sur le siège d'arrière, Casimir était tout pâle. Huguette serrait les dents et plissait le front, concentrée dans la volonté froide d'éviter les cahots, le moindre heurt devenant un danger avec cette vitesse qu'elle ne parvenait pas à diminuer.

Cependant, comme elle sentait encore l'animal en main, elle ne s'effrayait pas outre mesure et comptait bien arriver sans encombre.

Mais, soudain, Mirliton fit un écart brusque. Il avait pris peur des ombres dansantes que les feuillages de hauts peupliers dessinaient sur la route jusque-là toute droite entre des vignes et des prairies, et, insensible à la pression des rênes, filait d'un train vertigineux qui fit pousser à Casimir des cris d'épouvante.

— Tais-toi, malheureux ! ordonna Huguette d'une voix sourde. Veux-tu donc l'effrayer davantage ?...

À son tour, elle était très pâle.

Une terreur la prenait à se rendre compte qu'elle ne maintenait plus le poney emporté, et elle se bornait à tenter de le diriger aux tournants afin d'empêcher la culbute dans le fossé.

Au bout d'un instant, elle commença pourtant de se rassurer.

En raison même de cette galopade effrénée, la plus grande distance était franchie.

La route que brûlait l'équipage emballé passait en ce moment au bas du parc de M. Gontaud ; il n'y avait plus que quelques centaines de mètres jusqu'à l'avenue du château d'Aureilhan.

Que l'on pût l'atteindre sans accident et tout était sauvé !...

À la minute même où Huguette se réconfortait de cette espérance, Mirliton fit un nouvel écart plus violent que le premier et avant que la jeune fille eût pu deviner le mouvement, se jeta d'un bond fou dans un chemin caillouteux qui dévalait en pente raide vers un bas-fond.

Des lèvres décolorées de Casimir jaillit une clameur de désespoir :

— *Diou !* la carrière ! Nous sommes perdus !...

Un tremblement affreux secoua Huguette. La carrière, c'était vrai ! Une carrière abandonnée dans laquelle la charrette allait s'abîmer avec son contenu, si un miracle ne l'arrêtait au bord, car le chemin y tombait à pic...

Déjà, elle apercevait les pierres crayeuses, les pierres blanches qui, tout à l'heure, seraient rouge de son sang et de celui de Casimir.

Elle sentit, pour ainsi dire, toute sa chair se hérissier d'épouvante.

Et tandis que derrière elle, Casimir lançait aux échos de déchirants appels, elle s'abandonna contre le dossier de la voiture, les yeux fermés dans une suprême horreur, dans l'anéantissement de l'inexorable sacrifice...

Elle les rouvrit, d'une impulsion plus forte que sa volonté, en un soubresaut qu'elle prit pour le vertige de la chute.

Une bouffée d'air s'engouffra, délicieuse, au fond de sa poitrine contractée.

D'un admirable effort de vigueur, un homme dressé à la tête du poney enlevait l'animal, le suspendait en quelque sorte au-dessus de l'abîme, pendant qu'un autre, cramponné à la légère voiture la tirait en arrière.

Les paupières d'Huguette s'humectèrent d'une rosée heureuse.

C'étaient Jean Quéroy et M. Gontaud qui la sauvaient ainsi de la mort la plus atroce.

Comme cela leur arrivait souvent, tous deux se promenaient en causant dans une châtaigneraie touffue qui limitait de ce côté le parc du riche usinier et longeait le chemin.

Aux cris désespérés de Casimir, ils étaient accourus, — juste à temps, grâce au Ciel ! — et l'effroyable danger passé, ils restaient plus pâles, plus haletants qu'Huguette elle-même.

— Ah ! mes amis ! mes amis ! ! balbutia-t-elle dans un inexprimable soupir de gratitude et de délivrance.

Puis, elle échangea avec Jean un ineffable sourire.

Cher, cher Jean ! Toujours, elle le verrait tel qu'en la prodigieuse minute où les acteurs de cette scène tragique avaient vibré de plus d'émoi que cent existences humaines n'en contiennent d'ordinaire, avec sa fière silhouette superbement découpée sur le vide, et la grandeur du geste auquel elle devait d'être là, de respirer, de l'aimer, — oh ! de l'aimer dans un si divin transport intime qu'elle en bénissait presque l'aventure fatale qui lui révélait son propre cœur.

Mais M. Gontaud lui tendit les bras.

— Venez, mon enfant, descendez... murmurait-il d'une voix qu'un trouble intense hachait encore.

Avec la volupté enfantine de se sentir enveloppée et choyée après l'épouvantable secousse, Huguette se laissa aller dans ses bras paternels qui l'entraînaient doucement

— Jean va ramener Mirliton au château, reprit le maître de forges. Comment vous trouvez-vous, ma mignonne ? Pourriez-vous marcher, ou bien souhaitez-vous attendre ici qu'on vous renvoie une voiture ?

— Oh ! je marcherai ! fit Huguette, vaillante. Avec votre aide, bien entendu, ajouta-t-elle d'un air de faiblesse adorable qui remerciait l'excellent homme de sa tendre sollicitude.

— C'est parfait ! prononça-t-il ravi. Ne craignez pas de vous appuyer sur votre vieil ami.

Jean Quéroy prit les devants avec Mirliton et Casimir.

Le premier, calme à présent, filait d'une allure souple et docile sous la main énergique qui le conduisait.

Le second, avec l'étonnante facilité de l'enfance à s'adapter aux circonstances les plus diverses, se remettait déjà, et constata seulement :

— C'est égal ! Nous l'avons échappé belle !

Derrière, M. Gontaud et Huguette s'en venaient lentement.

Lui rayonnait, heureux au delà de toute expression de sentir à son bras, fragile et frémissante encore, celle qu'il appelait sa chère petite sauvée.

Elle, mal affermie sur ses jambes vacillantes, souriait aussi, délicieuse de grâce un peu meurtrie et trouvant une étrange douceur à vivre...

VIII

M^{me} d'Aureilhan achevait sa toilette de l'air soucieux que ne quittait guère plus sa physionomie lorsqu'elle était seule et n'avait, par conséquent, aucune raison de s'observer.

Aussitôt prête, elle passa comme chaque matin dans le petit salon attendant à sa chambre, où elle expédiait son premier déjeuner tout en vérifiant des comptes et en prenant connaissances de sa correspondance.

Sur le plateau, à côté de l'écuelle de vieille argenterie massive qui témoignait de l'ancienne splendeur des d'Aureilhan, le courrier quotidien s'étalait, plus volumineux, eût-on dit, ce jour-là.

D'un doigt soupçonneux, M^{me} d'Aureilhan remua les enveloppes ornées de la calligraphie trop connue des fournisseurs, et elle haussait les épaules avec une fatigue impatiente sans même daigner les décacheter, lorsque son regard s'arrêta sur une lettre non timbrée, évidemment apportée par exprès, dont la suscription apparaissait élégante et hardie.

Vivement, elle s'en empara :

— Mais c'est l'écriture de M. Gontaud !

Elle retourna le pli, sourit au cachet de cire grenat qui, spirituellement, figurait une enclume, et l'ayant brisé avec hâte, quoique non sans égards, déplia rapidement la missive de laquelle il lui tardait de connaître le contenu.

Dès les premières lignes, son visage déjà détendu perdit l'expression de morgue et de sévérité qui lui était habituelle pour refléter une stupéfaction intense.

Stéphanie n'était pas une personne facile à démonter.

Cependant, elle se laissa choir sur un fauteuil, la lettre à la main, répétant avec ahurissement, comme si elle n'eût pas pu croire à la réalité de ce qui arrivait :

— Ah ! par exemple ! ah ! par exemple ! Puis, en une gradation insensible, la stupeur céda sous un flot tumultueux de joie, un bouillonnement de tout l'être qui irradiia ses prunelles dures de subite douceur et fit monter à ses traits rigides un émoi de jeunesse.

Portant une main à son front où le sang se précipitait et qui battait follement, impuissant, semblait-il, à contenir tant de bonheur, M^{me} d'Aureilhan se reprit à sa lecture avec avidité, avec un besoin maladif de se convaincre qu'elle ne rêvait pas et se dilatait, au contraire, dans une éblouissante certitude.

« Chère madame et amie, écrivait M. Gontaud, j'aurais dû aller vous voir au lieu de vous adresser ces pauvres lignes que je trouve bien incolores, bien insignifiantes à côté de ce dont j'ai le cœur tout plein... Mais la folle chanson de ce vieux cœur, je l'aurais exprimée plus mal encore, et le courage m'a manqué...

« C'est que je ne me dissimule point la témérité extrême de la requête que j'ose vous adresser. C'est même parce que le sentiment de cette témérité m'accable que je recule devant l'obligation de plaider ma propre cause auprès de mon cher camarade d'Aureilhan, et que je prends, madame, la liberté grande de la confier à votre indulgence, à votre sympathie.

« En un mot, j'aime Huguette.

« Vous l'aviez peut-être deviné déjà, et je n'en faisais pas mystère, depuis longtemps, depuis la première minute de son retour, sans doute, je m'étais pris au charme si rare de votre exquise belle-fille, à sa pimpante grâce de modernisme, à ce parfum de droiture et de vaillance qui se dégage de sa merveilleuse jeunesse.

« Je luttais contre ce sentiment, ridicule à mon âge. Mais l'affreux accident qui n'a été évité l'autre jour que par un miracle que je ne parviens pas encore à m'expliquer, m'a révélé combien cette enfant. m'est chère...

« J'ai compris alors, dans l'éclair de cette minute atroce et divine, que je donnerais sans hésiter ma vie pour la sienne et toute ma fortune pour un sourire d'elle, pour un de ces regards dont la femme aimante récompense celui qui lui fait la vie belle et comblée.

« Je n'ai pas d'autre ambition.

« Aussi je ne lutte plus.

« Je suis conquis et me livre pieds et poings liés à un vainqueur trop charmant qui, j'en ai peur, dédaignera sa victoire.

« Dites à Huguette, madame, que si je ne suis pas le beau jeune homme qui hante les rêves de jeunes filles, je serai, en revanche, l'ami loyal qui ne trompe pas, le dévouement, toujours prêt, l'adoration aveugle qui se contente de servir...

« Elle sera ma fille bien plus encore que ma femme, la petite reine vers qui convergeront toutes mes pensées, tous mes désirs de répandre de la joie autour de moi avec ma richesse inutile, tout ce que j'ai de bon dans l'âme, enfin !

« Dites-lui...

« Ou plutôt, non, ne lui dites rien, sinon que je suis un vieux fou et que je souffrirai comme une vieille bête si elle ne veut pas de moi. C'est hélas ! ce qui m'attend... Je le redoute avec une appréhension palpitante qu'aucune expression ne rendra...

« En ce cas, qu'Huguette me pardonne.

« Qu'elle ait la générosité de ne pas sourire de ma folie et veuille bien croire que je demeurerai, en dépit de tout, son plus fidèle ami.

« Je lui offre cette humble assurance, en vous priant, chère madame, d'accepter mes excuses pour tant d'audace avec mes très respectueux hommages.

« GONTAUD. »

M^{me} d'Aureilhan se leva, les yeux brillants, tout son masque hautain assoupli et rayonnant.

— Nous sommes sauvés ! s'affirma-t-elle dans un brusque élan d'exultation intime.

Et sans accorder un regard au reste du courrier, non plus qu'au chocolat oublié dans l'écuelle d'argent, elle sortit de la pièce d'une allure désordonnée, en complet désaccord avec l'ordinaire solennité de sa

personne, descendit l'étage quatre à quatre, et se précipite au rez-de-chaussée dans la bibliothèque où se tenait son mari.

M. d'Aureilhan travaillait, assis à son bureau. Il leva la tête, surpris de cette irruption brutale dans la retraite qu'il se réservait et que l'impérieuse Stéphanie elle-même ne violait pas volontiers.

— Mon cher Hugues, annonça-t-elle triomphalement, tous nos ennuis sont finis !

Il la regarda avec étonnement.

La nouvelle était tellement surprenante qu'il se fût presque demandé si quelque désordre n'advenait point en ce cerveau bien réglé.

M^{me} d'Aureilhan s'était installée près de la table sur laquelle, d'un geste accoutumé, elle posa la main qu'elle avait grande mais belle.

Elle la considéra une seconde avec satisfaction, et reprit, du même ton d'autorité sereine :

— Mon ami, je ne vous ferai pas languir. Un événement bien imprévu se produit et vous jugerez certainement avec moi que rien de plus heureux ne pouvait nous arriver. M. Gontaud demande la main de « notre » fille !

Pendant ce court préambule, M. d'Aureilhan avait ouvert des yeux inquiet. À la proposition finale, il eut haut-le-corps, interrompant d'une protestation spontanée :

— Il est fou !

Ce fut le tour de M^{me} d'Aureilhan de sursauter.

Une exclamation lui échappa, qui révélait son état d'âme :

— Fou, M. Gontaud ! Avec sa fortune, est-ce qu'il ne peut pas prétendre à tout ?

Le père d'Huguette promenait parmi ses papiers des doigts agités.

— La fortune ne tient pas lieu de jeunesse, fit-il avec une nuance de sévérité, et il y a des choses qui ne s'achètent point.

Stéphanie eut un haussement d'épaules irrité.

— Des phrases ! Qui vous parle d'acheter quoi que ce soit ?... Lisez cette lettre ; n'est-elle pas touchante ?

M. d'Aureilhan parcourut l'épître du regard et la rendit à sa femme d'un mouvement navré.

— Pauvre Gontaud ! Quel chagrin se prépare là ce brave ami !

Mais elle s'indignait :

— Allons donc ! Huguette ne sera pas assez sotte pour repousser une occasion pareille ! C'est nous qui serions fous à lier si nous ne savions lui inspirer, lui imposer au besoin la seule décision raisonnable ! Songez donc qu'en épousant M. Gontaud, qui lui assurera évidemment par contrat toute sa fortune, votre fille devient plus de dix fois millionnaire ! C'est, pour elle, un avenir absolument inespéré et pour nous, vous le savez, Hugues, acheva-t-elle plus bas, c'est le salut !...

M. d'Aureilhan écoutait, la mine soucieuse.

Quand Stéphanie se tut, la voix cassée par l'appréhension des menaces connues d'eux seuls qu'elle venait d'évoquer, il remarqua, d'un accent plein de doute :

Je sais tout cela. Il est certain que Gontaud offre à Huguette une position qu'elle ne retrouvera jamais, et, chose plus essentielle à mes yeux, ses qualités de cœur et son noble caractère me garantissent que le bonheur de ma fille serait entre bonnes mains. Seulement, ce serait le sacrifice de cette jeunesse... Il est bien trop âgé pour elle...

M^{me} d'Aureilhan se récria :

— Trop âgé ! Il est vigoureux comme un jeune homme ! D'ailleurs, il n'a que deux ou trois ans de plus que vous, mon cher, qui êtes loin de paraître vieux !

Il s'efforça de sourire :

— Merci, Stéphanie, vous êtes généreuse pour moi ! C'est que, précisément, je n'estime pas séant que le mari de ma fille soit le contemporain du père de celle-ci.

M^{me} d'Aureilhan s'emporta tout à fait :

— Vous ne faites depuis un quart d'heure que me débiter des sornettes ! Est-il possible de s'arrêter à des considérations à ce point secondaires quand

on est dans l'impossibilité radicale de donner à sa fille le premier centime de l'héritage qu'on lui doit, et quand, par surcroît, il s'agit de conquérir une situation princière. Ah ! je vous conseille de parler de sacrifice ! Mais c'est en refusant, si elle avait cette ineptie, qu'Huguette sacrifierait sa jeunesse, puisque c'est la ruine qui l'attend après nous..., et même de notre vivant, car, sans cette occasion unique, — vous entendez, unique ! — et dont toute jeune fille serait enthousiasmée, je ne sais vraiment pas comment nous sortirons de l'impasse où nous sommes acculés... Pour elle et pour nous, *il faut* qu'Huguette épouse M. Gontaud, et je vous promets qu'elle l'épousera.

Elle se leva, les yeux injectés, le teint couleur de brique, ajoutant, déterminée :

— Votre fille décidera du reste, en connaissance de cause. Je vais la faire juge de la situation !

Elle allait sonner ; M. d'Aureilhan l'arrêta d'un geste vif :

— Stéphanie !

Elle se retourna, avec une maussaderie altière :

— Eh bien ! quoi ?

Tandis que sa femme, tout à l'heure, lançait ce flot de paroles, Hugues d'Aureilhan avait pâli et ses traits fins s'étaient tirés dans une inconcevable expression de souffrance. D'un organe que le martyre intime brisait, il articula cependant avec volonté :

— Encore un mot, Stéphanie ! Vous venez de me rappeler des choses dures, mais justes... Oui, j'ai été faible, je n'ai pas su réagir contre l'acharnement des circonstances, pour conserver à mon enfant l'intégrité de ma modeste fortune... Pis encore, ma fille pourra m'accuser d'avoir été mauvais père, puisque je me trouve hors d'état de lui remettre la dot de sa mère... Mais justement parce que j'ai été coupable, je ne consens pas à l'être davantage, à obliger cette innocente au rachat de nos imprévoyances... C'est pourquoi, je vous défends, Stéphanie, d'exercer la moindre pression sur Huguette...

M^{me} d'Aureilhan eut un mouvement violent, un subit redressement du buste qui disait sa révolte.

C'était la première fois que son mari osait lui défendre quelque chose, et elle se préparait à le relever vertement.

Il l'en empêcha, en continuant avec plus de force :

— Je le répète, Stéphanie, je vous le défends ! Nous allons mander Huguette et l'informer de la demande de M. Gontaud. Là se bornera notre rôle. J'entends que ma fille jouisse de l'entière liberté de sa décision et je m'oppose formellement à ce que cette décision soit influencée, — par contrainte, ou par persuasion.

M^{me} d'Aureilhan avait peine à contenir une rage folle. La figure contractée, la bouche pincée, elle contesta néanmoins, d'un ton d'aigre modération :

— Vos remords sont intempestifs. Nous avons agi comme il le fallait pour tenir notre rang, et quant à votre rôle en la conjecture, vous l'interprétez de façon singulière. Le droit et le devoir des parents ont toujours été de guider les enfants dans le choix, d'une importance capitale, d'où dépendent le bonheur et la prospérité de l'avenir !

— Tel n'est pas notre cas, répliqua nettement M. d'Aureilhan. D'abord, je ne vous engage pas à essayer d'imposer quoi que ce soit à Huguette, ainsi que vous en manifestiez l'intention il n'y a qu'un instant. Ce serait le plus sûr moyen d'échouer... Ensuite, si son consentement était obtenu, arraché par la révélation de nos embarras...

— Dites de l'extrémité où nous nous trouvons ! s'écria Stéphanie, la tête perdue de chagrin et de colère.

— Soit. Si donc vous arrachiez ce consentement par une telle révélation, j'en resterais désespéré toute ma vie... Je ne supporte pas la pensée que ma fille puisse s'immoler pour moi. Ou elle acceptera Gontaud de son plein gré, ou nous subirons la ruine avec toutes ses conséquences.

— Il faudra vendre le château ! clama Stéphanie absolument affolée.

— On le vendra, et ce serait peut-être d'ores et déjà, le parti le plus sage... Il me faut peu pour vivre, et Huguette n'est pas de celles qui prisent l'argent plus haut que tout... Aussi, je doute qu'elle se laisse acheter, même pour des millions... Que je puisse la voir un jour, souriante au bras de celui

qu'elle aura choisi, même dans la pauvreté, ce sera encore du bonheur... J'ai tout dit... Faites venir ma fille...

Il retomba contre le dossier de son fauteuil, épuisé par l'extraordinaire effort d'énergie qu'il lui avait fallu accomplir pour tenir à son arrogante épouse ce ferme langage, dont elle était bien incapable de comprendre l'élévation.

Livide de fureur concentrée, elle sonna si rudement que l'antique cordon en tapisserie lui resta dans la main.

Germain parut.

— Mademoiselle est-elle chez elle ? s'informa M^{me} d'Aureilhan de l'intonation cassante qu'elle employait d'ordinaire avec les inférieurs et que son atrabilaire disposition actuelle exagérait encore.

— Oui, madame, répondit le vieux serviteur. Mais mademoiselle se dispose à partir pour le chalet, où elle va faire travailler M^{lle} Romaine.

M^{lle} Romaine attendra ! posa la châtelaine d'un ton bref. Priez mademoiselle de descendre tout de suite !

Une minute plus tard, Huguette faisait son entrée dans la bibliothèque, passablement surprise de cette convocation pressante.

Aussitôt, une anxiété obscure assombrît le regard interrogateur qu'elle fixait sur son père et sa belle-mère, dont les visages demeuraient troublés de la discussion récente.

À la vue de sa fille, M. d'Aureilhan baissa le front, — ce front aimé où s'inscrivaient de si cuisantes traces de soucis, — et se rencoigna dans son fauteuil, visiblement excédé de la nouvelle scène qui se préparait.

Stéphanie, au contraire, leva la tête.

Mais, comme elle ne pouvait méconnaître la prudence du conseil de son mari, elle avait la force de se dominer pour ne point paraître imposer à son indépendante belle-fille la solution qu'elle appelait de toutes les puissances de sa volonté.

Cependant, ce fut avec solennité qu'elle annonça :

— Ma chère Huguette, nous avons, votre père et moi, une importante communication à vous adresser.

La jeune fille fronça un peu ses fins sourcils. Ce préambule pompeux l'incitait de façon confuse à redouter qu'on l'eût mandée pour lui transmettre la demande de René Lavardens, — demande que son attitude hostile empêchait depuis longtemps de se formuler, et elle se tenait sur la défensive.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle simplement.

Et elle s'assit, paisible, indifférente en apparence.

M^{me} d'Aureilhan continuait, d'un timbre velouté :

— Ce n'est rien que de très heureux, ma chère Huguette, une immense fortune qui vous tombe du ciel. Notre digne ami, M. Gontaud, nous fait le grand honneur de solliciter votre main... Jamais je n'aurais osé espérer pour vous un aussi brillant avenir.

Huguette resta bouche bée, littéralement confondue. Au bout d'une seconde, comme quelqu'un qui n'en croit pas ses oreilles, elle répéta :

— M. Gontaud ?...

Puis, sa gaieté l'emportant, son irrépressible sens comique surnageant au-dessus de la première stupeur, elle pouffa, dans un rire perlé qui ne finissait plus :

— Si je m'attendais à celle-là, par exemple ! Ah ! elle est bien bonne !

Elle se roulait, divertie follement par l'idée saugrenue de son vieil ami.

Ainsi, elle était si réjouissante à voir et s'affirmait tellement inaccessible à toute tentation cupide, que M. d'Aureilhan ne put réprimer un sourire.

Stéphanie pinçait les lèvres :

— Votre hilarité est déplacée, Huguette. Il n'y a pas de quoi se moquer. Outre qu'un sentiment sincère est toujours respectable, la proposition de M. Gontaud n'est pas de celle que l'on puisse rejeter à la légère. Comprenez-le, elle mérite toute votre attention.

Huguette reprenait son sérieux. À la réflexion, une gêne étrange lui venait un mélange de honte et de tristesse de ce que l'excellent homme eût pu se méprendre aux formes extérieures de son affection pour lui. Avec une générosité délicate, elle craignait maintenant que la faute n'en fût à elle, à la grâce trop caressante des manifestations qu'elle lui avait innocemment

prodiguées, et elle souffrait de la déception cruelle dont elle allait être la cause.

Ce fut d'un accent de fermeté grave qu'elle répondit :

— Vous avez raison, ma mère. Aussi bien, je ne me moque point. Seule, l'idée d'un mariage à ce point disproportionné m'a paru bizarre, de prime abord... J'aime beaucoup M. Gontaud, qui est le plus noble cœur que je connaisse... Je l'estime infiniment...

— Alors ? fit M^{me} d'Aureilhan rayonnante.

— Alors, je vous prie de vouloir bien le lui dire, acheva tranquillement Huguette, en l'assurant de tous mes regrets... Je suis désolée qu'il se soit fourvoyé de la sorte...

Stéphanie bondissait :

— Vous refusez ! Voyons, Huguette, ce n'est pas possible !

La jeune fille la regarda bien en face :

— Ce qui n'est pas possible, c'est que vous ayez cru une minute que je consentirais...

Les mains de M^{me} d'Aureilhan se crispèrent d'inconsciente angoisse.

— Si, je l'ai cru, Huguette ! dit-elle d'un ton presque suppliant, j'y ai compté ardemment ! Pensez à la position magnifique qui vous est offerte... Vous serez riche à millions ! C'est un sort que jamais vous ne retrouverez... Et c'est le relèvement de notre maison !

Huguette se leva un peu pâle :

— Si je me laissais déterminer par de semblables considérations, ce serait un odieux marché ! Vous oubliez donc que M. Gontaud est plus âgé que mon père ?

— Eh ! qu'importe ! s'exclama Stéphanie dans un élan sincère. En pareil cas, tout le monde passerait par-dessus la question d'âge... De telles objections s'effacent d'elles-mêmes devant l'importance capitale de la fin... Je vous en conjure, Huguette, réfléchissez !...

M^{lle} d'Aureilhan marchait vers la porte.

— C'est tout réfléchi ! répondit-elle en sortant.

— En voilà assez, Stéphanie ! prononça à son tour M. d'Aureilhan, qui n'avait pas encore dit un mot. Je vous avais prévenue... Que l'incident soit clos !

* *

*

Malgré la défense expresse de M. d'Aureilhan, Stéphanie eut, le soir même, une explication mouvementée avec sa belle-fille.

De prime abord, on pouvait s'étonner d'un tel revirement chez la châtelaine, qui, hier encore, n'avait qu'un désir : marier son neveu avec la fille de son mari.

Cependant, M^{me} d'Aureilhan restait absolument dans la logique de sa nature.

Cette femme orgueilleuse ne vivait que pour ce but : la grandeur de sa maison.

Le mariage d'Huguette étant étroitement lié à ce terme de tous ses vœux, elle avait élu René de Lavardens comme le seul prétendant susceptible de se passer de dot sonnante et trébuchante, et de se montrer plus tard accommodant sur des comptes quelque peu embrouillés qui, de la sorte, ne sortiraient point de la famille.

Survenait M. Gontaud, dont la situation opulente laissait loin derrière elle celle infiniment plus modeste des Lavardens, et qui, par les libéralités dont il ne manquerait pas de combler sa jeune épouse, redonnerait à la lignée un éclat depuis longtemps évanoui. M^{me} d'Aureilhan n'hésitait pas.

Elle jetait résolument son neveu par-dessus bord et se ralliait avec armes et bagages à la cause de l'usinier détenteur du prestige éblouissant des millions.

En dépit de la résistance significative d'Huguette, elle se flattait de triompher par des arguments décisifs de ce qu'elle prenait pour une obstination de jeune fille, aux yeux de laquelle le mariage représente un vague idéal romanesque.

C'est pourquoi, lorsque Huguette se fut retirée, après le dîner qui ne fut pas sans contrainte, elle alla la retrouver dans son appartement particulier.

À la vue de sa belle-mère, M^{lle} d'Aureilhan laissa percer une contrariété.

— Si c'est l'affaire de ce matin qui me vaut l'honneur de votre visite, madame, je vous prie de m'épargner, dit-elle froidement. Je n'entamerai aucune discussion à ce sujet, car ma décision est irrévocable.

— Ma chère enfant, répondit Stéphanie d'un accent péremptoire, veuillez m'écouter. Après, vous ne ferez que ce qu'il vous plaira... Mais je considère comme un devoir absolu de vous éclairer sur la situation, et sur la portée d'un refus dont vous ne pouvez actuellement peser les graves conséquences...

Sans attendre le consentement d'Huguette, elle s'installa dans un fauteuil de l'air déterminé d'une femme qui a résolu de ne plus s'emporter et, tenant les objections pour quantités négligeables, d'aller jusqu'au bout du thème qu'elle s'est proposé de traiter.

Devant cette attitude, Huguette dut se résigner. Aussi bien, sa curiosité s'éveillait. Enfin, elle saurait ! Grâce à cette circonstance, elle serait fixée quant aux causes réelles de la sourde inquiétude qui, depuis des jours, dormait en un repli de son âme.

— Ma chère Huguette, recommençait M^{me} d'Aureilhan avec une autorité calme, je conçois que vous ayez été surprise, ce matin, de mon insistance, relativement au projet de mariage qui vous paraît choquant, — bien à tort, du reste, car ces choses-là arrivent constamment... Passons... Je vous le déclare tout de suite. Si j'ai pris ce mariage tant à cœur, c'est que, pour vous, comme pour nous tous, il est, non pas nécessaire, mais indispensable, — vous entendez bien : in-dis-pen-sa-ble, — qu'il se fasse !

Un éclair jaillit des prunelles d'Huguette, soudain, pleines d'une ombre de nuit.

— Indispensable, répéta-t-elle en un cri de révolte. Qu'y a-t-il d'assez impérieux pour exiger d'une créature humaine l'abdication de sa liberté la plus sacrée ?

M^{me} d'Aureilhan sourit avec une ironie qu'elle ne se donne pas la peine de dissimuler.

— Mon enfant, fit-elle d'un ton de raillerie hautaine, vous êtes une fille charmante, mais, de même que votre père, à qui vous ressemblez tant, vous prenez les phrases pour des raisons. Je pourrais vous faire remarquer que votre abdication, — en admettant qu'on vous demande d'abdiquer quoi que ce soit, — aurait de superbes compensations et que beaucoup vous envieraient l'avantage d'un tel sacrifice. Comme nous risquerions une fois de plus de ne pas nous entendre, j'aime mieux aller droit au fait. Il faut que vous acceptiez le parti qui se présente, — parti magnifique et inespéré, je le répète, — parce que nous sommes ruinés et ne nous maintenons que par miracle, parce que, — je vous en dois l'aveu, bien qu'il me coûte, — votre père se trouve dans l'impossibilité radicale de vous constituer la dot que vous tenez de votre défunte mère...

La tendre physionomie d'Huguette s'était altérée. Elle allait parler ; sa belle-mère l'en empêcha.

— Je sais ce que vous avez à objecter, répondit-elle à un mouvement de la jeune fille. Votre fortune personnelle est garantie par l'hypothèque du château et de ses dépendances. D'accord. Mais cela ne change rien à la question. De deux choses l'une : ou il faudra que vous vendiez cette partie du domaine pour rentrer dans vos fonds, et, par conséquent, que vous nous chassiez, votre père et moi, ou vous garderez le château, tandis que les terres seront abandonnées aux créanciers... Alors, comment vivrons-nous ?

— En sommes-nous là ? questionna Huguette d'une voix douloureuse.

Une leur de triomphe illumina les prunelles volontaires de M^{me} d'Aureilhan. Elle savait bien qu'elle la materait, cette belle indépendante si fière tout à l'heure encore !

Avec l'implacabilité d'un comptable qui expose des chiffres, elle appuya :

— Nous en sommes là. Depuis des années, la valeur des propriétés a baissé ; les conditions de la vie se faisaient plus onéreuses à mesure que les revenus diminuaient. Personne, n'est coupable de cet état de choses ; forcément, nous nous sommes endettés comme presque tous les châtelains du pays : il fallait bien tenir son rang... Même, je ne veux rien vous cacher ;

la situation, pour nous, est arrivée à son degré extrême, nous ne pouvons plus obtenir ni crédit ni délai... Vous vous souvenez que votre père, l'autre jour, est parti pour Auch à l'improviste ? C'était afin d'essayer de retarder les poursuites d'un avoué chargé « d'occuper » contre nous. Il n'y a pas réussi.

La phrase finale tomba, pesante, dans un silence profond.

La tête penchée sur sa poitrine, Huguette s'enfonçait en une songerie triste.

Mais, au bout d'une seconde, la vaillante qu'elle était releva le front.

— Jamais je ne réclamerai ce qui me revient à mon père, dit-elle d'une intonation où le tendresse héroïque se nuançait de sérénité courageuse. Ce qui est à moi est à lui. Grâce à ma modeste fortune, ses derniers jours seront à abri du besoin... Quant à moi, eh bien ! je travaillerai !

À cette solution imprévu, M^{me} d'Aureilhan se retint pour ne pas invectiver sa belle-fille.

— Laissez-moi donc tranquille ! jeta-t-elle avec son méprisant haussement d'épaules. Travailler, pour une fille de votre naissance, c'est se déclasser. Ne prétendez pas que vous préférez cette déchéance à la destinée éblouissante qui s'ouvre devant vous : vous me feriez douter de votre raison. Puisque vous aimez tant votre père, la seule manière de lui prouver cette affection, c'est de lui assurer une existence large et paisible dans la demeure de ses aïeux... C'est la détermination à laquelle vous vous arrêtez, je n'en doute pas. Consultez votre cœur, ma chère Huguette, il vous certifiera que vous n'en pouvez pas prendre d'autre...

Elle s'était levée, sur cette péroration habilement radoucie, et, comme la jeune fille ouvrait la bouche pour discuter ou protester, elle lui imposa silence d'un geste aimable autant qu'impérieux :

— Je ne veux rien entendre pour le moment, précisa-t-elle avec un sourire cordial. Prenez tout votre temps pour réfléchir, la nuit porte conseil... et le jour aussi quelque fois... Je vais donc me garder de donner une réponse définitive à M. Gontaud... Bonsoir, ma chère Huguette... Je suis certaine que vous me pardonnerez de vous avoir parlé comme je l'ai fait, parce vous reconnaîtrez que c'est pour votre bien...

Elle sortie, et Huguette restait seule dans son petit salon, passant machinalement la main sur son front où roulait une houle de souffrance...

Quand elle descendit, le lendemain matin, après une longues insomnie, elle n'avait rien de vainqueur, la pauvre M^{lle} Nouveau-Jeu.

Son teint pâli et ses yeux battus disaient le combat intime soutenu toute la nuit.

C'est que l'épreuve qui lui était imposée rentrait dans la catégorie des conventions auxquelles sa nature se révélait particulièrement rebelle.

Toujours indépendante et droite, elle eut cent fois préféré la pauvreté avoué qui permet, exige même le noble affranchissement du travail.

Avec une vaillance joyeuse, comme jadis pour l'aïeul tant pleuré, elle se fût dépensée sans compter, elle se fût donnée toute à quelque laborieuse tâche, afin de venir en aide aux siens et de ne devoir le pain de la famille qu'à la grandeur d'un effort personnel.

Au lieu qu'elle se heurtait à la borne des idées héréditaires, au préjugé granitique érigeant en principe l'obligation de « tenir son rang ».

Surtout, elle se brisait le cœur contre cet obstacle matériel, cette impossibilité de vivre et de remédier à la situation si profondément obérée, qui la contraindrait, — dans le cas où elle persisterait à refuser le mariage sauveur, — à priver son père de la consolation dernière de finir ses jours sous le toit de ses ancêtres...

Car Stéphanie l'avait dit, il faudrait vendre le château, — et le produit de la vente fournirait à peine de quoi subsister en quelque humble, bien humble retraite...

À envisager un tel sort pour son père bien-aimé. Huguette se sentait toute contractée de doute et d'angoisse.

Elle ne savait plus ce qui était bien, ce qui était juste en même temps que raisonnable.

Elle traversait une de ces heures torturantes où la conscience se dérobe, où le devoir s'obscurcit.

Elle souffrait comme elle n'avait pas encore souffert, et, pour ne pas succomber sous l'écrasant fardeau moral, elle s'interdisait de penser...

Elle avait quitté sa chambre de bonne heure afin de se rendre au bout du parc, dans un petit kiosque dominant la route.

De là, elle voyait souvent passer Jean Quéroy qui, chaque matin, sortait de sa maison, située de l'autre côté du château, et se dirigeait vers l'usine dont diverses dépendances s'enclavaient dans le domaine d'Aureilhan.

Ils échangeaient un salut, un sourire, parfois quelques paroles correctes et insignifiantes, et cette brève entrevue leur laissait dans l'âme de la douceur pour tout le jour.

Comme Huguette en avait besoin, aujourd'hui, de ce tacite réconfort !

Rien que de voir l'aimé lui ferait du bien... Puis le cœur s'ouvre parfois sous la poussée de la douleur... Qui pouvait savoir quels mots seraient prononcés au cours du proche entretien ?

Huguette parlerait peut-être, si son ami devinait qu'elle avait de la peine, et celui-ci, de sa main virile, lui montrerait la voie.

Elle atteignit le bas de l'escalier, soulevée par cet espoir qui allégeait son angoisse et cachait l'attente de la parole divine devant décider de sa vie...

Elle longea le vestibule pour accéder à la porte du perron, lorsqu'un bruit de voix irritées lui fit prêter l'oreille.

On discutait violemment du côté de l'office ; par un couloir de service, lui arrivaient en sonorités indistinctes de timbre grêle et effaré de Jeanneton, la vieille cuisinière, et les éclats menaçants d'un rude organe étranger.

Huguette enfila le corridor, et avant même d'avoir réfléchi, se trouva dans la cuisine en face d'un homme, vêtu comme les paysans du pays, que la pauvre Jeanneton paraissait supplier.

— Qu'est-ce que c'est ? s'informa la jeune fille avec une involontaire hauteur.

Saisie, Jeanneton demeura bouche bée, tandis que l'homme retirant son béret à la vue de M^{lle} d'Aureilhan, et le tournait entre ses doigts d'un air de subit embarras.

À quelques pas se tenait Germain qui, accoté contre la gaine noircie de l'antique horloge, assistait, la mine longue, à la dispute que l'apparition d'Huguette interrompait.

— Fort de son crédit auprès de sa jeune maîtresse, il s’avança :

— Mademoiselle, dit-il, avec une gêne visible néanmoins, c’est le boulanger...

— Eh bien ? fit Huguette étonnée.

La gêne du vieux serviteur redoubla.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit-il plus bas. C’est que... voilà... il veut être payé...

M^{lle} d’Aureilhan se sentit devenir pourpre, souffletée en plein visage par l’affront de ces petites dettes criardes, plus humiliantes parce qu’elles sont d’essence plus mesquine.

Elle se tourna vers le boulanger :

— Combien vous doit-on ?

— Quatre cents francs et des centimes, demoiselle, répliqua-t-il avec une déférence bourrue. Voilà je ne sais combien de fois que je les réclame, je ne peux pas obtenir un sou... Alors, vous comprenez ; impossible de continuer à fournir... Le boucher aussi m’a dit, pas plus tard que ce matin, qu’il va refuser la viande si on ne lui règle pas son compte... Et l’épicier de même...

Il s’animait en parlant, noyé dans le flot des récriminations verbeuses.

La jeune fille l’arrêta du geste :

— Il suffit. Vous avez apporté votre facture ?

L’homme ouvrit de grands yeux :

— Oui, mademoiselle... Mais...

— C’est bon ; veuillez l’acquitter. Le temps de monter chez moi et je vous remets ce qui vous est dû...

Résolue, avec la froideur de ces minutes où l’on se tend contre la dureté des êtres et des choses, elle regagna son appartement où elle serrait au fond d’un tiroir le reste de son argent de Paris, — le cher argent gagné, — et les sommes que son père lui donnait pour sa toilette.

Pauvre père ! elle ne se doutait pas, hier encore, combien ces mensualités qu’il lui servait fidèlement, représentaient de difficultés, sans doute de

recherches stoïques et de tristesse silencieuse !

Un moment plus tard, elle reparaissait un rouleau d'or à la main.

— Comptez je vous prie...

Le boulanger s'excusa et empocha la somme sans consentir à la vérifier, tant ce dénouement le prenait au dépourvu.

Il était venu, le verbe haut, risquer une tentative sur le résultat de laquelle il ne s'illusionnait guère, et cette solution imprévue le laissait confus, peureux d'avoir compromis, par son attitude imprudemment hostile, une clientèle qu'il lui apparaissait maintenant très désirable de garder.

— Si j'avais su !... bégaya-t-il. Enfin... à votre service, demoiselle...

— Fort bien ! acquiesça Huguette avec un mélancolique sourire.

Et s'adressant à la cuisinière, elle interrogea de nouveau :

— Combien doit-on au boucher, Jeanneton ?

Jeanneton baissa les yeux et roula le coin de son tablier :

— Dans les cinq cents francs, je crois, demoiselle...

M^{lle} d'Aureilhan revint à son précédent interlocuteur :

— Voulez-vous dire au boucher et à l'épicier de passer dans une quinzaine ? Ils seront payés...

Le boulanger se retira avec un grand salut.

Lentement, d'une démarche alourdie, Huguette se rendit au fond du parc et s'assit dans le kiosque en attendant le passage de Jean Quéroy.

Le coude sur le mur qui arrivait au niveau de la large baie, et le front contre sa main, elle songeait.

Cet incident avait ajouté comme un poids à sa tristesse.

Malgré l'entretien de la veille avec sa belle-mère, elle ne croyait pas que la gêne révélée par celle-ci eut atteint ce degré extrême, cette sorte de point culminant où elle éclatait, pour ainsi dire, aux yeux de tous.

Huguette se représentait les commérages des fournisseurs, les mots qui volent, se répandent de proche en proche, ne permettant même plus aux malheureux qu'ils devêtent moralement la pudeur de leur pauvreté et sa suprême dignité des muets renoncements.

De penser que M. Gontaud était au courant de cette situation compromise, — sans laquelle il n'eût probablement pas osé risquer une démarche qui pouvait à bon droit sembler surprenante, — la jeune fille sentait son vouloir intime s'amoinrir d'une faiblesse attendrie.

Certes, elle comptait toujours décliner l'avantage d'une union par trop disproportionnée.

Mais elle comprenait qu'il y faudrait des formes, et sa résolution n'était plus radicale et brusque comme elle avait été tout d'abord devant une perspective dont Huguette ne voyait alors que le côté choquant.

Tandis qu'aujourd'hui elle se rendait compte de cette réalité, en somme, touchante : la tendresse du bon M. Gontaud, qui n'eût peut-être pas trouvé la hardiesse de se manifester au cours d'événements plus heureux, avait cédé à une inspiration du cœur, au besoin délicat d'assurer un avenir prospère à celle que le digne homme appelait si doucement « sa chère petite voisine ».

Et il allait souffrir !...

Huguette soupira.

Pourquoi donc la vie a-t-elle de ces contradictions ironiques et nous oblige-t-elle à nous éloigner de ceux que nous voudrions le plus chérir ?

Hélas ! parce que ceux-là ne nous aiment presque jamais de la façon dont nous entendons être aimés, dont *il faut* que nous soyons aimés...

Comme Huguette s'adressait cette réflexion mélancolique, elle tressaillit et tout son être palpita d'une ardente et suave espérance.

Une svelte et athlétique silhouette se profilait en noir dans l'éblouissement du matin.

Il venait à elle, celui qui habitait son âme...

Elle se pencha, pour que l'ami vit de plus loin son sourire.

Lui qui la comprenait de façon si parfaite et l'aimait comme elle voulait être aimée, lui seul ne la décevrait point...

Jean Quéroï approchait. Encore une seconde, il passerait au ras du kiosque ; en avançant un peu la main, Huguette pourrait serrer celle du

jeune homme.

Son buste souple s'inclina davantage, ses lèvres s'ouvrirent, prêtes aux tendres aveux, aux paroles magiques qui donnent pour jamais une créature à une autre créature...

Mais les chères prunelles sombres que cherchait son regard se détournèrent, impénétrables, et Jean Quéroy passa avec un glacial salut.

M^{lle} d'Aureilhan était devenue d'une navrante pâleur de lis.

Elle se leva et, droite sous le coup effroyable, s'éloigna, portant dans sa poitrine un cœur pétrifié...

De retour dans sa chambre, elle choisit divers bijoux en un coffret et les empaqueta soigneusement.

Puis, d'une main fébrile, elle écrivit :

« Je t'adresse, mon bon Guillaume, quelques bijoux que tu connais bien. Les uns me viennent de ma mère à qui mon père les avait offerts au temps des fiançailles et à l'aube de cette union dont la mort devait briser si tôt la tendre harmonie ; les autres m'avaient été donnés par l'aïeul que je pleure toujours au fond du cœur, quand la fortune lui souriait encore, — tous faisaient partie des humbles trésors de ma cassette de jeune fille, et je pensais ne m'en séparer jamais...

« Mais je viens de cruellement apprendre que l'on ne peut compter sur rien ici-bas... ni sur personne...

« Ensemble, ces joyaux valent trois mille francs, au moins. En t'ingéniant à les négocier avec ton active obligeance habituelle, tu en obtiendras bien quinze ou dix-huit cents francs, que je te prie de m'envoyer d'urgence.

« Je n'ai pas le courage de te fournir des explications détaillées. Lis entre les lignes de ce billet que je puis à peine tracer : tu y découvriras tout ce que cache l'apparence opulente d'une de ces antiques maisons que la marche impitoyable du progrès voue aux fatalités de la décadence, et tout ce que contient d'appréhension torturante pour l'avenir, — pour demain, — la pauvre âme de ton amie d'enfance qui, hier encore, était pleine de sécurité, rayonnante de radieux espoir...

« Ne me plains pas trop, toutefois. Les enseignements de notre jeunesse n'ont pas déserté mon esprit. Je sais que « l'homme n'est grand que par le

malheur », et j'aurai la force de me rappeler que « la vie est un ouvrage à faire ».

« Je te serre les mains, ami.

« HUGUETTE. »

Elle plia cette lettre, la cacheta avec une froideur résolue.

Mais elle avait mis dans cette volonté d'agir tout ce qui lui restait d'énergie.

Pour l'instant, ses réserves morales étaient épuisées, et personne ne pouvant la voir, elle redevenait, irrésistiblement et simplement, la femme qui répudie les recherches viriles et s'abandonne à l'amère volupté des larmes.

Elle appuya la tête contre le bureau et de lourdes perles brillantes s'échappèrent de ses paupières mi-closes, tombèrent sur le buvard où elles s'aplatirent en taches rondes, — circonférences menues qui enfermaient une douleur infinie...

IX

Quelque temps plus tard, Romaine St-Brès subit de façon brillante l'examen du brevet élémentaire.

En d'autres circonstances, Huguette eût éprouvé une grande joie de ce succès de son élève, qui lui était devenue de plus en plus chère.

Mais, dans la disposition où elle se trouvait, rien de joyeux n'avait de prise sur son âme et elle opposait à toutes choses une indéfinissable mélancolie résignée.

D'ailleurs, ce succès même avait une conséquence attristante, bien que longuement prévue : il allait la séparer de Romaine, la privant ainsi de la seule personne de son entourage qui fût désormais en état de la comprendre.

La seconde des *Petites Bleues* partait bravement affronter la destinée.

Guillaume Maresquel avait fait connaître que « les temps inclements lui refusaient absolument, ces vacances, le luxe d'un voyage aux Pyrénées », et, sans une hésitation, la petite fiancée s'en allait vers celui qu'elle aimait.

Dès à présent, afin de se préparer à son rôle nouveau, elle se rendait chez Charlotte Fresnault qui lui offrait, avec une hospitalité maternelle, la position honnêtement rémunérée de maîtresse de classe à l'École, et, pénétrée de son inexpérience, la jeune fille estimait que son initiation serait à peine assez complète au moment de la rentrée pour lui permettre de remplir sa mission sans infériorité trop marquée.

De la sorte, Guillaume et Romaine ne vivraient plus loin l'un de l'autre.

Ils ne se marieraient pas tout de suite, ils n'étaient pas assez riches, mais ils se verraient chaque dimanche, et leur attente souriante bâtirait patiemment le futur bonheur.

Elle partit, un soir de commencement d'été qui resplendissait comme une aurore.

L'oisillon qui battait des ailes au bord du nid avait pris sa volée.

À la suite de ce départ, Huguette éprouva un grand vide, une sensation de solitude morale d'autant plus pénible qu'elle n'avait pas, comme naguère, la consolation de précieuses amitiés.

L'intime douceur qui, auparavant, la consolait de tout s'était retirée de sa vie.

Sans explications, sans aucune de ces formules qui servent à excuser les revirements humains, Jean Quéroy restait pour elle l'étranger impénétrable et glacé qui s'était révélé en un jour dont le souvenir lui demeurerait sombre autant que celui d'un jour de deuil.

Mais elle croyait comprendre.

Tout en se révoltant contre semblable hypothèse, elle s'expliquait cette défection par la logique des apparences, et celles-ci prenaient à l'examen l'inflexibilité désolantes de certaines certitudes.

Sans doute, le jeune ingénieur avait appris la situation difficile de la maison d'Aureilhan, et il battait en retraite, ne se souciant pas de placer des obstacles dans son existence, de paralyser l'essor d'un avenir qui s'annonçait brillant par l'enchaînement à une famille condamnée à la gêne.

Il ne pouvait pas, se disait Huguette avec amertume, plus clairement prouver qu'il regrettait de s'être trop avancé vis-à-vis d'elle, alors qu'il la supposait une opulente héritière.

Tout en elle protestait contre ce jugement flétrissant, tout ce qu'elle savait de la noblesse d'âme et du haut caractère de Jean Quéroy.

Par malheur, l'évidence se faisait accablante. Et les yeux brûlés de cuisantes larmes qui ne coulaient pas, M^{lle} d'Aureilhan, saignante de fierté blessée, se reprochait d'avoir pu élever à cet être un piédestal en son cœur.

Quant à M. Gontaud, elle ne le voyait plus. Prudemment, Stéphanie, avait informé le riche usinier qu'Huguette désirait prendre du temps pour réfléchir, et, avec la délicatesse qui lui était propre, il se tenait à l'écart, ne voulant pas, malgré l'ardent émoi de cette attente, peser sur une détermination qu'il sentait devoir être cruelle à la conscience de la jeune fille.

Elle vivait donc dans l'impression, oppressante entre toutes, de cette menace suspendue au-dessus de sa tête, et elle n'avait même pas la

ressource, si chère aux créatures de pensée, du recueillement qui apaise, des longs silences d'où germent souvent les inspirations libératrices.

L'été avait ramené les réunions fréquentes, les parties de toutes sortes dont raffole ce Midi remuant et passionné de plaisir ; les dîners succédaient aux excursions et les *garden party* aux dîners ; une fête n'attendait pas l'autre, et Huguette, intérieurement fourbue, ne s'appartenait plus.

Un élément nouveau vint encore s'ajouter à l'activité quelque peu fiévreuse de ce tourbillon mondain où l'on s'essouffait à vivre.

Ivre de joie maternelle, la bonne tante Hortense rentra cette année-là en possession provisoire de ses deux fils, Maurice et Luc, son militaire et son marin, comme elle disait avec un naïf orgueil, qu'un long congé rendait pour des mois à la maison familiale.

Depuis qu'ils avaient embrassé leur aventureuse carrière, il n'était pas encore arrivé à cette mère si tendre de les voir ensemble sous son toit. Aussi, elle ne se lassait point de les regarder et elle eût voulu les montrer à tout le pays. Dans ce but, elle ouvrit toute grande son hospitalière demeure, et découvrit les plus ingénieux prétextes pour convier la parenté la plus reculée et les amis les moins intimes à des divertissements variés.

Deux ou trois jours après le départ de Romaine, c'était un pique-nique qui réunissait la jeunesse de la région.

Le lieu choisi à l'instigation de M^{me} de Cazères était une ferme lui appartenant, — ferme assez éloignée et située dans une admirable partie montueuse de cet Armagnac qui a des paysages d'une si poétique grandeur.

Huguette devait s'y rendre avec sa belle-mère, toutes deux conduites par l'antique calèche du château, qui emmenait en outre Antoinette et Françoise Saint-Brès.

Elles étaient enchantées, les *Petites Bleues*.

Un peu tristes d'abord de l'absence de leur sœur, elles finirent par se dilater dans la beauté du jour et la gaieté de l'espace ensoleillé ; toute mélancolie déserta leurs jolies âmes puériles et elles gazouillèrent tout le temps du trajet comme une paire de pinsons.

Elles étaient, elles, les oisillons insoucians qui attendent la becquée en pépiant au fond du nid. Elles regardaient toujours vers l'horizon, d'où quelque prince Charmant surgirait bien un jour de prestigieuses brumes roses.

En ce moment, plus que jamais, leur imagination bouillonnait de rêves.

N'y avait-il pas là deux beaux cousins, deux élégants cavaliers qui semblaient être envoyés tout exprès pour faire le bonheur de deux *Petites Bleues* sans mère ?

Si Antoinette et Françoise eussent osé livrer le tréfonds de leur cœur, — cette insondable caverne d'un cœur de jeune fille que personne ne pénètre, — l'aînée, fidèle à sa première chimère, eût avoué qu'un coquet uniforme de lieutenant de chasseurs l'empêchait de dormir, et la cadette aurait déclaré que rien au monde ne lui paraissait plus beau que la sévère tenue d'un enseigne de vaisseau.

Huguette écoutait babiller ses jeunes cousines placées en face d'elle sur le devant de la voiture, et à les voir rayonnantes de plaisir ingénu, naïvement palpitantes de l'inconnu que cette journée allait peut-être leur révéler, elle enviait presque leur puissance d'illusion.

Elle songeait, s'abandonnant au balancement un peu rude de la calèche, que traînaient deux vieilles juments poussives, lesquelles constituaient toute l'écurie du château.

En admettant qu'elle eût pu goûter quelque distraction à cette gaie réunion champêtre, tout le charme lui en était gâté d'avance par la pensée qu'elle allait s'y trouver en butte aux assiduités de René de Lavardens qui, après l'avoir simplement importunée, lui étaient à présent odieuses.

Ce fut précisément le jeune homme qu'elle aperçut d'abord, comme la voiture pénétrait dans la cour de la ferme.

Il se tenait debout près de l'automobile qui l'avait amené et qu'il étrennait ce jour- là, fournissant avec importante de vaniteuses démonstrations aux personnes arrivées avant lui.

— Mon neveu va être le héros de la petite fête, remarqua M^{me} d'Aureilhan en souriant. Il possède, bien sûr, la seule automobile que l'on puisse trouver dans le pays à vingt lieues à la ronde ; c'est de quoi

exciter la curiosité et ressentir, même à son insu, cet agréable chatouillement d'amour-propre flatté que procure la propriété d'un objet rare.

Les *Petites Bleus* ouvraient des yeux béants d'admiration.

Dédaigneuse, Huguette ne répondit point à cette excuse habile qui allait au-devant de sa prévention intime.

Au milieu d'un groupe attentif, et sans doute secrètement envieux, de cette jalousie inévitable qui se déroule sous le masque mondain du sourire, René pérorait.

— Avec ça, mes enfants, je fais du soixante à l'heure sans me fouler.

Il s'interrompit pour se précipiter vers sa tante et ses cousines qu'il aida à descendre de voiture.

— Enfin ! vous voilà ! Je me demandais si vous n'étiez pas restées en chemin avec ces vieux canassons...

— Tiens ! fit Huguette railleuse, voyez- vous ce poseur ! Parce qu'il a un « teuf- teuf » depuis hier, il se croit en droit de mépriser « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite ! »

René eut un sourire machinal qui dissimulait son embarras.

Comme toujours, lorsque Huguette le blaguait, il restait désarçonné, indécis s'il devait se fâcher, et, avec sa noire ignorance, profondément incapable, — sa malicieuse interlocutrice le savait bien, — de riposter par une épigramme sur l'attelage poussif qui ne rappelait en rien « le fier et fougueux animal » superbement décrit par le grand naturaliste auquel M^{lle} d'Aureilhan empruntait une citation célèbre.

— Je ne vois pas ma sœur, interrompit Stéphanie pour rompre les chiens.

Ma mère à la migraine, répondit René ; je suis venu seul avec mon domestique. Pourquoi donc, ajouta-t-il aimablement, ne m'avez-vous pas accordé le plaisir de vous conduire ? J'aurais été heureux de me mettre à votre disposition...

— Merci bien ! s'exclama M^{me} d'Aureilhan en riant. Non, tu sais, mon ami, je préfère encore mes vieilles juments ! Ce sont des bêtes de tout repos...

— Le jour où je vous confierai mes os, confirma Huguette en s’avançant vers sa tante et ses cousins de Cazères, j’aurai soin de les numéroter auparavant !

Il lui lança un mauvais regard, retenant avec peine une perfide allusion à Mirliton, que M. d’Aureilhan ne voulait plus laisser mener par sa fille depuis l’équipée que l’on sait.

Contrairement à ce que l’on pourrait croire, cette aventure, qui avait failli se terminer par sa faute de façon tragique, ne causait aucun remords à René de Lavardens.

Cet esprit incurablement égoïste et superficiel n’avait aucune notion de responsabilité personnelle et ne parvenait à concevoir que ce qui l’intéressait directement.

En apprenant le mortel danger couru par Huguette à la suite de cette « bonne farce » que personne ne soupçonnait, à l’exception peut-être de M^{me} Pranzac, il avait bien éprouvé un petit frisson.

Mais, comme sa cousine, somme toute, s’en était tirée saine et sauve, l’affreux accident évité par miracle reculait dans sa pensée, et ne gardait guère que les proportions réduites d’un de ces incidents aussi puérils que désagréables dont on bannit volontiers le souvenir.

Pour le moment, René était tout à son vouloir obstiné de venir à bout de la résistance d’Huguette, — résistance qui l’affolait en s’éternisant, car, malgré la leçon d’un tel insuccès, il ne se résignait pas à admettre qu’une femme pût demeurer insensible à sa désinvolture séductrice.

Aussi s’expliquait-il l’éloignement de M^{lle} d’Aureilhan par des prétextes ingénieux autant que vulgaires.

L’indifférence qu’Huguette lui marquait n’était qu’une feinte, une ruse agaçante de jeune fille qui ne veut pas s’avouer vaincue. Certes, René lui plaisait, mais elle fût morte plutôt que de le laisser deviner.

La nouvelle de la fin de non-recevoir que M^{lle} d’Aureilhan opposait à la flatteuse recherche de M. Gontaud, n’avait fait que confirmer ce garçon suffisant dans les hypothèses qu’il offrait comme dédommagement à sa vanité blessée.



Et vous avez le front de me le crier en face, lâche, dit la jeune fille, frémissante d'indignation ? (CHAP. X)

Ce ne pouvait être que parce qu'elle l'aimait, lui, René, qu'Huguette déclinait une proposition à ce point avantageuse.

Donc, il fallait en finir, et il se jurait que ce serait sans tarder...

Si Huguette était une de ces coquettes qui ne se rendent que par la force, eh bien, il saurait lui forcer la main...

Il ne fallait qu'une occasion propice.

Or, les occasions, il ne s'agit que de les faire naître.

Et depuis les moqueuses paroles de la jeune fille, un plan obscur germait dans son cerveau.

Tandis qu'il ruminait ces grossiers calculs témoignant d'une absolue incompréhension de la nature délicate et élevée d'Huguette, celle-ci se dirigeait vers l'entrée de la ferme, en compagnie de sa belle-mère et des *Petites Bleues*, afin, selon

l'obligeante indication de tante Hortense, de vaquer à quelques détails de toilette dans une pièce réservée à cet effet, avant de se rendre au lieu choisi pour le goûter.

Comme toutes quatre allaient franchir le seuil, la fermière parut, s'empressant au-devant de ses hôtes.

C'était une femme assez jeune, qui avait dû être très belle et l'était encore, avec son énergique et fier visage de camée qu'encadraient de lourds bandeaux d'ébène, plus noirs et plus lustrés auprès du foulard éclatant de la coiffure locale.

À la vue de M^{lle} d'Aureilhan, elle joignit les mains dans une naïve extase :

— Jésus, mon Dieu ! M^{lle} Huguette, n'est-ce pas ?

La jeune fille la regarda, murmurant un « oui » étonné.

La paysanne reprit, les larmes aux yeux :

— Ah ! ma chère demoiselle, je vous aurais reconnue entre mille ! Vous *lui* ressemblez tant.

Vaguement émue, Huguette demanda des explications. On lui en donna.

Avant son mariage, Honorine Cassagnous avait été au service de la première M^{me} d'Aureilhan, alors toute jeune épousée. Elle était au château au moment de la mort de sa maîtresse qu'elle avait soignée avec un profond dévouement, et ne pouvait se défendre d'un certain trouble en retrouvant dans la jeune fille, — qu'elle avait connue enfant, — comme une survie mystérieuse de la créature de grâce qu'elle avait sincèrement pleurée et dont le souvenir lui restait charmant et cher.

Une seconde, Huguette demeura silencieuse, remuée étrangement devant ce témoin d'un passé que sa piété filiale avait bien souvent interrogé sans parvenir à en reconstituer la lointaine douceur. Une fine pudeur la retenait d'entretenir son père remarié de l'exquise morte qu'il avait remplacée en un jour de faiblesse, et souvent elle s'attristait que rien, dans la froide maison familiale, ne lui rendît un peu de l'âme envolée, ne lui évoquât cette jeune mère qu'elle croyait revoir au fond de son enfance comme un tendre fantôme.

Enfin, une voix allait s'élever et rompre ce silence de la tombe !

D'un élan qui trahissait la suavité nouvelle descendant en son cœur, elle saisit la main brune de la fermière et la pressa doucement entre ses doigts nacrés.

— Attendez-moi, dit-elle d'un accent que l'on sentait monter des profondeurs de l'être. Tout à l'heure, je reviendrai et nous parlerons d'*elle*...

Le goûter qui eut lieu dans une prairie voisine sous un couvert de grands chênes, fut plein d'animation joyeuse, mais la jeune fille ne prêta qu'une oreille indifférente aux gais propos échangés autour d'elle.

Son cœur avait faim d'autres paroles, et ce repas champêtre paraissait interminable à sa nostalgie intime.

Dès que l'on commença à se débâter et que les groupes de promeneurs se disséminèrent par la prairie ou les proches sentiers du bois, elle écarta résolument René de Lavardens, qui manifestait l'intention de s'attacher à ses pas et courut à la ferme.

Là, dans une pièce éloignée et close aux opportuns, elle écouta Honorine avec une gravité recueillie.

Suspendue aux lèvres de cette simple femme qui soulevait pour elle le voile de l'autrefois aboli et faisait revivre devant ses yeux humides des gestes à jamais glacés, elle ne s'aperçut pas de la fuite du temps.

Elle ne remarqua point le lent déclin du soleil à l'horizon, pas plus qu'elle n'entendit le bruit, — d'ailleurs faiblement perceptible en cette chambre isolée — des voitures qui emportaient les invités les uns après les autres.

Tous les hôtes de M^{me} de Gazières avaient successivement pris congé.

Il ne restait plus, avec la bonne tante Hortense et ses deux fils, que les membres de la famille, c'est-à-dire M^{me} d'Aureilhan, son neveu et les *Petites Bleues*.

Assis dans la prairie qui dominait la plaine, doucement enveloppés par la molle tiédeur de l'air et les regards pris à la beauté de l'espace sur lequel le soir descendait en prestigieux rayons, ils causaient de façon paisible et cordiale en attendant le retour d'Huguette.

C'était une de ces heures rares, où l'on se sent bien, où l'on vibre de bonté et d'espérance, et que l'on voudrait prolonger, parce qu'on devine que le charme ne s'en retrouvera plus.

Seul, René de Lavardens s'impatiait intérieurement.

Bientôt, il maugréa :

— Ah ! ça, Huguette s'éternise là-bas ! Elle lui fait donc des révélations palpitantes, cette brave Honorine ?....

— Mon Dieu ! la chère enfant est heureuse d'entendre parler de sa mère par quelqu'un qui l'a intimement approchée, répondit tante Hortense, avec son attirante mansuétude habituelle. C'est bien naturel.

M^{me} d'Aureilhan tirait sa montre. Elle s'exclama :

— Mais il est près de sept heures ! C'est vrai qu'Huguette s'oublie près de votre fermière, ma chère Hortense !

Et se tournant vers les *Petites Bleues*, elle ajouta pour la plus jeune, laquelle s'acquittait avec gentillesse des menues commissions dont on la chargeait :

— Françoise, ma mignonne, veux-tu aller prévenir Huguette qu'il se fait tard ? M. d'Aureilhan va être inquiet de ne pas nous voir rentrer pour le dîner, et d'autre part, nous retenons ici tante Hortense qui a besoin de regagner sa maison où l'attend son mari malade...

— Tout de suite, ma tante.

La *Petite Bleue* se levait ; René de Lavardens l'arrêta d'un mouvement aimable :

— Ne te dérange pas Françoise. J'y vais !

Charmée de cette attention, qui n'était guère dans les autoritaires et protectrices manières du jeune homme à son égard, la petite lui lança un regard de naïve gratitude.

— Oh ! merci, René. Que tu es gentil !

Sans l'écouter, il se dirigeait déjà vers la ferme.

En pénétrant dans le corridor, il avisa une servante qui sortait de la cuisine.

— Où est M^{lle} d'Aureilhan ? s'informa-t-il.

Par la porte du fond ouverte sur les dépendances, la jeune paysanne désigna l'extrémité des bâtiments.

— Là, dans une chambre, au premier. Mais la maîtresse et la demoiselle ont défendu d'aller les y rejoindre sous aucun prétexte...

— Bon, bon ! fit-il d'un ton rogue. Vaquez à votre besogne, ma fille, et ne vous occupez pas de moi.

Obéissante, elle disparut dans la direction du potager.

Resté seul, René s'avança jusqu'au bout du corridor blanchi à la chaux, jeta un coup d'œil vers l'endroit où se trouvait Huguette pour s'assurer qu'en cette partie de la ferme il était impossible de se rendre compte de ce

qui se passait du côté de l'autre façade, et, satisfait de ce rapide examen, gagna l'étalage indiqué.

Là, plusieurs portes faites de trois planches brunes polies par le temps et négligemment poussées dans l'intérieur de chambres nues, laissaient voir des légumes ou des graines amoncelés sur le carreau, ou bien encore des lits en bois fruste, drapés de cretonnes fanées, à grands ramages.

L'une de ces portes était soigneusement close ; on entendait derrière un murmure de voix assourdies. Il y frappa un coup léger.

Ce fut Honorine qui ouvrit. Mais du fond de la pièce s'éleva l'organe mécontent d'Huguette :

— C'est vous, René ? Que voulez-vous ?

Sans se froisser de cet accueil, il répondit d'un air gracieux :

— Pardonnez-moi de vous importuner. C'est ma tante qui m'envoie... Elle vous fait demander si vous en avez encore pour longtemps ?

— Est-ce qu'on part déjà ? s'enquit la jeune fille inquiète.

Il eut un singulier sourire.

— Oh ! je ne pense pas, répliqua-t-il toutefois d'un accent qui jouait à merveille la sincérité. Seulement, vous connaissez ma tante : elle aime être exactement renseignée. Que je puisse lui apprendre de façon précise combien de temps vous comptez demeurer ici, c'est, je suppose, tout ce qu'elle désire...

— Soit, sourit Huguette. Dans une demi-heure, trois quart d'heure au plus, j'aurai fini de causer avec cette bonne Honorine. Jusque-là, qu'on ne me dérange pas...

Le vantail retomba et René, enchanté, descendit les deux mains dans ses poches, en sifflant un refrain de chasse.

Comme il ressortait de la ferme, il vit sa tante et M^{me} de Cazères qui se rapprochaient, suivies de Maurice et Luc causant amicalement avec les *Petites Bleues* rayonnantes de retenir ainsi l'attention de ces deux beaux officiers.

À vrai dire, les deux beaux officiers étaient pour le moment vêtus de simple flanelle blanche, mais pour les naïves fillettes, ils resplendissaient toujours de l'éclat de leurs galons.

Le groupe s'arrêta dans la grande cour de la ferme, devant les écuries où stationnaient les trois dernières voitures : — l'automobile de René et la coquette charrette de tante Hortense, celles-ci provocantes de modernisme à côté de la vénérable calèche du château.

— Eh bien ! cria de loin M^{me} d'Aureilhan à son neveu, Huguette se décide-t-elle ? Nous partons.

René pressa le pas.

— Précisément, répondit-il avec une affabilité impassible, Huguette ne se décide point et vous prie de partir sans elle.

— Comment cela ? fit M^{me} d'Aureilhan étonnée.

Du même accent velouté, il expliqua :

— Voici. Comme Huguette ignore quand il lui sera donné de revoir Honorine, elle préfère épuiser aujourd'hui le sujet d'entretien que vous savez, et, revenue de ses préventions contre mon talent de chauffeur, elle souhaite que je l'attende pour la ramener ensuite en teuf-teuf, tandis que vous prendrez les devants. En somme, elle a raison, car nous vous rattraperons aisément. Ce qui n'empêche que souvent femme varie !

On se mit à rire, et l'explication n'ayant rien que de plausible, chacun s'en contenta.

Escortée de ses fils, M^{me} de Cazères s'installa dans la charrette qui fila aussitôt au grand trot des deux petits chevaux tarbais, et René de Lavardens aida sa tante à monter en voiture, ainsi que les *Petites Bleues*, avec un empressement courtois qui dissimulait assez bien la hâte de les voir s'éloigner.

Quelques instants après les deux attelages disparaissaient au tournant de la route dans un tourbillon de poussière, et René, maître du champ de bataille, roula une cigarette, un machiavélique sourire errant sur ses lèvres minces.

Quand elle descendit à son tour, moins d'une demi-heure plus tard, Huguette éprouva une surprise extrême devant la cour silencieuse, vide de la gaie animation de naguère, et déserte des véhicules de tout genre qui l'emplissaient durant l'après-midi.

Seule, stoppait à la porte l'automobile de René de Lavardens qui, appuyé contre la muraille de la ferme, fumait nonchalamment sa cigarette.

Il la jeta à la vue de la jeune fille et attendit qu'elle le questionnât dans une attitude dont la déférence un peu exagérée n'était pas exempte d'un soupçon d'ironie.

Prompte à saisir les nuances, Huguette ne put éviter de remarquer ce quelque chose d'indéfinissable qui caractérisait René en ce moment.

Un pressentiment obscur la traversa.

Elle s'exclama :

— Qu'est-ce que cela signifie ? Où sont les autres ?

— Partis ! répondit laconiquement René.

— Partis ! répéta Huguette au comble de la stupéfaction.

Elle lança au jeune homme un regard perçant tandis qu'une flamme d'un rose intense incendiait ses joues et que ses fins sourcils se fronçaient sous l'effort de la pénétration intérieure.

Cependant, René, devinant l'orage essayait de le conjurer.

— Oui, ma chère Huguette, exposa-t-il d'une voix qui sonnait faux malgré l'application persuasive, nos amis ont dû se retirer. Quant à ma tante et aux cousins Cazères, ils vous ont attendue aussi longtemps que possible ; puis, voyant que la soirée s'avavançait et que vous ne paraissiez pas, on a pris le parti de rentrer sans vous, d'autant que vous aviez enjoint de ne pas déranger... C'est pour obéir à ce vœu que votre belle-mère m'a confié le soin de vous ramener. Et voilà ! ajouta-t-il par une allusion maligne au dédain qu'Huguette lui avait précédemment marqué, ce qui prouve à M^{lle} Nouveau-Jeu qu'il ne faut jamais dire : « Fontaine... ! »

— C'est bien ! partons ! répliqua-t-elle brièvement.

L'air narquois de René exaspérait ses nerfs.

En proie à une irritation qu'elle maîtrisait à grand'peine, elle pensa :

« Il a la figure de quelqu'un qui tient sa revanche. Méfions-nous... »

Elle serra une dernière fois la main d'Honorine qui assistait à cette scène sans la comprendre, et repoussant du geste René, lequel multipliait les galantes prévenances, elle prit place dans l'automobile, particulière à l'être qui sent que de l'inconnu se prépare et qui, de toutes ses fibres, se raidit pour l'affronter...

Triomphant, d'un triomphe qui éclatait malgré lui dans ses prunelles, René s'était assis à côté de M^{lle} d'Aureilhan après l'avoir enveloppée d'une profusion de couvertures afin de la préserver de la poussière autant que de la fraîcheur du soir, et obéissant à une simple pression, comme un animal docile, la moderne voiture glissa, vertigineuse, sur la route blanche.

— Vous n'avez pas peur, j'espère ? demanda-t-il aimablement.

Elle haussa les épaules, se renfermant la bouche serrée dans une maussaderie voulue.

Néanmoins, au bout d'un instant, interrompant sans façon René qui ne se décourageait pas et parlait pour deux, elle questionna :

— La calèche a-t-elle beaucoup d'avance ?

Il réprima un de ses vilains sourires :

— Pas mal, oui... Mais, si nous ne la rejoignons pas, nous arriverons au château presque en même temps... Du reste, tenez, je vais prendre une traverse qui raccourcit la distance...

Avant qu'elle eût pu approuver ou protester, il imprima un mouvement au volant de direction et l'automobile plongea, s'engagea dans un chemin creux qui s'enfonçait sous des verdure.

Là, le jour, déclinant s'atténuait d'une ombre toujours plus dense à mesure que l'on avançait parmi les feuillages touffus.

Bientôt, ceux-ci se rejoignirent complètement au-dessus de la tête des promeneurs ; le ciel pâli n'apparut plus qu'en lointaines déchirures capricieusement découpées entre les branches : ce fut l'obscurité à peu près absolue.

Oppressée d'une vague inquiétude, Huguette énonça :

— Ce chemin n'est guère rassurant... J'aimais mieux la route... Si nous retournions ?...

— Y songez-vous, contesta René. D'abord, je ne suis pas sûr d'avoir assez de place pour virer. Puis, nous perdrons ainsi le temps que nous avons gagné... Vous êtes comme toutes les femmes, termina-t-il avec un ricanement, malgré votre crânerie, vous avez peur des ténèbres... Prenez patience : nous ne tarderons pas à sortir d'ici...

Huguette se tut, résignée, et dédaignant de relever l'insinuation mordante.

Des minutes encore, l'automobile vola le long du couloir d'ombre qui, en dépit de la réconfortante promesse de René, ne semblait pas près de toucher à sa fin.

M^{lle} d'Aureilhan avait beau sonder devant elle l'espace impénétrable, elle ne distinguait pas au loin l'ouverture lumineuse qui eût annoncé le retour à l'air libre auquel elle aspirait ardemment.

De temps à autre, elle levait la tête et constatant que le ciel s'assombrissait entre les ramures, elle sentait une pesante appréhension lui étreindre le cœur.

Toutefois la présence du domestique assis sur le siège d'arrière la rassurait confusément.

Sans consentir à raisonner cette impression, elle préférait ne pas être seule, — à pareil lieu et à pareille heure, — avec René de Lavardens...

« L'auto » roulait toujours.

Huguette trouvait le temps interminable.

Enfin, n'y tenant plus, elle interrogea de nouveau :

— Êtes-vous certain d'être dans le bon chemin ?

— Tout à fait certain, répondit René d'un ton péremptoire.

Il souriait. Par bonheur, elle ne vit pas ce sourire qui eût achevé de la troubler, mais persuadée qu'ils s'étaient égarés, elle soupira de fatigue et d'ennui.

Tout à coup, la voiture déboucha en rase campagne.

Ce changement de décor si impatiemment attendu n'apporta pas à Huguette le soulagement qu'elle en espérait.

Tout au contraire, son angoisse intime s'augmenta d'une effrayante sensation d'impuissance et de solitude.

Il faisait nuit, une de ces profondes nuits sans lune où le ciel bleu noir des régions méridionales, diamanté d'innombrables étoiles, semble se rapprocher tellement qu'on le croirait près de venir écraser de ses millions d'astres la terre sur laquelle il ne verse aucune clarté.

Tout autour, c'étaient les ténèbres immenses, à peine trouées dans le lointain par quelques feux isolés piquant l'espace comme des étincelles, — la paix immobile et le silence sans fin de la campagne endormie.

Huguette respirait avec peine : elle étouffait, haletante du poids de cette noire immensité.

Soudain, elle tressauta, réprimant le cri prêt à jaillir de ses lèvres.

L'automobile qui, depuis quelques secondes n'avancait que par saccades, venait de s'arrêter dans une secousse brusque accompagnée d'une formidable détonation.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'informa-t-elle, tremblante, comprimant de la main les battements de son cœur bousculé par l'alerte.

— Bah ! rien, répliqua René avec indifférence. Je vais regarder du côté du moteur...

Il sauta à terre, et éclairé par le domestique armé d'une lanterne, se pencha pour examiner l'avant de la voiture.

Une minute plus tard, il remontait.

— Je vous l'avais bien dit : il n'y a rien. Continuons notre route.

Il reprit le volant de direction. L'automobile frémit en une sorte de trépidation essoufflée, mais n'avança pas d'une ligne.

— C'est trop fort ! s'écria le jeune homme d'une voix qui ne trahissait point un désappointement excessif, je ne comprends pas ce qu'il peut y avoir de détraqué dans cette satanée machine ! Regardons encore.

Il sauta de nouveau à terre, et cette fois, Huguette le suivit.

Une inspection minutieuse du levier d’embrayage et des différentes parties essentielles, ne révéla quoi que ce fût d’anormal.

Cependant, la voiture ne bougea pas davantage.

— Eh bien ? s’enquit Huguette anxieuse.

— Eh bien ! j’y perds mon latin ! Voyez tout fonctionne à merveille...

Tout à fait profane en matière d’automobile, Huguette était obligée de se contenter des explications qu’il lui fournissait avec abondance dans cet argot de sport d’ailleurs inintelligible aux non-initiés, et elle ne pouvait s’empêcher de se demander si elle devait être bien persuadée de la consternation plutôt bruyante qu’il étalait.

Une sourde terreur la saisit à l’idée qu’un temps incalculable risquait de s’écouler ainsi.

Elle pensa à son père qu’allait supplicier une affreuse inquiétude, et elle se désespéra d’être là, immobilisée dans la nuit opaque, de ne pouvoir *rien* pour s’évader de cette inexplicable fatalité.

Elle jeta autour d’elle un regard éperdu. Ce n’était pas le domestique qui lui apporterait le moindre secours.

Paysan superstitieux, ce dernier ouvrait de grands yeux effarés, et n’était pas éloigné d’attribuer à quelque sorcellerie la paralysie soudaine d’une machine qui, la minute d’avant volait comme une hirondelle.

D’un cri, elle trahit sa révolte :

— Nous n’allons pourtant pas rester ici jusqu’à demain ?

René écarta les bras d’un geste d’ignorance.

— Quoi ! fit-elle, véhémence, vous ne savez pas ?

Il eut un rire grinçant :

— Bien, nous sommes en panne : Qu’est-ce que vous voulez que j’y fasse !... Après tout, le jour arrive vite en cette saison ; il passera bien à l’aube quelque carriole qui nous recueillera...

— Ah ! non, par exemple ! s’écria M^{lle} d’Aureilhan comprenant qu’il n’eût pas été fâché de prêter à ce fâcheux incident un caractère compromettant. Si vous croyez que je vais passer la nuit sur le grand

chemin !... Gardez cette lanterne tandis que je prends l'autre, ordonna-t-elle en se tournant vers le domestique, et marchez avec moi. Nous finirons toujours par trouver une maison.

Droite, tout son sang-froid recouvré, elle s'éloigna sur la route, accompagnée du domestique. René les suivait en se dandinant.

Au bout de quelques instants, Huguette poussa une exclamation heureuse.

— Là ! je savais bien !

Elle montrait une maisonnette qu'elle venait de découvrir, masse plus sombre dans un pli de terrain, à deux pas de la route.

Nul bruit ne s'en échappait ; close de toutes ses issues, l'humble demeure dormait comme la nature environnante.

Huguette y courut et frappa à la porte de son petit poing fermé.

— Réveillez-vous, bonnes gens, s'il vous plaît !

On entendit un murmure de voix troublées, puis le volet de l'unique fenêtre du rez-de-chaussée s'entrebâilla et une tête d'homme s'avança avec précaution.

— Qui va là ?

— Des voyageurs égarés, répondit Huguette avec une autorité cordiale. Vingt francs pour vous si vous nous remettez dans notre chemin !

— Tout de suite ! répliqua le paysan empressé devant cette éblouissante promesse. La femme va vous ouvrir.

La minute d'après, une accorte paysanne apparaissait sur le seuil, simplement vêtue d'un jupon court et de la chemise à longues manches qu'une coulisse noue autour du cou.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit-elle avec un avenant sourire.

— Merci, brave femme ! répartit Huguette de l'intonation affable qui lui gagnait le cœur de tous les simples. Mais d'abord, apprenez-moi si nous sommes loin de Nogaro, ici ?

Le mari se rapprochait, un chandelier de cuivre à la main. Il hocha la tête :

— Au moins à dix bons kilomètres...

— Dix kilomètres ! se récria Huguette. Douze jusqu'au château, par conséquent... Ah ! nous voilà bien !

Et toisant René qui l'avait rejointe, elle ajouta, dédaigneuse :

— Vous voyez que je n'avais pas tort dans mes appréciations de tantôt ! Comme vous connaissiez bien la route ! Vous avez agi avec une inqualifiable légèreté : on n'assume pas une responsabilité quand on est incapable de la soutenir...

Il ébaucha son geste d'insouciance, mais sur son visage ambré glissa une telle expression sardonique qu'Huguette en fut frappée.

Ses obscurs soupçons se précisèrent ; elle se réserva de les approfondir plus tard.

Sans s'occuper davantage du jeune homme, elle revint à leurs hôtes qui avançaient poliment des chaises.

— Vous avez bien un cheval, une voiture ?

Le mari et la femme échangèrent un coup d'œil de détresse.

Et elle avoua avec une confusion naïve :

— Nous n'avons qu'un âne... Nous ne sommes que des paysans...

— Ah ! murmura Huguette désappointée.

L'homme confirmait :

— Seulement l'animal ne craint pas un cheval à la course... C'est une bonne bête, solide et endurante... À votre service si vous le souhaitez...

Huguette réfléchissait, n'apercevant pas de combinaison pratique.

René intervint.

— C'est cela, nous acceptons votre âne, dit-il au paysan. Mon domestique va l'enfourcher et aller prévenir au château qu'on nous envoie une voiture. Nous attendront ici... C'est l'unique chose à faire, n'est-ce pas, Huguette ?

Elle eut une moue indécise : la solution ne lui convenait guère.

Cependant, René parcourait du regard l'endroit où ils se trouvaient, une salle basse au sol de terre battue, meublée d'une table flanquée de deux bancs et de quelques antiques chaises de paille. Au milieu d'une des parois

en fumées, la haute cheminée ouvrait son être noirci, et au fond de la pièce, le lit aux draps de grosse toile que le ménage venait d'abandonner érigeait ses courtines de cotonnade à larges damiers rouges et bleus.

Très au courant des mœurs, René de Lavardens reprit :

— Vous avez une autre chambre à nous prêter, mes amis ?

— Il y a *la* chambre, répliqua la femme avec une sorte de recueillement. Le monsieur et la dame y seront bien pour attendre...

Elle poussa une porte ; on entrevit dans la pénombre des blancheurs de rideaux et le miroitement de l'armoire en noyer verni contenant les humbles trésors de noces.

Un éclair avait jailli des prunelles d'Huguette.

Elle croyait comprendre maintenant, et une indignation la soulevait.

Elle se dressa de toute sa hauteur, toisant René qui se frottait les mains.

— Du tout ! prononça-t-elle d'un accent souverain. Vous vous trompez, brave femme, monsieur n'est pas mon cousin... Il ne serait donc pas séant que j'attendisse de la sorte plusieurs heures de nuit. Je suis M^{lle} d'Aureilhan, que vous connaissez peut-être de nom, et voici ce que j'ai décidé. Votre mari va seller son âne sur lequel je monterai, et comme les chemins lui sont certainement familiers il aura l'obligeance de me conduire au château, où mon Père lui remettra une bonne récompense.

Vous voulez bien ? ajouta-t-elle, gracieuse, en s'adressant au paysan. C'est un service que je n'oublierai pas...

— À vos ordres, mademoiselle, acquiesça-t-il avec empressement.

Il enfila sa courte veste de droguet et sortit afin de préparer l'animal.

— Eh bien ! et nous ? demanda René qui ne parvenait pas à dissimuler la contraction de ses traits devant cette conclusion imprévue du plan qu'il avait laborieusement élaboré.

— Votre domestique va venir également, répliqua Huguette glaciale. M^{me} de Lavardens ne s'étonnera pas que j'aie disposé de ce serviteur pour réparer de mon mieux votre... imprudence. Lui et notre hôte me

constitueront une honnête et sûre escorte. Quant à vous, vous êtes libre de nous accompagner.

— Douze kilomètres à pied ! Merci bien ! maugréa-t-il.

Elle ne l'écoutait pas. Lui tournant le dos, elle se mit à causer avec la paysanne, qui s'informait de l'étrange circonstance à laquelle elle devait d'héberger la demoiselle du château d'Aureilhan.

Quelques minutes plus tard, Huguette, confortablement installée sur le dos de l'âne que son maître menait par la bride, reprenait, le cœur allégé, le chemin de la demeure paternelle.

Seule, l'oppressait encore la pensée de l'angoisse mortelle où M. d'Aureilhan était plongé, et il lui tardait follement d'arriver.

Derrière venait René de Lavardens, scandant le pas avec son domestique.

De temps à autre, il jetait par bravade une parole ou un éclat de rire, mais au fond de l'âme, il n'était pas rassuré.

Il se sentait deviné, et une cuisante inquiétude l'envahissait quant aux suites d'une aventure qui menaçait de tourner à sa confusion.

Minuit sonnait aux horloges du château, lorsque l'intrépide petit quadrupède qui portait Huguette s'arrêta devant le perron.

Des lumières affolées couraient derrière les fenêtres ; par la porte grande ouverte se percevait un tumulte de voix parlant toutes à la fois avec l'incohérence particulière aux bouleversements de cette sorte.

La jeune fille comprit que la tendresse désespérée de son père ne trouvait plus en elle le courage de cette torturante attente, et que tout le personnel sur le pied se disposait à courir à sa recherche.

Elle s'élança vivement à terre ; un cri de joie la salua.

— La voilà ! Hugues, grâce au Ciel, la voilà !

C'était sa belle-mère qui se précipitait au-devant d'elle.

À tout instant, depuis des heures, Stéphanie venait voir sur le perron si la fille de son mari ne reparaisait pas, et au soupir de délivrance qu'elle poussa, il était facile de concevoir quelle avait été son appréhension secrète.

— Vilaine enfant ! Nous a-t-elle assez inquiétés ! Enfin, la voici de retour !

Elle l'embrassait avec une effusion très rare en sa nature de contrainte et d'orgueil, et Huguette, touchée, eut la notion douce que Stéphanie avait réellement souffert, que cette femme froide l'aimait autant qu'elle pouvait l'aimer.

Pour la première fois, peut-être, elle lui rendit son baiser dans un élan d'émotion sincère.

Des bras de sa belle-mère, Huguette passa dans ceux de son père, qui la serra contre lui sans mot dire, avec un trouble plus éloquent que tous les discours.

Mais déjà Stéphanie se reprenait.

— Pour Dieu ! qu'est-il arrivé ? Que signifie pareil retard ?

— Demandez à votre neveu, ma mère, lança Huguette agressive, à ce chauffeur émérite qui m'a imposé la plus remarquable panne et, pour y remédier, n'avait rien trouvé de mieux que de m'offrir d'attendre le jour en sa compagnie, dans une chambre, chez le brave homme qui vient de me ramener sur son âne... Un précieux chevalier, vraiment, que M. René de Lavardens.

La pâleur ambrée du jeune homme prenait des tons verdissants.

Furieuse, sa tante le bouscula :

— Idiot, va !

Il tenta des justifications confuses. M^{me} d'Aureilhan ne l'écouta point. On connaîtrait les détails plus tard. Pour le moment, après une telle alerte, chacun avait besoin de repos.

Et ayant donné l'ordre d'atteler pour le reconduire chez sa mère, elle le congédia avec une rudesse exempte de ménagements.

Le digne paysan qui venait de ramener Huguette, déclina l'hospitalité du château, et s'en retourna joyeux, nanti des preuves sonnantes de la reconnaissance de M. d'Aureilhan.

De son côté, la jeune fille regagna presque aussitôt sa chambre.

Mais en dépit de l'écrasante fatigue, elle ne dormit pas de longtemps, nerveuse quoi qu'elle en eût, et contrariée à en pleurer...

X

Le surlendemain, Huguette se trouvait seule au château.

Son père était parti le matin, pour un de ces courts et fréquents voyages dont, à présent, elle devinait trop la cause, et M^{me} d'Aureilhan passait la journée chez sa sœur, décidément souffrante.

Il était deux heures de l'après-midi ; au dehors, une chaleur torride tombait du ciel de feu.

Assise dans la reposante pénombre du grand salon où les volets clos maintenaient une fraîcheur relative, Huguette lisait avidement une lettre que le facteur venait de lui remettre.

C'était la missive hebdomadaire de Guillaume Maresquel, missive arrivée avec deux jours de retard que le sculpteur expliquait par le grand événement changeant la face de sa vie. En effet, il annonçait à Huguette son prochain mariage avec Romaine Saint-Brès.

« La chère petite a été si courageuse, écrivait-il ingénument, elle a rompu de façon si héroïque avec les habitudes de sa jeunesse et les préjugés de son milieu, que je ne me suis pas senti la force de lui imposer la longue épreuve de fiançailles à incertaine échéance...

« Puis, pour être franc, cette épreuve m'épouvantait moi-même.

« Si indulgente et douce qu'eût été pour Romaine la tutelle de Charlotte Fresnault, elle ne nous aurait pas moins séparés.

« Nous n'aurions pas pu courir l'un vers l'autre à toute heure, à ces moments de doute et de peine où l'on a besoin de serrer la main amie, où le cœur gonflé appelle impérieusement l'autre cœur pour s'épancher en lui.

« Tout bien réfléchi, j'ai cru qu'il vaut mieux être deux... S'il survient des mauvais jours, eh bien ! chacun s'appuiera un plus fort sur le bras de son compagnon, et nous passerons. Les périodes difficiles successivement franchies, le succès finira bien par nous sourire.

« En attendant, nous serons vaillants, nous assaisonnerons de chansons et de beaucoup d'affection cette vache enragée qui est, assure-t-on, la meilleure nourriture de la jeunesse.

« Quand je serai triste et que l'avenir me fera peur, Romaine me récitera tendrement les vers exquis de M^{me} Rostand :

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille.

Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs...

« Alors, oh ! alors, Huguette, si un tel automne nous est donné, le passé sera béni pour nous l'avoir conquis et notre bonheur nous sera plus cher parce que nous l'aurons édifié avec le meilleur de notre âme.

« Cela est du rêve. C'est aussi de l'espérance. La réalité est humble, comme va l'être notre foyer.

« Est-il besoin d'ajouter, chère et incomparable amie de mon enfance, que si étroit qu'il soit, ce foyer, si pauvre même, ta place y sera marquée ?

« Viens t'y asseoir quand la vie te sera trop lourde dans ton grand château sombre, ou simplement que tu auras besoin de sentir à tes côtés deux êtres absolument à toi.

« Romaine va t'écrire — elle adresse en ce moment quelques lignes à ses sœurs pour les informer de la nouvelle, — mais, par un sentiment que tu comprendras, j'ai voulu être le premier à te dire ces choses. »

Huguette essuya deux larmes qui perlaient à ses paupières.

Ah ! le brave garçon ! Les braves amis, comme ils méritaient d'être heureux ! Et, comme ils le seraient, sans aucun doute, car c'est avec des générosités pareilles que l'on dompte la destinée.

Rien ne résiste, — la créature de pensée qu'elle était le croyait fermement, — à l'union haute et sage de la tendresse, du dévouement, soutenus par une énergie raisonnée, et cet avenir que Guillaume n'évoquait qu'en un espoir timide, lui apparaissait devoir être la rançon magnifique des résignations patientes et des efforts obscurs.

Puis elle soupira.

Quoi qu'il advînt, Romaine était au port. Elle avait à l'âme le sentiment indestructible qui ne trahit point ; elle possédait l'amour véritable qu'une femme ne rencontre qu'une fois en son existence : La mort seule la séparerait de celui qu'elle était allée retrouver à l'autre extrémité de la France, et qui l'avait élue comme son unique compagne, sa douceur, sa joie !

Un sanglot s'étouffa dans la poitrine d'Huguette. La plus cruelle comparaison s'imposa à son esprit.

Elle aussi avait cru aimer, être aimée, jouir de cette sécurité ineffable, qui, seule donne du prix à une vie féminine.

Et elle avait éprouvé l'affreux vertige du promeneur souriant qui sent tout à coup le terrain manquer sous ses pas...

À ce cuisant souvenir, sa bouche se crispa de douleur.

Elle enviait le bonheur de Romaine, de cette envie sans amertume qui n'est qu'une navrante nostalgie du cœur.

— Peut-on entrer ? demanda une voix incertaine aux résonnantes argentines.

Huguette leva la tête.

Les *Petites Bleues* poussaient les volets de l'une des porte-fenêtres, et, aveuglées par l'éblouissante clarté du dehors, risquaient quelques pas dans la pièce obscure.

— Ah ! c'est vous, petites ! dit Huguette en s'efforçant de sourire. Venez de ce côté.

Elles avancèrent dans la direction de la voix cordiale, et ayant embrassé leur cousine, dont un commencement d'accoutumance à la pénombre leur permettait de distinguer le visage, elles se regardèrent, pour savoir qui allait prendre la parole, en personnes nanties d'importantes informations.

Tout de suite, n'y tenant plus, l'impulsive Antoinette annonça :

— Huguette, nous avons une nouvelle à t'apprendre !

— Je crois que je la connais, répondit M^{lle} d'Aureilhan, paisible.

— Ah ! firent les *Petites Bleues*, désappointées de leur effet manqué.

Huguette montra la lettre du sculpteur :

— Oui Guillaume m’a écrit. Et Romaine en a fait autant pour vous ?

Les deux sœur eurent un signe affirmatif.

— Nous avons même été bien étonnées, ajouta l’aînée en manière de commentaire.

— Pourquoi donc ? Ne devaient-ils pas se marier ?

— Sans doute, rétorqua Antoinette, mais pas si vite, puisqu’ils voulaient auparavant s’assurer une position... Enfin, Romaine a eu de la chance, quoi ! conclut-elle avec un gros soupir.

Huguette sourit, non sans quelque pitié.

Elle avait envie d’expliquer à cette enfant, — irréductible incarnation de la jeune fille ignorante et foncièrement romanesque, qui voit « de la chance » dans le fait seul de se marier, — quelle association presque héroïque de généreuse imprévoyance et d’abnégation mutuelle représentait l’union de Guillaume et de Romaine. Quel prodigieux et inlassable labeur il leur faudrait fournir pour résoudre seulement leur pauvreté présente en bien modeste aisance, et préparer un peu de duvet au nid des petits, s’il en venait.

Mais elle se rappela que la réalité n’avait point accès dans ces frères cerveaux obtus d’illusions, et elle se tut.

— T’imagines-tu, reprenait Françoise avec animation, que Romaine ne nous invite même pas à son mariage ? Au contraire, elle nous dissuade d’y aller, sous prétexte qu’il n’y aura pas de noce ! Nous ses sœurs, ses seules proches parentes, c’est un peu fort !... Du reste, écoute ce qu’elle dit à ce sujet :

Amusante d’indignation puérile, la petite sortait une feuille de papier de son sac à main et lisait :

« Surtout, mes chéries, ne vous mettez pas en frais de toilettes et gardez-vous d’écorner pour venir vos pauvres économies... Nous ne pouvons pas nous offrir de cérémonie pompeuse, et le pourrions-nous que nous ne le ferions vraisemblablement point : Notre bonheur n’a pas besoin de ces satisfactions de vanité.

« Notre mariage sera donc humble entre les humbles : une messe basse vite expédiée en un coin de chapelle, à laquelle assisteront seuls nos quatre

témoins, choisis parmi les camarades de Guillaume, et, bien entendu, l'excellente M^{me} Fresnault.

« Vous êtes sûres, pourtant, que ma pensée volera vers vous, mes sœurs aimées, les compagnes à jamais chères de mon ignorante jeunesse, et que mon cœur nourrira un poignant regret : Celui de ne pas voir avec vous à mes côtés, en ce jour lumineux, la Mère si tendre que nous pleurons et qui eût été si heureuse, oh ! combien ! de me bénir, de remettre son enfant aux mains loyales d'un homme tel que mon Guillaume... »

La voix légèrement acerbe de Françoise avait faibli à cette évocation de la mère trop tôt disparue.

D'une organe apaisé, elle acheva :

— C'est très gentil... Tout de même, Romaine aurait dû songer que, nous aussi, nous aurions été heureuses de l'embrasser ce jour-là...

Huguette expliqua doucement :

— Mais, tu vois, ma mignonne, elle te donne la meilleure raison... Il n'y aura pas de fête, ni de plaisirs d'aucune sorte...

Comme beaucoup de ces jeunes ménages qui se fondent à Paris pour soutenir en commun la lutte de l'existence, Guillaume et Romaine s'attelleront au travail dès le lendemain de leur mariage. Dans ces conditions, il est superflu que vous fassiez la dépense du déplacement... De plus, si vous alliez séjourner près d'eux, il leur faudrait vous promener, vous montrer les divers aspects de la grande ville, et ils n'en ont ni le temps, ni les moyens... Soyez donc raisonnables...

Françoise faisait la moue, mal convaincue, incapable de se figurer un mariage sans réjouissances, sans cette charmante trêve aux occupations ordinaires durant laquelle deux jeunes époux devaient, selon elle, s'isoler dans elle ne savait quelle atmosphère idéale.

— La vérité, opina Antoinette mélancolique, c'est que ces jeunes femmes sont toutes les mêmes : Dès qu'elles sont mariées ou près de l'être, il n'y a plus de sœurs, plus de famille, plus personne : rien que le mari qui compte !

— Bah ! cela dépend, railla affectueusement Huguette pour reconforter la tristesse qu'elle devinait sous cette plainte fraternelle. Dans la plupart des

ménages, prétend un grand philosophe, « on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se supporte trente ans ! »

Antoinette hocha la tête d'un air de doute, et Françoise eut un geste de dédain.

Elle ignorait profondément les philosophes qu'elle tenait d'intuition pour des gens fort ennuyeux, — en quoi elle n'avait pas toujours tort, — et celui que citait Huguette insultant à la tendre foi de son petit cœur aimant et neuf, elle avait bien envie de demander de quoi il se mêlait.

Toutefois, absorbée dans son ordre d'idées, elle s'abstint de discuter et ajouta :

— Ce n'est pas tout, Huguette, nous avons une autre grosse nouvelle à t'annoncer, et, celle-là, je gage que tu ne la connais pas...

— Pas encore, du moins, rectifia Antoinette.

M^{lle} d'Aureilhan regarda plus attentivement les *Petites Bleues*.

Il lui avait semblé, à ces dernières phrases, surprendre une légère altération dans leur voix, une imperceptible fêlure qui faussait la claire harmonie de leur timbre cristallin.

Maintenant qu'elle discernait parfaitement leurs traits, elle lisait une détresse dans l'ovale soudain allongé de ces frais visages ronds, dans la pâleur inhabituelle des joues tirées et le cerne des yeux gais.

Une suavité maternelle l'attendrit pour ces petites créatures touchantes de candeur, si désarmées devant la souffrance qui, elle le pressentait, pantelaient intimement de quelque déboire nouveau.

— Quelle nouvelle donc, mes chéries, s'informa-t-elle avec une douceur pénétrante.

Les *Petites Bleues* échangèrent un second regard. Chacune, tacitement, pressait l'autre : « Parle, toi ! » criaient les limpides prunelles effarées.

Françoise, la plus crâne des deux, se lança :

— As-tu remarqué, Huguette, commença-t-elle, embarrassée, que, avant-hier... enfin, le jour du pique-nique... nos deux cousins de Cazères... Maurice et Luc, tu sais bien ?

— Naturellement, je sais bien ! constata Huguette en souriant.

Les joues de la *Petite Bleue* s'enflammaient de rougeur brûlante, tandis que son aînée baissait les yeux.

D'un accent à présent plein de véhémence, Françoise continuait :

— Avais-tu remarqué, veux-je dire, qu'ils fussent très empressés auprès de Madeleine et Yvonne de Goncelier, ces jeunes filles de Landes que tante Hortense invite quelque fois et qui étaient au goûter ?

— Non, répliqua Huguette surprise. Eh bien ?

— Eh bien ! il paraît qu'ils se sont fiancés avant-hier, ma chère ! jeta Françoise ne se possédant plus. Maurice avec Madeleine, et Luc avec Yvonne... Les parents pensaient depuis longtemps à ce double mariage... Et nous n'en savions rien !... Nous tenons ces détails de tante Hortense, que nous avons rencontrée ce matin. Elle gardera la femme de Luc auprès d'elle, tandis qu'il sera en mer. De la sorte, elle aura toujours une agréable société. Elle est radieuse !

Antoinette éclatait :

— Il n'y a que nous qui restions seules ! Ah ! nous sommes nées sous une mauvaise étoile !

Rien n'impatientait Huguette comme cette habitude, spéciale aux êtres de mentalité débile, de rejeter sur le destin les erreurs de leur propre faiblesse.

Elle faillit s'insurger encore, démontrer passionnément que l'on est l'artisan de son sort.

Puis, une fois de plus, elle se souvint à temps que ce seraient là des paroles perdues.

Puisqu'elles étaient inaptes, ces fillettes hypnotisées de rêves, à profiter de l'exemple de leur sœur, puisque chaque désenchantement qui les brisait ne leur servait point de leçon et qu'elles se relevaient meurtries, plus ardentes à courir vers une autre chimère, c'est que l'heure de l'âme n'avait pas sonné pour elles.

Hélas ! peut-être comprendraient-elles quand il serait trop tard, quand elles ne pourraient plus que pleurer d'amères larmes sur les belles années perdues et la jeunesse envolée !

Cependant, Françoise dressait l'oreille :

— Il me semble que j’entends un bruit de voiture...

Elles écoutèrent. Effectivement, des roues grinçaient sur le sable des allées.

— Une visite ? dit Huguette avec ennui. Et ma belle-mère qui n’est pas là !

Antoinette avait couru à l’une des portes-fenêtres qu’elle entre-bâilla.

— Ce n’est que la cousine Pranzac, annonça-t-elle.

M^{lle} d’Aureilhan dissimula une crispation de contrariété.

Quoique dans sa disposition actuelle, elle n’eût aucune envie de se mettre en frais d’amabilité mondaine, elle aurait encore préféré une indifférente visite à l’obligation de subir l’irritante Léonie et les allusions malignes qu’elle lançait à tout propos.

Correcte, néanmoins, elle se leva pour recevoir M^{me} Pranzac.

Celle-ci descendit de son tilbury, que conduisait un petit domestique.

À peine installée dans le salon, elle interpella Huguette.

— Eh bien ! ma chère enfant, j’espère que tu as été l’héroïne d’une romanesque aventure ?

— Je ne saisis pas, prononça Huguette un ton glacé.

M^{me} Pranzac haussa ses épaules rebondies.

— Allons donc ! ne joue pas l’innocente ! Tout le pays ne parle que de cela !...

Comme j’avais quelques visites à prendre de ce côté, je suis venue précisément pour tenir de toi un récit exact... Parce que, s’il fallait croire tout ce qu’on raconte !...

Malgré elle, Huguette vibrait de déplaisir.

— Vraiment ! répliqua-t-elle avec une raillerie hautaine, on s’occupe à ce point de mes faits et gestes ? C’est m’octroyer plus d’honneur que je n’en accorde à autrui, car, moi, je ne m’occupe jamais de personne...

M^{me} Pranzac s’impatiait :

— Mais enfin, qu'est-ce au juste que cette histoire d'avant-hier ? Malheureusement, je n'ai pas pu prendre part au pique-nique... Je ne sais donc rien... On prétend qu'au retour tu t'es égarée dans la campagne avec René de Lavardens... que même vous avez dû vous réfugier ensemble chez des paysans pendant une partie de la nuit !...

Une prodigieuse tension de volonté physique empêche le sang d'Huguette d'incendier son visage.

— J'admire, dit-elle, ironique, et maîtrisant la colère qu'elle sentait bouillonner en elle, quelle dramatique importance les potins locaux savent prêter à un incident dépourvu du moindre intérêt. René de Lavardens me ramenait ici après le goûter ; chauffeur novice, il manquait probablement d'expérience pour diriger son automobile, qui est restée en panne. J'en ai été quitte pour revenir sur l'âne qu'un brave paysan a mis obligeamment à ma disposition. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

— Et c'est tout ? demanda M^{me} Pranzac d'un air de doute.

M^{lle} d'Aureilhan se redressa, les sourcils froncés :

— Voulez-vous m'apprendre ce qu'il pourrait y avoir de plus ?

Léonie eut son perfide sourire :

— Eh ! mon Dieu ! ma chère, tu connais l'humanité !... Quand une chose se colporte, s'il s'agit d'une grenouille, celle-ci, au contraire de la fable n'a pas de peine à devenir grosse comme un bœuf...

Un éclair indigné jaillit des prunelles d'Huguette :

— D'abord, je ne comprends pas qui a pu colporter cela et le présenter sous pareil jour. En dernier lieu, il n'y avait plus que la famille à la ferme...

Le sourire de Léonie se fit plus aigu.

— Tiens, le beau René ? Crois-tu qu'il se sera privé de parler ? D'autant qu'il n'y a rien là que de très flatteur pour lui...

L'agacement intime d'Huguette atteignait à son comble.

Elle allait sans doute vertement relever les insinuations de M^{me} Pranzac ; déjà, elle ouvrait la bouche, quand elle s'arrêta, immobilisée d'étonnement.

En effet, la petite Françoise articulait naïvement :

— Il ne faut pas trop lui garder rancune, à ce pauvre René, s'il a été bavard... Il était si content qu'Huguette eût préféré revenir avec lui...

Elle s'interrompit, saisie par l'expression du regard que sa cousine attachait sur elle.

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria M^{lle} d'Aureilhan. Moi, j'ai préféré revenir avec René ?

— Mais oui, balbutia la fillette interdite. Tu as donc oublié ?... Tante Stéphanie m'avait chargée d'aller te prévenir qu'il se faisait tard... Très gentiment, René s'est dérangé à ma place ; il est redescendu en annonçant que tu priais que l'on partît sans toi, parce que tu désirais achever de causer avec Honorine, et que, selon ta demande, il t'attendrait pour te ramener ensuite en auto... N'est-ce pas, Antoinette ?

De la tête, l'aînée confirma, cette simple narration.

Huguette n'écoutait plus. L'élan de sa belle-mère l'ayant touchée, l'avant-veille, elle s'était abstenue de lui reprocher un départ trop hâtif, seule cause de tout le mal.

Elle comprenait maintenant que Stéphanie n'avait aucun tort, volontaire ou non, en cet épisode soigneusement machiné par son neveu, et un âpre dégoût la soulevait, une indicible révolte où germait l'envie irraisonnée de se sauver, bien loin, vers quelque terre promise, accessible seulement aux créatures loyales fuyant les basses tentatives et les lâches complots.

Cependant, M^{me} Pranzac opérait une habile diversion.

— Et qu'ai-je appris ce matin ! lança-t-elle avec un coup d'œil acéré aux *Petites Bleues*. Nos excellents cousins de Cazères sont fiancés avec les deux charmantes sœurs, Madeleine et Yvonne de Goncelier ?... C'est cette bonne tante Hortense qui doit être contente !

— Enchantée ! répondit précipitamment Françoise, tandis que sa sœur feignait de considérer avec attention une plante grasse qui se dressait auprès d'elle dans une jardinière.

— Ce sera ravissant, cette union des deux frères, avec les deux sœurs ! insista méchamment Léonie. C'est pour bientôt, sans doute ?

— Nous n'en savons rien, répliqua, du ton de quelqu'un décidé à en finir, la *Petite Bleue* qui n'était pas sotte. Mais un autre mariage se prépare, que

je puis vous donner comme très proche...

— Ah ! lequel donc ? questionna vivement M^{me} Pranzac, curieuse.

Antoinette avait eu le temps de se remettre. Elle renseigna fièrement :

— Celui de notre sœur Romaine et de M. Guillaume Maresquel.

— Déjà ! s'exclama Léonie avec un geste apitoyé. C'était à prévoir ; ils n'ont pas eu la prudence d'attendre... Pour le moment, c'est marier la faim avec la soif, comme disent nos paysans... Enfin, si le régime de l'amour et de l'eau claire leur convient, à ces enfants...

— Ça les regarde ! acheva Françoise non sans quelque sécheresse.

M^{me} Pranzac se leva.

— Un vent de mariage souffle à travers notre famille, remarqua-t-elle de sa voix mordante. Aussi, j'espère bien, ma chère Huguette, que nous ne tarderons pas à apprendre le tien avec René de Lavardens.

M^{lle} d'Aureilhan se récria :

— Par exemple ! Je n'y ai jamais songé et je ne vois pas ce qui autoriserait à supposer...

L'expression perfidement ironique de M^{me} Pranzac s'accentua :

— Dame ! ma chère enfant, après ce qui s'est passé, tu ne peux guère faire autrement...

Satisfaite d'avoir envoyé cette flèche du Parthe à la jeune parente dont, au fond, elle jalousait féroceement la grâce, la distinction et la supériorité en toutes choses, elle se dirigeait vers la porte, parlant abondamment, afin d'empêcher Huguette de placer un mot.

— Je vous reconduis, si vous voulez, en allant à mes visites, finit-elle par proposer aux *Petites Bleues*. Cela vous épargnera la peine de la course à pied.

Heureuses de se dérober à une situation embarrassante, les deux sœurs acceptèrent et prirent congé en même temps que M^{me} Pranzac.

Ce fut seulement quand cette dernière remonta dans son tilbury, qu'Huguette put prononcer la phrase qu'elle tenait à faire entendre.

— Je vous remercie des précieuses indications que vous avez cru devoir me fournir, dit-elle à sa cousine avec cette dignité qui était en elle et imposait le respect. Mais ne soyez pas étonnée si je n'en profite point, et annoncez à ceux qui escompteront justement la sûreté de vos informations qu'en aucun cas je n'épouserai M. René de Lavardens. Peu importe comment on appréciera cette décision. Il me suffit d'être logique avec moi-même, et je ne suis pas de ces esprits timorés qui ont besoin de l'approbation d'autrui.

Malgré son solide aplomb, Léonie demeura une seconde déconcertée.

Elle s'était promis de jouir du trouble d'Huguette, de savourer l'intolérable gêne que causerait certainement à la fierté ombrageuse de la jeune fille ses insinuations envenimées, et elle se trouvait en face d'une âme impassible, repoussant les éclaboussures avec un mépris tranquille.

Le beau rôle n'était pas du côté de M^{me} Pranzac ; elle le sentait sans vouloir le reconnaître et se hâta de clore l'entretien.

— Bien, bien ! conclut-elle d'un air de feinte amabilité, tu es meilleur juge que qui que ce soit en une question te concernant aussi étroitement. Tu agiras pour le mieux, j'en suis sûre...

Et, avec une inquiétude affectueuse, elle ajouta :

— Tu ne m'en veux pas, j'espère !... Voila que tu me dis « vous », maintenant !...

Huguette ne répliqua point, et sans un regard pour sa cousine qui, de la voiture, multipliait ses signes d'adieu, elle regagna le salon.

De nouveau, elle était seule dans la pénombre, reposante, lui semblait-il, à son cerveau enfiévré.

Jamais encore, elle ne s'était sentie à ce point agitée et vibrante.

Elle souffrait, plus réellement blessée qu'elle ne consentait à se l'avouer, aux places sensibles de sa délicatesse.

Elle avait eu la fière énergie d'une attitude sereine, de la hauteur naturelle à la créature de noblesse qu'aucune fange ne saurait atteindre, mais à présent que nul témoin ne pouvait l'observer, elle s'abandonnait à la violence de sa tourmente intime.

Comme l'hermine qui ne supporte aucune souillure, elle palpitait d'une douloureuse et exaspérante notion d'amoindrissement et de déchéance.

Il lui semblait être diminuée, presque dégradée vis-à-vis d'elle-même, parce qu'on avait osé seulement l'effleurer d'un soupçon d'ailleurs dénué de sincérité, et l'envie de fuir s'affirmait en elle, le besoin désordonné, irrésistible de ne plus rien savoir, de ne plus rien entendre et de se soustraire à ce milieu de compression pour vivre à Paris sa libre pauvreté.

Elle murmura tout haut :

— Ah ! si mon père ne me retenait pas !

Une voix lui répondit :

— Vous êtes seule, Huguette ! Vous permettez que je vous tienne compagnie un instant ?

Elle tressaillit, brusquement arrachée à son orageuse méditation : de son allure souple et féline, René de Lavardens s'introduisait dans le salon.

Les dents serrées, elle se déclara :

— En voilà un qui arrive bien !

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda le jeune homme de son organe cuivré qu'assouplissait une intonation volontairement tendre.

— Rien ! répartit-elle rudement.

Et, du même ton chargé d'hostilité, elle constata :

— Vous le savez bien que je suis seule, puisque ma belle-mère passe la journée chez vous ?

Câlin, il reconnut :

— Soit ! J'avoue...

Il était venu s'asseoir à côté d'Huguette, sur le petit canapé d'angle qu'elle occupait, avec cette sorte de tendresse autoritaire qu'il affectait depuis son entrée.

Elle se leva et alla ouvrir toutes grandes les trois portes-fenêtres, autant parce qu'il ne lui convenait pas de rester en tête-à-tête avec ce garçon compromettant dans une demi-obscurité, que pour suivre sur le visage de son interlocuteur les moindres nuances de la conversation décisive prête à s'engager entre eux.

D'un accent de regret, René protestait :

— Oh ! pourquoi ouvrez-vous ?... On était si bien !... On aura été si bien pour causer, là, nous deux...

Elle dédaigna de répondre et s'assit en face de lui, à distance très marquée.

— Alors, reprit-elle, vous avouez sans plus de façons que votre venue ne se produit aujourd'hui que parce que vous étiez sûr de me trouver seule. Jugez-vous que ce soit correctement agir ?

Il eut un insoucieux mouvement d'épaules.

— Je ne m'occupe jamais de ces choses-là, et je m'étonne qu'une intelligence telle que la vôtre attache de l'importance à des formes surannées, bonnes seulement pour les natures médiocres qu'elles rapetissent à leur mesure : « Bien faire et laisser dire », c'est ma devise !

Huguette railla :

— Elle vous a réussi !

Par allusion volontairement piquante à la douteuse réputation de Lovelace que le jeune homme s'était acquise dans la région.

Il se mordit les lèvres, mais, résolu à ne point se fâcher, il sourit sans méchanceté apparente.

— On n'a pas toujours la réputation que l'on mérite... Il suffit que l'on se sache supérieur à sa réputation quelle qu'elle soit.

Et, satisfait d'avoir placé ces aphorismes qu'il estimait dignes autant qu'habiles, il recommença d'un timbre enjoué :

— Êtes-vous assez indifférente, Huguette ! Vous ne me demandez même pas des nouvelles de mon pauvre teuf-teuf, que J'ai été forcé de laisser avant-hier sous la garde de notre hôtesse, tandis que vous reveniez majestueusement sur l'Aliboron de celle-ci ?...

— D'abord, je n'ai pas à m'inquiéter de votre automobile, puisque vous l'aviez laissée à la surveillance de la brave paysanne qui m'a si obligeamment prêté son âne, répliqua M^{lle} d'Aureilhan de plus en plus agressive, car elle sentait que, sous ces paroles anodines, son rusé adversaire avait gagné le terrain où il entendait maintenir l'entretien.

Ensuite, les chemins du pays sont sûrs et une voiture automobile n'est pas une épingle que le premier passant venu puisse mettre dans sa poche, surtout quand la dite automobile est en panne et à vingt-cinq pas d'une maison habitée. Votre observation ne tient donc pas debout... Est-ce à l'intention de traiter ce sujet palpitant que je dois attribuer votre visite ?

Comprenant que tout faux-fuyant était superflu, René de Lavardens se fit sérieux et pénétré.

— Non, Huguette, dit-il sans relever le persiflage, ce n'est pas ce sujet-là qui m'amène... Ce n'était qu'un prétexte... une entrée en matière si vous aimez mieux... Je rappelle l'incident de l'autre soir parce que, s'il vous a été désagréable, il m'a péniblement déçu... Je m'explique ! ajouta-t-il sur un mouvement de la jeune fille, et mon explication sera courte autant que franche... En deux mots, voici la vérité : J'espérais que notre retour en tête-à-tête me fournirait l'occasion de vous exprimer ce dont j'ai le cœur plein depuis longtemps... Je vous aime, Huguette, et je ne suis venu que pour vous le dire... pour vous demander, humblement et tendrement, de devenir ma femme...

Il s'arrêta, la voix cassée par l'excès de son émotion intime, car ce grand vainqueur s'était brûlé, on le sait, à la flamme qu'il prétendait allumer, et c'était la première fois de sa vie qu'il ne jouait pas la comédie de la tendresse.

Telle est la force communicative des sentiments sincères, qu'Huguette se trouva prise au dépourvu.

Toutes les paroles de dédain et de sévérité s'envolèrent de ses lèvres. Aucun des refus hautains qu'elle préparait mentalement la minute d'avant ne revenait à son esprit ; elle se borna, sincère elle aussi, à murmurer d'un organe bas et peiné :

— Mon pauvre René, je suis bien touchée... Je regrette vraiment... Je ne peux pas vous épouser...

La pâleur ambrée du jeune homme tourna au verdâtre, comme toujours, lorsqu'il était violemment bouleversé.

D'un accent que de l'âcreté traversait, il demanda seulement :

— Pourquoi ?

Huguette eut un geste qui éludait :

— Pourquoi, pourquoi ? Ce serait long et difficile à définir... Il faut tant de choses réunies pour que deux êtres se conviennent et décident de passer ensemble toute leur vie... Je craindrais de vous froisser... Contentez-vous de savoir que ce vœu est irréalisable et n'y pensez plus.

— Voilà qui est bientôt dit ! fit-il du même accent net et amer indiquant l'homme résolu à brûler ses vaisseaux. On voit que vous en parlez à votre aise. Eh bien ! non, je ne me contente pas de cette fin de non-recevoir passablement obscure !... Définissez sans crainte. Vous ne me froisserez point et ne pécherez pas contre les sacro-saintes convenances. Vous parliez d'incorrection, tout à l'heure. Apprenez donc que ma tante sait que je suis ici et pour quelle raison. Maintenant, je vous écoute.

Il se renversa au fond du canapé, l'air sombre et obstiné.

À la contraction de son visage, il était facile de voir qu'il souffrait de façon cruelle. Cette minute rachetait chèrement ce qu'il avait fait souffrir à d'autres cœurs trop confiants...

— Soit, articula Huguette avec lassitude, finissons-en. Vous l'aurez voulu... Aussi bien, dans la question qui nous occupe, il n'y a qu'un mot qui compte : Aimer ou ne pas aimer. Je ne vous aime pas, René.

Il se redressa, comme mordu en pleine chair vive :

— C'est donc que vous en aimez un autre ?

Il fallait beaucoup moins que cette impertinente question pour rendre Huguette à son vrai caractère.

— Cela ne regarde que moi.

La phrase tomba, impressionnante de réserve glacée, et René de Lavardens recula parmi les coussins, ainsi qu'il l'eût fait en face d'une barrière soudainement élevée devant lui.

Il laissa tomber sa tête entre ses mains.

Un tumultueux chagrin l'accablait. Il était prêt à pleurer, misérable infiniment.

Au milieu de ses sensations d'homme, finissait toujours par surnager l'enfant gâté qu'il avait été et qu'il restait en dépit de tout, l'être

mentalement débile qui se désespère devant l'impossible et ne comprend point que ce qu'il veut ne puisse pas s'accomplir par cela seul qu'il le veut.

Il bégaya :

— Pardonnez-moi, je ne sais plus ce que je dis... Je suis si malheureux !... Ne soyez pas dure... Vous n'avez pas de comptes à me rendre... Mais ne m'abandonnez pas dans l'incertitude où je suis... Ce serait trop affreux... Si vous ne m'aimez pas, apprenez-moi au moins que vous n'êtes pas engagé à un autre ?... Que vous ne pensez pas vous marier encore ?... Je ne pourrais pas résister à pareille douleur... Un peu plus tard, peut-être, j'aurai la force du sacrifice...

Il était tellement désespéré, tellement suppliant et éperdu qu'Huguette en eut pitié.

Le souvenir du naufrage de ses espérances l'oppressait d'un invincible retour sur elle-même et sa propre détresse de cœur.

D'une voix que la concentration intérieure rendait sourde et profonde, elle prononça :

— S'il ne faut que cela pour atténuer votre déception, soyez en paix... Je ne pense pas au mariage et n'y penserai pas de longtemps...

Il releva son front appesanti. Un éclair jaillit de ses prunelles de pais.

— Mais alors, j'ai le droit d'espérer ?

C'était Huguette, à présent, qui se mordait les lèvres.

Avec la duplicité inconsciente de sa nature, René lui avait tendu un piège dans lequel elle était tombée.

Ravi d'être fixé sur ce qui lui importait par-dessus tout de savoir, il insistait, en cerveau têtu et borné qui revient toujours à son idée :

— Puisque vous êtes libre, Huguette, j'attendrai, je...

Elle l'interrompit, à bout de patience :

— Une dernière fois, René, c'est inutile ! En voilà assez... Je refuse : que ce soit bien entendu et n'y revenez plus !

Les doigts du jeune homme se crispèrent sur les bras du canapé.

— Enfin, je puis bien exiger quelques explications ? Je ne suis pas de ceux qu'on repousse avec cette désinvolture. Pourquoi pas moi autant qu'un

autre, puisque vous n'avez pas encore choisi ?... Que me reprochez-vous ? Sans me flatter, je représente un parti avantageux... Vous ne trouverez pas mieux... Mon âge est en rapport avec le vôtre... on ne me juge pas laid... j'ai un nom, de la fortune... Que vous faut-il de plus ?

D'abord, Huguette avait pâli de contrariété. Cette scène, en se prolongeant, l'agaçait prodigieusement, et l'obstination exaspérante de René surexcitait de façon aiguë l'antipathie qu'elle avait toujours éprouvée pour lui.

Mais, aux derniers mots, elle sourit avec un indicible dédain :

— Voilà des avantages dont je me soucie peu, par exemple ! Le nom, la fortune, qu'est-ce cela à côté des qualités morales que je veux au compagnon de ma vie ? Le nom n'est rien, à mon sens, s'il n'est rehaussé par le prestige de celui qui le porte. Quant à la fortune, je n'en ai pas besoin. Un peu de valeur personnelle ferait autrement mon affaire !

René était livide, intimement terrassé de voir prisé si bas. En même temps, il ouvrait de grands yeux, interloqué de ces idées pour lui anormales et de la négation hautaine opposée à des arguments qu'il croyait irréfutables.

Il en restait littéralement sans parole.

Ne sachant que dire, il balbutia :

— Ce sont là des théories.

Un nuage rose colorait les joues d'Huguette, légèrement confuse d'avoir trahi sa véritable pensée.

Après tout, sans doute cela valait-il mieux. Il était trop tard pour reculer ; le grelot attaché, il fallait en profiter et « liquider » au plus tôt la situation.

Elle haussa les épaules :

— Ce ne sont pas des théories : ce sont les principes sur lesquels j'ai édifié toute mon existence. Mais vous êtes incapable de concevoir ces choses... Puisque vous désirez des explications, venons-en donc à ce que vous pouvez comprendre...

Il jeta, piqué :

— Vous faites bien peu d'honneur à mon intelligence !

Huguette eut un mouvement excédé :

— Je vous en prie, René, ne nous attardons pas à de mesquines susceptibilités ! Au point où nous en sommes, il n'y a plus de possible qu'une entière franchise. Vous me demandiez tout à l'heure ce que j'ai à vous reprocher... Sans détails superflus, voici la vérité : Je vous reproche des défauts de caractère qui me rendraient la vie commune insupportable, odieuse même... J'entends non seulement aimer, mais encore estimer celui qui deviendra mon plus cher ami. D'ailleurs l'estime est pour moi inséparable de amour digne de ce nom...

— Eh bien ? fit-il frémissant.

— Eh bien je ne vous esti... Je ne pourrais pas avoir confiance en vous, René. Ne m'avez-vous pas fourni cent occasions de douter de votre loyauté ? Avant-hier encore, n'est-ce pas grâce à un mensonge, à une petite rouerie basse et indélicate que vous vous êtes arrangé de façon à revenir avec moi ?

Il hésita à répondre, partagé entre la mortification d'être démasqué, et le besoin violent de se venger par des mots méchants, par l'aveu cynique de sa conduite, en prétendant éconduit qui n'a plus rien à perdre.

Il se rangea à ce dernier parti.

— Je ne fais aucune difficulté de le reconnaître, dit-il d'un ton léger. Je savais bien que vous finiriez par l'apprendre et ce n'était là, en somme, qu'un expédient sans importance destiné à me procurer le tête-à-tête que je souhaitais depuis longtemps en vain. J'ai même fait beaucoup mieux que cela...

— Vous l'avouez ! s'écria Huguette révoltée. Mes soupçons étaient donc justifiés ?... Si votre automobile est restée en panne ?...

— C'est que je l'avais ordonné ainsi, parfaitement ! confirma René avec une effronterie tranquille.

— Tenez, vous m'écœurez lança Huguette hors d'elle-même. Allez-vous-en, c'est préférable...

Il se leva, de plus en plus impudent et froid.

— Je vous obéis... Merci de me permettre de me retirer avec les honneurs de la guerre...

Huguette ne maîtrisait plus ses nerfs.

Une seconde, elle eut la pensée rapide de sortir, de céder la place à cet être qui lui apparaissait tellement abject qu'elle eût voulu le fouler aux pieds.

Mais ce ne sont pas les inspirations de la sagesse qui dominent dans les crises de cette sorte.

M^{lle} d'Aureilhan eut l'amour-propre, très féminin, de ne pas se dire vaincue, et son rire insultant sonna haut dans le salon.

— Avec les honneurs de la guerre, non pas ! Vous avez manqué le but que vous vouliez atteindre et, de plus, fort inutilement détraqué votre machine...

Le sourire de René reparut plus tortueux que jamais.

— Pas si bête de détraquer ma machine ! Ma combinaison était plus simple... J'avais calculé qu'en prolongeant la petite promenade, la quantité d'essence qui se trouvait dans le réservoir serait insuffisante et que, par conséquent, l'auto s'arrêterait fatalement... Vous voyez, c'est enfantin... Et que j'aie manqué mon but, ce n'est pas certain... Laissez-moi vous assurer que je reste à votre disposition pour le cas, assez probable, où vous changeriez d'avis...

Les mains d'Huguette frémissaient au long de sa robe d'une indignation qu'elle ne refrénait pas.

Sans remarquer ce symptôme d'intense soulèvement physique, il continua avec une arrogance de son fait :

— Car vous ne paraissez pas vous douter que vous serez désormais difficilement mariable, — avec tout autre que moi... Vous ne connaissez pas la force des médisances locales... De raconter en raconter, l'incident de l'avant-dernière nuit grossira démesurément, et personne ne vous recherchera plus... C'est ce que j'ai voulu...

Huguette serra les poings.

— Et vous avez le front de me le crier en face ?

— Oui ! dit-il cyniquement. Qui veut la fin veut les moyens...

— Lâche !

Détendue comme par un ressort, la main d'Huguette venait de s'abattre sur le visage de René, d'un geste foudroyant, plus prompt que la pensée.

Il bondit sur elle d'un bond de fauve, puis recula, livide, contractée de colère folle.

— Vous avez de la chance d'être une femme...

Elle restait debout en face de lui, droite dans une superbe attitude de défi, mais, au fond, surprise elle-même de cette soudaine violence, si contraire à son habituel souci de correction.

Elle respira longuement, toute sa volonté tendue à se reconquérir.

Et d'une voix affermie, elle articula :

— Je vous demande pardon... C'est la faute de votre outrecuidance qui m'a exaspérée... Croyez que je regrette un mouvement trop prompt. Et pour finir, je suis obligée de vous répéter que vos combinaisons trop habiles vous ont trahi... que vous vous êtes grossièrement trompé en me supposant assez faible ou assez naïve pour subir une pression de ce genre... Je ne tiens aucun compte des commérages qui vous semblent une puissance, je méprise l'opinion, lorsque ma raison ne la ratifie point. Ma propre estime me suffit. Je suis capable de bâtir ma vie très loin et très au-dessus de semblables misères. On le verra sous peu.

Elle fit volte-face et sortit sans se retourner. Elle avait disparu que René ne concevait pas encore la réalité de cette scène.

Mais sa joue brûlante l'attestait, cette réalité qu'il était si éloigné de prévoir en venant.

Il réprima un sanglot de rage, d'impuissance désespérée, de douleur aussi, et se retira, d'une démarche roulante, après avoir pressé son mouchoir sur sa joue enflammée.

XI

Dans sa chambre, Huguette mettait son chapeau, jetait sur ses épaules un plaid de Voyage.

Puis, elle ouvrit un tiroir, compta ce qu'elle possédait d'argent, le plaça avec quelques menus objets indispensables dans le petit sac qu'elle tenait à la main.

Elle agissait froidement, mécaniquement, pour ainsi dire, comme quelqu'un qui obéit à une fatalité irréductible.

Elle était au bout de ce qu'elle pouvait supporter, de cette force d'endurance que reçoit chaque créature humaine pour faire face à son lot de chagrins.

La scène précédente avait joué le rôle de la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein, et toutes les souffrances antérieures, tout ce qu'elle concentrait en elle depuis son retour au château, précisant les aspirations obscures, se révoltant maintenant en cette décision froide, muette, inflexible :

Elle partait, elle allait rejoindre les amis de sa pensée, Charlotte, Guillaume, Romaine, et s'adonner avec eux au travail qui console, à cet idéal de labeur désintéressé, le seul qui ne déçoive point.

Elle n'avait pas au cœur un regret pour tout ce qu'elle abandonnait.

D'ailleurs, elle avait tant et si secrètement souffert qu'il lui semblait que son cœur était mort.

Et son souvenir n'était plus qu'une tombe où elle avait enfermé un nom...

Rien ne la retenait.

Son père ? Elle ne pouvait rien pour lui.

Présente, ne sachant point se résoudre à l'abdication qui eut sauvé la maison, elle était une charge.

Absente, au contraire, et subvenant à ses besoins, elle serait peut-être à même de réaliser des économies pour lui venir en aide.

Pauvre père ! Comme il allait être malheureux ! Elle s'efforçait de n'y pas penser, de rompre cette dernière attache saignante, et elle se hâtait de s'éloigner pendant qu'il n'était pas là, parce qu'elle sentait bien qu'elle faiblirait devant le déchirement des adieux.

Elle prit un escalier de service, afin de ne pas sortir par le parc, traversa le jardin potager aux carrés symétriques, et, d'une main qui ne tremblait pas, souleva le loquet d'une petite porte donnant sur la campagne.

C'était fini ; elle avait quitté la maison paternelle, et elle ne tourna pas la tête pour la regarder une dernière fois.

Il lui tardait d'en être loin, de cette demeure inhospitalière et glacée qui dressait derrière elle le cube imposant de ses sombres murailles : Minotaure de pierre ayant englouti une fortune et auquel elle laissait le meilleur d'elle-même, sa jeune foi au bonheur, une fraîche et pure espérance qui ne renaîtrait jamais.

Elle pressa le pas.

Mais sa démarche s'alourdissait ; elle suffoquait, ne respirant qu'à peine dans l'atmosphère étouffante...

Le temps lumineux au début de l'après-midi, s'était chargé vers le soir.

Un orage planait ; il y avait de l'électricité dans l'air, de lourds nuages, noirs comme des masses de plomb se mouvaient lentement à travers les plaines livides du ciel.

Huguette leva la tête et considéra avec inquiétude ce sinistre horizon.

Arriverait-elle à la gare avant la tempête ? La réponse de la mystérieuse puissance éparse ne se fit point attendre.

Un aveuglant éclair sillonna l'espace de son zig-zag de foudre, et un coup de tonnerre retenti, semblant ébranler la terre jusqu'en ses fondements.

Une épouvante saisit Huguette, car elle avait appris à les connaître, ces ouragans de là-bas, qui passent comme des fléaux destructeurs, d'effroyables semeurs de ruine et de mort.

Autour d'elle, la campagne était déserte ; pas un laboureur aux champs, — chacun avait fui la catastrophe possible, — pas une habitation proche.

Sa mémoire aux abois invoquait désespérément un refuge.

Une inspiration subite lui rappela qu'une grotte existait non loin de là, une sorte de cavité naturelle pratiquée dans les terrains rocheux entre lesquels avait été creusée la route montueuse.

Elle y courut et l'atteignit au moment où une pluie torrentielle, mêlée de grêle, commençait à tomber.

L'endroit était charmant, fait à souhait pour le rêve, pour le repos dans la promenade, au milieu de ce pays accidenté.

Une mousse fine autant que du velours vert tapissait le sol ; toutes les étranges et frêles plantes qui poussent dans les lieux humides étalaient sur les parois leurs broderies capricieuses ; un rideau de tiges retombantes voilait à demi l'entrée.

Mais Huguette n'était pas capable de percevoir l'apaisement des choses, l'amicale invitation de la nature à oublier les adversités passagères pour se retremper en elle, qui ne passe point.

Elle se laissa glisser sur une grosse pierre que quelque piéton avisé avait roulée jusque-là, et appuya contre le roc sa tête pesante.

Soit influence de la température déprimante, soit que la prodigieuse tension de son être arrivât au point extrême où succombait les dernières résistances nerveuses, il semblait que toute force l'eût abandonnée.

Elle ferma les yeux, affreusement brisée dans son corps et dans son âme, et des larmes coulèrent de ses paupières closes, ruisselèrent, intarissables le long de son visage pâle, comme la pluie diluvienne qui tombait au dehors.

Et sa désolation coulait avec ses larmes ; insensiblement, sans même qu'elle le soupçonnât, une bienfaisante détente s'opérait en elle.

Peu à peu, à force de pleurer, une sorte d'anéantissement la gagna.

Elle restait là, immobile, trouvant une douceur à ne pas bouger, à ne pas penser, à se sentir séparée du monde par ces torrents d'eau qu'elle entendait crépiter avec un bruit de balles.

Dans cet état de torpeur physique et morale, elle ne s'apercevait pas qu'elle n'était plus seule... qu'un homme adossé en un retraits d'ombre, près de l'entrée de la grotte, la considérait, plein de trouble, avec un recueillement de tendresse navrée.

Accablée par l'orage, elle descendait lentement les degrés de conscience qui s'enfoncent dans le sommeil, les notions d'heure et de lieu s'abolissait, se fondaient dans son cerveau traversé de vagues brumes, et rien ne l'avertissait qu'il était près d'elle, celui qu'elle croyait fuir, celui dont elle avait enseveli le nom au plus profond de son cœur.

Également surpris par la tempête, en revenant de voir un de ses ouvriers malades, Jean Quéroy, comprenant qu'il n'aurait pas le temps de regagner l'usine, avait pensé, lui aussi, à chercher un abri dans cette caverne pittoresque, familière à tous les habitants du pays.

Comme il avançait en cette direction, fouetté par l'averse, qui le poussait et l'entravait à la fois, il éprouva une courte stupeur :

À travers le mouvant rideau de pluie qui empêchait de nettement distinguer les contours des choses, il avait cru voir une silhouette de femme s'engouffrer dans la grotte, — une svelte et chère forme, qu'il eue reconnue entre mille.

Il précipita sa marche et pénétra à son tour avec précaution.

Un grand attendrissement l'envahit tout entier.

Il ne s'était pas trompé c'était elle !

Elle, dont la pure et tendre image l'habitait, qui s'affaissait, pleurante, presque inanimée, au pied de ce rocher, sa figure délicate ravagée de souffrance, un collet de voyage aux épaules, un étroit sac de cuir à la main, comme si elle fuyait...

L'histoire de l'aventure de M^{lle} d'Aureilhan avec René de Lavardens lui était venue aux oreilles, sans qu'il y attachât la moindre importance, car il savait que la fierté d'Huguette n'eût pas consenti à accepter la déchéance d'une aussi misérable intrigue, — que rien ne justifiait, d'ailleurs, puisqu'il ne tenait qu'à elle d'épouser le jeune homme, — et sa foi en cette grâce innocente était indestructible.

En la voyant ainsi, frêle et blanche comme une fleur fauchée dans cet équipement de fugitive, indiciblement lasse et vaincue, elle, la vaillante, il eut une intuition confuse de ce qui avait dû se passer en elle et autour d'elle.

Il devina le piège qui lui avait été tendu par René, la pression que sa belle-mère avait auparavant exercée sur elle pour l'obliger à choisir M. Gontaud, de qui la colossale fortune eût rendu à l'antique maison ruinée un éclat éblouissant.

Une conversation ancienne se représenta à son esprit, et, suave, une clarté illumina tout ce qui lui demeurait obscur.

Il comprenait : meurtri, sanglant, le pauvre cygne désertait la basse-cour où trop de becs impitoyables l'avaient déchiré...

Il se sentit étreint d'une émotion puissante : — son bonheur était devant lui, et il connaissait que l'heure sonnait de le retenir dans ses bras afin qu'il ne s'envolât point...

Du reste, il ne pouvait, sans manquer aux convenances, laisser plus longtemps ignorer sa présence à cette enfant glissant au sommeil comme les petits qui ont trop de chagrin.

D'une voix que l'intense émoi intime faisait rauque et tremblante, il prononça doucement :

— Huguette ?...

Elle tressaillit jusqu'au fond de sa chair. Cette voix ! Oh ! cette voix qu'elle n'avait plus espéré entendre, et qui la réveillait de sa lourde mort intérieure, il lui paraissait maintenant qu'elle en avait besoin, qu'elle ne pourrait plus vivre loin de sa sonorité profonde qui lui remuait l'âme.

Elle avait bondi sur ses pieds. Machinalement elle tira son mouchoir et essuya les larmes qui couvraient son visage.

Il la regardait toujours. Très bas, il reprit :

— Vous pleurez, Huguette ?

Elle se redressa, farouche :

— Que vous importe ?

Il la contempla douloureusement :

— Que m’importe ?... Oh ! Huguette ! Huguette ! Vous ne savez donc pas ? Vous n’avez donc rien compris ?

— Quoi ? dit-elle du même accent qu’elle voulait dur et hautain, mais qui s’amollissait d’une étrange douceur montant en elle.

À cette attitude, le prompt découragement des frémissantes tendresses s’emparait de Jean.

Il secoua la tête :

— Hélas ! ne parlerai-je pas en vain ?... Si vous n’êtes plus la même... si votre cœur est fermé ?...

Une protestation passionnée s’échappa des lèvres d’Huguette :

— Moi ? Ah ! Dieu !...

Elle n’eut pas la force d’en dire davantage ; cependant, il sut que cette créature si rare lui appartenait toujours.

Il se rapprocha, une flamme radieuse aux prunelles, et lui saisit les mains :

— Pourtant, Huguette, vous partiez ?...

Sans prendre garde à ce passé, elle baissa le front et sourit, tandis que des larmes encore scintillaient dans ses yeux de saphir.

Puis, d’un accent qui était à peine un souffle, elle avoua :

— J’étais trop malheureuse... Je croyais que vous ne m’aimiez plus...

La plainte avait une douceur divine.

À son tour, Jean senti ses paupières se mouiller.

Il s’inclina sur les petites mains qui palpitaient dans les siennes :

— Chérie !... Je vais vous dire pourquoi. Mais avant, promettez-moi que vous m’accorderez toute la vie pour me faire pardonner ?

Elle ne répondit pas. C’était inutile. L’aube de cette vie nouvelle resplendissait dans ses yeux incomparables, sur son visage auréolé d’une joie presque surhumaine et d’une inexprimable, d’une séraphique beauté.

Ébloui, Jean se pencha tout à fait, signant de ses lèvres le pacte d’amour sur ces doigts menus qui se donnaient.

Assis sur la mousse, ils causaient, et cette causerie, à ce moment, après cette prestigieuse minute, était une de ces choses précieuses et trop parfaites que l'on ne goûte plus ensuite dans l'existence humaine.

Ils échangeaient d'intimes, d'ineffables impressions d'âme, et toutes les équivoques, tous les malentendus disparaissaient, s'évanouissaient, emportés par un vent d'espérance. Tout s'abolissait, jusqu'au souvenir de la douleur, devant la vision magique du proche avenir où leurs deux cœurs ne seraient plus qu'un.

Jean disait sa souffrance lors de la demande en mariage de M. Gontaud, l'obligation torturante de s'effacer pour laisser le champ libre à l'homme qui était son bienfaiteur et son ami ; Huguette rappelait ses doutes, son muet désespoir d'abandon.

Ils se regardaient ravis de s'être retrouvés pour ne plus se quitter, et ce regard rachetait les larmes, les craintes, les longues tristesses qui préparent la voie du destin.

Et comme ils se taisaient enfin, écoutant chanter leur joie dans un silence d'extase, une harmonie mélancolique se répandit sur la campagne.

— L'Angelus ! s'exclama Huguette, s'arrachant à son rêve. Il faut nous séparer, mon ami.

Ils sourirent encore. Ne savaient-ils pas que bientôt ils ne se sépareraient plus ?

Ils sortirent, se tenant par la main, d'une charmante et enfantine étreinte.

D'autres cloches répondaient à la première ; de tous côtés, près et loin, dans l'illimité de l'horizon, des notes mélodieuses s'envolaient, argentines ou graves, mêlant à la vibration de l'air une poésie de songe.

Ces cloches, c'était la voix des temps passés, des espérances éternelles, de tout ce qui avait vécu et de tout ce qui vivrait.

Un même recueillement pénétra les fiancés.

C'était maintenant leur fête à eux qui se célébrait là-haut.

Il ne pleuvait plus ; encore perlés de gouttelettes brillantes, les feuillages revêtaient une délicieuse fraîcheur verte ; un gai renouveau éclatait par toute la terre rajeunie et, du geste, Huguette montra à Jean un magnifique

arc-en-ciel qui traçait dans l'infini comme un merveilleux chemin de bonheur.



Si Huguette d'Aureilhan avait été une héroïne de roman selon l'ancienne formule, elle aurait pas manqué de s'amputer le cœur et de dire théâtralement adieu à celui qu'elle aimait, pour épouser contre son gré l'homme riche qui eût dispensé aux siens et à elle-même une existence prospère, accomplissant ainsi un sacrifice sans véritable grandeur, car il importait le dédommagement, — toujours amoindrissant, — de l'argent.

Mais Huguette n'était pas une héroïne de roman.

C'était une créature d'humanité stricte, une de ces femmes d'aujourd'hui, courageuses autant que tendres, qui entendent faire rendre à la vie tout ce que celle-ci peut donner, et veulent conquérir leur lot de bonheur sans abdiquer leur raison et leur fierté.

Affranchie de toute idée conventionnelle, Huguette ne se payait point de mots. Elle savait que la plus héroïque abnégation devient un marché dès qu'une somme quelconque la reconnaît, qu'un profit, si mince soit-il en découle, et c'est pourquoi, après s'être promise à Jean Quéroy, elle n'eut pas un trouble de conscience, pas l'ombre d'un doute ni d'un regret.

Avec la radieuse certitude de son amour, une grande clarté l'avait inondée ; désormais, elle marchait droite et souriante vers sa destinée.

Le surlendemain, aussitôt son père de retour, elle eut avec lui un long entretien dont elle avait arrêté les grandes lignes au cours de sa causerie avec Jean, tandis que celui-ci la reconduisait au château, après la surprise suave de leurs fiançailles.

Malgré sa sérénité présente, sérénité si complète et si profonde qu'il semblait que rien ne pût plus l'entamer, elle n'abordait pas sans appréhension secrète un sujet de conversation délicat et pénible entre tous.

Quoiqu'elle fût résolue à abandonner à M. d'Aureilhan tout ce qu'elle possédait du chef de sa mère, n'allait-elle pas paraître exiger des comptes et incriminer la faiblesse de la gestion paternelle ?

Cette tâche ardue lui fut singulièrement facilitée par la générosité coutumière d'Hugues d'Aureilhan et par celle, plus méritoire encore de M. Gontaud.

Aux premiers mots qu'elle prononça touchant son mariage avec Jean, son bonheur qu'obscurcissait seul la pensée des embarras pécuniaires auxquels les siens resteraient livrés, de l'obligation inéluctable, mais si cruelle pour son père, de vendre la demeure ancestrale afin d'avoir de quoi subsister sous un plus humble toit, M. d'Aureilhan lui ouvrit les bras.

— Ne t'occupe pas de moi, mon enfant ! Je vivrais joyeux dans une mansarde pourvu que tu fusses heureuse avec le mari de ton cœur !...

Les paupières gonflées de larmes qu'elle ne retenait pas, Huguette, ineffablement remuée, tomba sur sa poitrine :

— Ah ! père ! père !...

Il caressait doucement ses cheveux :

— Oui, sois heureuse, ma fille aimée... Je le demande à Dieu de toute mon âme, et Elle te bénit comme moi celle qui nous regarde, sans doute, de là-haut...

Ils s'embrassèrent longuement, avec l'émotion inexprimable des plus pures minutes de la vie.

Puis, ils se turent un instant, autant pour condenser en eux la béatitude de ce souvenir, que par respect instinctif, répugnance à se reprendre tout de suite aux intérêts mesquins et aux soucis vulgaires.

Ce fut M. d'Aureilhan qui reprit en soupirant :

— Quant à vendre le château, c'était une hypothèse que je n'envisageais jusqu'ici que comme une déplorable extrémité... Aujourd'hui, je dois constater que c'est le parti le plus sage, le seul parti sage même...

— Comment cela ? s'informa, Huguette étonnée, mais délivrée d'un grand poids.

M. d'Aureilhan s'expliqua. Le matin, il avait reçu de M. Gontaud, mis au courant par Jean Quéroy, une proposition constituant la plus avantageuse solution au problème qui le préoccupait depuis longtemps...

Désireux d'agrandir ses usines dont le voisinage arrêta le développement, le riche industriel offrait d'acheter le domaine tout entier, et le prix qu'il annonçait l'intention de payer comptant était sensiblement supérieur à celui qu'eût produit la vente aux enchères ou le morcellement amiable aux habitants du pays. De plus, et pour triompher de certaines résistances faciles à deviner, il céda à ses amis, comme complément de la transaction, une élégante villa dont le hasard des affaires venait de le rendre propriétaire dans la plaine de Tarbes, et dont il n'avait cure.

Ainsi, les créanciers désintéressés grâce au surplus des capitaux fourni par cette négociation inespérée, et Huguette renonçant filialement à la jouissance de ses revenus personnels, l'existence serait aisée, douce même dans ce nouveau et confortable gîte.

C'eût été folie de refuser.

M. d'Aureilhan et sa fille en furent également d'avis, et s'arrêtèrent, de façon irrévocable, à la détermination libératrice.

Comme il était à prévoir, Stéphanie, en l'apprenant, jeta les hauts cris.

D'abord, elle ne voulut rien entendre, et traitant Huguette d'enfant dénaturée, elle déclara tout net qu'elle ne prêterait jamais les mains à un mariage ridicule et préférerait se jeter dans l'Adour plutôt que d'habiter un galetas.

Mais, en femme intelligente qu'elle était, lorsqu'elle voulait bien ne pas se laisser aveugler par son violent orgueil, elle dut peu à peu se rendre à l'évidence.

Huguette n'étant pas sa fille, elle n'avait pas à donner un consentement qu'on ne lui demandait pas, et l'influence de M. Gontaud contribua puissamment à la réconcilier avec l'idée d'une union beaucoup plus raisonnable que son sens superficiel des choses modernes ne l'avait cru, de prime examen.

Très noblement gentilhomme, le riche usinier fit hommage à Huguette, comme cadeau de noces, d'un merveilleux collier de perles, et, évoquant

discrètement les folles illusions qui leurrent parfois les vieux cœurs, il sollicita en termes exquis l'indulgence de M^{lle} d'Aureilhan pour ce souvenir avec la permission de rester l'ami de son jeune bonheur.

Très émue, et non sans soupçonner, en son intuition fine, quel sillon d'inguérissable mélancolie demeurerait au fond de cette âme, exceptionnellement sensible, Huguette trouva, pour remercier, de ces paroles attendries qui mettent comme un baume sur les plaies difficiles à fermer.

À partir de ce moment, l'excellent homme sut avec courage bannir l'ancien rêve et ne songea plus qu'à servir de tout son pouvoir celle à qui il avait voué cette touchante affection capable du plus rare et du plus concluant des héroïsmes : l'oubli de sa propre souffrance.

À l'instigation de l'industriel millionnaire dont elle appréciait les hautes facultés autant qu'elle admirait sa fortune, M^{me} d'Aureilhan se rendit insensiblement compte qu'un ingénieur sur la voie de découvertes importantes dans le domaine de l'électricité, et appelé par surcroît à remplacer plus tard son « patron » qui fait de lui le plus grand cas, constituait une de ses individualités prédestinées qu'attend l'argent avec la gloire, et représentait, par conséquent, un gendre nullement à dédaigner.

Ce premier point acquis, elle ne put refuser d'aller, sous la conduite de M. Gontaud lui-même, visiter la villa de la plaine de Tarbes, et elle se convainquit aisément que le « galetas », extrêmement confortable, était une de ces demeures coquettes, dont on envie au passage l'heureux propriétaire.

Doucement taquine, sa belle-fille s'informa si elle pensait toujours à se jeter dans l'Adour, faisant remarquer que l'occasion était propice, car le fleuve coulait précisément au fond du jardin.

Stéphanie dut convenir en souriant qu'elle préférerait en contempler le cours sinueux du haut d'une élégante terrasse à balustres ornée de majestueux vases fleuris, et un franc baiser signa de part et d'autre un désarmement définitif.

M^{me} d'Aureilhan était donc vaincue sur toute la ligne, en ce drame intime qu'elle s'était si fermement promis d'ordonner au gré de son impérieuse volonté.

Chose extraordinaire, elle se soumettait d'assez bonne grâce à sa défaite.

Il lui eût été impossible de se résigner à la vente publique du château et à l'exil forcé en quelque médiocre asile ; elle en eût perdu la santé ou la raison.

Mais elle acceptait une solution qui, présentant le caractère d'une de ces affaires avantageuses qu'il serait insensé de laisser échapper, donnait pleine satisfaction à son intransigeant amour-propre.

Surtout il est permis de supposer que cette femme qui possédait des qualités étranges à côté d'irréductibles défauts, se rangeait au parti duquel dépendait, avec la sécurité commune, le bonheur de l'enfant qu'elle avait appris à aimer.

Conquise à la grâce triomphante d'Huguette, à sa nature magnifiquement équilibrée où la droiture, l'énergie et la tendresse s'unissaient de façon si captivante, il lui eût été pénible actuellement de ne pas entretenir avec sa belle-fille les rapports les plus cordiaux.

Elle cédait pour la première fois de sa vie peut-être, afin de ne pas perdre le charme qui devait enchanter ses derniers jours, le chaud rayon dont se réconforterait la vieillesse proche.

Et comme elle n'estimait vraiment, au fond d'elle-même, que ceux en qui elle connaissait une force morale capable de tenir son immense orgueil en échec, il était également permis d'espérer, — Huguette ayant fait ses preuves, — que de telles dispositions seraient durables chez l'autoritaire belle-mère qui deviendrait sans doute, à l'exemple de tant d'autres individualités farouches, la plus faible des grand'mères.

Tout était ainsi réglé pour la plus entière paix de son cœur, Huguette eut enfin le droit très doux de penser à réaliser son bonheur.

Elle considéra qu'auparavant un dernier devoir lui restait à remplir.

L'infinie mansuétude des grandes félicités intérieures l'inondait ; elle ne voulait laisser derrière elle aucune amertume.

C'est pourquoi elle eut un sérieux et confidentiel entretien avec René de Lavardens. En lui renouvelant ses regrets d'une scène un peu vive, elle lui expliqua, cette fois avec une persuasive douceur, pour quelles raisons de l'âme elle ne l'avait point aimé. D'un geste empreint de toute sa noblesse

personnelle, elle montra le chemin de vérité ; d'une voix qui remuait les fibres endormies, elle fit tomber sur cette âme d'enfant gâté, plus faussée par sa direction initiale, que réellement corrompue, la bienfaisante rosée des paroles jamais entendues qui exaltent au vouloir d'une moralité plus haute.

René fut profondément troublé. Ce n'était pas l'inepte adulation de sa mère qui avait pu lui ouvrir de semblables horizons.

Depuis qu'il souffrait dans ce qui demeurait en lui de bon, il devenait accessible à des compréhensions meilleures. Il avait aimé Huguette d'un amour irritable et mesquin, mais unique et sincère.

Tout être capable d'un sentiment sincère doit un jour se sauver de lui-même.

Sans fatuité ridicule, M^{lle} d'Aureilhan pouvait croire que ses paroles ne seraient pas perdues, qu'une heure sonnerait où le germe de bon grain qu'elle avait jeté lèverait parmi les folles germinations de l'ivraie et s'épanouirait en une humble fleur de perfectible humanité.

Il n'y avait donc plus que les *Petites Bleues* qui fussent livrées à la mélancolique incertitude de leur sort.

Mais, contrairement à ce qu'il était naturel de craindre, elles ne se sentaient pas tristes.

Ces privilégiées du rêve avaient en elles une source intarissable d'espérance.

Et pour elles, maintenant, s'ébauchaient de nouvelles et radieuses perspectives.

Tous ces mariages proches, après les avoir accablées de tendre nostalgie, les réjouissaient comme des occasions inespérées, des portes imprévues ouvertes aux faveurs du destin.

N'allait-il pas arriver des légions de pimpants militaires et de sympathiques marins pour la double union de Maurice et de Luc, que tante Hortense entendait célébrer avec une pompe sans exemple dans le pays ?

Ce serait extraordinaire fatalité si, parmi cette foule fringante, Antoinette et Françoise ne découvraient point le héros que portait depuis qu'elles savaient penser leur imagination candide.

À vrai dire, elles comptaient n'avoir que l'embarras du choix et préparaient, souriantes, leurs fraîches toilettes couleur de ciel.

Le monde est promis à l'indestructible foi.

Souhaitez que celle-ci, presque sublime à force de tendresse naïve, ne soit point trompée, et qu'il se rencontre enfin, désintéressée et pur, l'amour sauveur qu'appellent ces petits cœurs affamés.

Selon le vœu d'Huguette et de Jean, leur mariage eut lieu dans la plus stricte intimité.

La famille y assista seule ; nul ténor célèbre ne lança sous les voûtes de la vieille église de coûteuses vocalises, et il n'y eut d'autre musique que la chanson des cloches, si chère à leur cœur, qui leur avait murmuré déjà un inoubliable soir, le pensif poème des choses éternelles.

Un déjeuner très simple réunit ensuite ces quelques personnes au château, que M. et M^{me} d'Aureilhan quitteraient peu de jours après pour leur nouvelle résidence.

Au dessert, M. Gontaud, premier témoin de la mariée, porta un toast ému à la félicité des deux jeunes gens qui étaient un peu ses enfants, et on se sépara sans autres compliments convenus, sans aucune de ces formules banales qui déshonorent les meilleurs souvenirs.

Le lendemain, Huguette et Jean s'envoleraient vers quelqu'un de ces pays de lumière où les amoureux aiment à ensoleiller leur rêve.

Pour le moment, l'ingénieur tenait, comme on tient à accomplir un pèlerinage sacré, à emmener d'abord la jeune femme dans la modeste maison que tous deux habiteraient désormais, et où son père et sa mère avaient vécu, eux aussi, les mêmes délicieuses minutes des premières tendresses.

Ils ne s'arrêtèrent point dans les pièces du rez-de-chaussée, que la puérilité jolie de leur jeune ménage avait installées suivant les plus récentes prescriptions de la mode et du confort.

Ils gagnèrent le premier et unique étage, réservé aux intimités dont le vulgaire ne franchit point le seuil.

Là était une chambre aux meubles authentiquement anciens ; le faste n'y était jamais entré, mais une douceur familiale y flottait et y avait condensé une atmosphère spéciale, saturée de souvenirs, de ces sentiments que le cœur éprouve ineffablement et n'exprimera jamais.

Près de la fenêtre ouverte, un vénérable fauteuil en tapisserie érigeait son dossier droit, un peu fané par le temps.

On sentait que c'était là sa place immuable depuis bien des années, et qu'une pensée filiale se plaisait à y faire revivre la chère présence envolée.

— Huguette, dit Jean d'une voix qui tremblait un peu, voici le fauteuil de ma mère. Elle s'y asseyait pour me prendre sur ses genoux quand j'étais tout petit... C'est votre cher visage qui m'y sourira maintenant...

Il l'y conduisit ; elle y prit place avec une gravité tendre, le rayonnement indicible de la femme investie de la seule royauté qui ne lui ait jamais été contestée : celle du foyer.

Silencieux, ils regardèrent au dehors.

Le soir descendait sur la campagne ; les replis des vallons s'enveloppaient de diaphanes voiles bleus.

En face, au flanc du coteau qu'illuminaient les rayons mourants du couchant, se dressait la masse imposante du château d'Aureilhan, et un peu plus loin, baignées d'un rose irréel, les luxueuses constructions de l'habitation de M. Gontaud couronnaient ce prestigieux décor d'une splendeur de palais de féerie.

D'un geste ample, Jean les montra à sa femme.

— Huguette, voyez les deux demeures que vous avez dédaignées pour moi : le château des aïeux que vous eussiez pu garder et l'opulente résidence où vous auriez été une souveraine obéie... Ne regrettez-vous rien !... Serez-vous heureuse dans mon pauvre vieux logis, ma chère aimée ?

Il s'inclinait, fléchissant le genou devant celle qui, pour tout royaume terrestre, n'avait voulu que son cœur.

Et elle répondit avec un adorable sourire :

— Mon ami, j'ai toujours cru que la formule du bonheur consiste à loger un grand amour dans une petite maison...

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Stamlou
 - Obelon
 - Acélan
 - Guillaumelandry
 - Toto256
 - Raymonde Lanthier
 - *j*jac
 - Ernest-Mtl
 - Denis Gagne52
-

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)